



ERNEST BILODEAU

Au Temps de Benoît XV

BILLETS, CHRONIQUES
ET SOUVENIRS
DE
ROME, LOURDES, MONTMARTRE, etc.

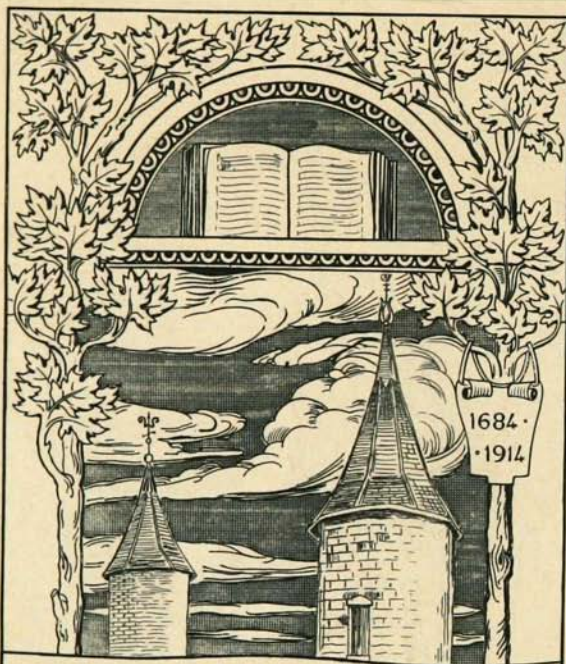
PRÉFACE
de M. L'ABBÉ ALBERT TESSIER, P^{TRE}
du Séminaire des Trois-Rivières.



IMPRIMERIE DE LA SALLE

44, RUE CÔTÉ
MONTRÉAL

1923



BIBLIOTHEQUE
SAINT-SULPICE MONTREAL



AU TEMPS
DE BENOIT XV.

DROITS RÉSERVÉS,
CANADA, 1923.



Photo Felici

29 mai 1922

Rome

M. l'abbé ALBERT TESSIER

M. l'abbé L.-P. NORMAND et M. ERNEST BILODEAU

portant l'insigne officiel

du XXVI^e Congrès eucharistique international.

ERNEST BILODEAU

Au Temps de Benoit XV

BILLETS, CHRONIQUES
ET SOUVENIRS

DE

ROME, LOURDES, MONTMARTRE, etc.

PRÉFACE

de M. L'ABBÉ ALBERT TESSIER, PTRE
du Séminaire des Trois-Rivières.



IMPRIMERIE DE LA SALLE

44, RUE CÔTÉ
MONTREAL

1923

DU MÊME AUTEUR :

UN CANADIEN ERRANT

Préface de M. l'abbé TELLIER de PONCHEVILLE

CHEMIN FAISANT

Préface de M. LÉON de TINSEAU

PÈLERINS DE ROME

Préface de S. G. Mgr EMARD, archevêque d'Ottawa

LE CHOC

Traduction de "THE CLASH"

par W. H. MOORE

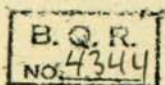
En vente à 44, rue Côté
et dans les principales librairies.

PN

4913

B54A3

1923



A
mes
anciens
PROFESSEURS

les Frères des Écoles chrétiennes
de l'Académie commerciale
de Québec

j'offre l'hommage reconnaissant de ces
pages, dues dans une large mesure à
leurs bons enseignements et à leur
indulgente et persévérante bienveil-
lance à mon égard.

E. B.

PREMIÈRE PARTIE

QUELQUES BILLETS

"Le sable clair du temps fuit des plus larges mains."

SULLY-PRUDHOMME

PREFACE

Saint-Roch de la Mékinac. — Septembre 1923.

VOUS N'Y ALLEZ pas de main morte avec vos amis, mon cher et terrible Bilodeau, et votre confiance, pour aimable et flatteuse qu'elle soit, ne peut pourtant pas faire que votre compagnon romain de l'an dernier aît comme vous, dans le cerveau, nombre de pages toutes prêtes et n'attendant qu'un geste pour apparaître au jour, alertes et pimpantes. Et comment voulez-vous que je m'arrache au paysage agreste du haut Saint-Maurice ou je suis présentement enseveli dans la pluie, le vent, et la froidure, pour retrouver mon âme de "civis romanus", comme vous m'appeliez narquoisement, et présenter votre nouveau livre à ses lecteurs, sous prétexte que j'ai connu la Rome de Benoît XV et pleuré avec elle le jour où ce grand Pape nous a été enlevé? Mais je suis perdu depuis une semaine en ces lieux déserts, qui n'ont rien de commun, je vous assure, avec le Trans-tévère ou la chère Santa-Maria-Maggiore, que nous visitâmes ensemble l'an dernier avec tant de dilection partagée. Je croyais que l'ambiance forestière qui m'entoure favoriserait la "revivance", par contraste et méditation, de mes fortes impressions romaines, de mes beaux souvenirs du Collège Canadien de la via Quattro-Fontane et du Collège Angélique... Mais venez-y voir, avec le temps qu'il fait en ces sauvages retraites où je "jouis" présentement de mes vacances canadiennes avant d'affronter de nouveau les mers et les autans. Toute la "suie" des brumes de novembre, toutes les cataractes célestes, tout le jaune des fanges automnales se sont mis en frais de me composer un décor d'ennui comme jamais n'en rêva le morne Loti, et plutôt que de tirer de ma tête la plus courte préface... Du reste, j'ai lu les épreuves que vous m'avez (fort imprudemment) envoyées, et comment pourrais-je après cela ne pas me sentir les ailes coupées irremédiablement? Comment mettre ma fade prose en tête de vos pages vives, colorées, toujours originales et si solide-

ment " pavées " des meilleurs intentions ? Et votre " Invisible Pèlerin ", qui me rappelle de si beaux souvenirs de notre procession eucharistique du grand Congrès de Rome, comment pourrais-je, après vous, en évoquer le souvenir ? Non, vraiment, je ne veux pas à ce point amoindrir votre livre. Ajoutez-y cependant l'" Invisible Pèlerin ", qui est probablement votre meilleure page de toujours, et que mes souhaits amicaux accompagnent l'oeuvre nouvelle et son auteur.

* * *

Tout compte fait, cependant, vous mériteriez bien que je vous approuve tout haut d'avoir donné ce titre au recueil de vos premières impressions romaines, à vos souvenirs émus de la grande âme de Benoît XV. Peut-être en effet cette enseigne étonnera-t-elle un peu le lecteur non prévenu. En quoi, se demandera-t-il, des impressions du Saguenay et des billets fugaces peuvent-ils se rattacher à un Pape défunt ? Mais que cette objection de surface ne vous trouble pas longtemps. Vous avez eu tout-à-fait raison de placer votre livre sous le vocable du grand Pontife qui en remplit la dernière partie d'une émouvante évocation. Il en résultera comme une image en raccourci de l'époque entière, si triste et si tourmentée pour le monde et l'Eglise sur laquelle Sa Sainteté Benoît XV a projeté la grande ombre de son âme auguste et de sa forte personnalité. Vous l'avez compris, cher M. Bilodeau, de par son titre et sa fonction de Vicaire de Jésus-Christ, le Pape tient de droit et de fait le tout premier rôle dans l'humanité, et l'on peut toujours dater de chaque règne pontifical les événements, les plus disparates même, qui s'y sont déroulés. Du haut de la colline sacrée du Vatican jaillissent sur le monde des faisceaux lumineux, reflets des éternelles lumières dont bénéficient à leur insu ceux mêmes qui leur tournent obstinément le dos. Et ce fait, j'allais dire ce miracle, devient plus évident encore lorsqu'au titre souverain de Premier Lieutenant du Christ s'ajoute le prestige d'une grande personnalité comme celle de Benoît XV : intelligence merveilleuse dans une enveloppe fragile et touchante, âme intensément surnaturelle se révélant par un regard profond de saint, de chef et de penseur, physionomie impressionnante d'homme

de premier plan en toutes sphères, ennoblie encore si possible par le reflet du Magistère suprême, et se détachant en un relief saisissant sur l'horizon de cette époque tourmentée de l'histoire universelle. . .

Et comment pourrais-je éviter de vous parler un peu de mes souvenirs personnels, de ceux surtout des derniers moments de la vie terrestre du Père des fidèles, de la tristesse indicible que j'ai éprouvée en union avec toute la population romaine qui m'entourait alors ? Ce fut le 20 janvier 1922 que les journaux apprirent au public la nouvelle imprévue, foudroyante de l'entrée en agonie " di Sua Santità ". Je vois comme si c'était hier l'impression qui en résulta. Par toute la Ville-éternelle la stupeur se répand ; on s'arrache les feuilles publiques, on s'arrête par groupes émus ; je vois le bon peuple regarder les titres inquiétants, hocher la tête, se signer avec chagrin. Pour moi, très oppressé, le coeur malade, je vais à Saint-Pierre-aux-Liens, me prosterner avec larmes aux pieds du Très Saint-Sacrement, exposé là, du reste, comme dans toutes les églises de Rome. Toutes sont remplies de fidèles agenouillés au pied de l'Hostie, répétant avec la ferveur italienne des invocations suppliantes pour la guérison du Père bien-aimé, auquel on prédisait naguère dans ce peuple, le règne prestigieux et prolongé d'un Léon XIII . . .

Puis ce sont les deux jours de lente agonie, les longues stations de la foule morne, inquiète, sur la place Saint-Pierre embuée de brouillard ; les bulletins de santé que l'on s'arrache sitôt parus, puis enfin, au matin du 22 janvier, la nouvelle redoutée : Le Pape est mort à l'aube, et toute la presse romaine commente l'événement en termes respectueux et émus.

C'est un concert unanime d'éloges sur le rôle de Benoît XV, sur son action pacificatrice, sur ses hautes vertus morales, sur ses conceptions politiques pleines à la fois de grandeur et de charité dans le Christ ; réparation tardive de tant d'injures et de calomnies prodiguées jadis par cette même presse, presque sans exception à la merci de bas intérêts politiques et d'étroits préjugés nationaux.

Au crépuscule, toutes les cloches de Rome pleurent la mort du grand Pape. Leurs voix claires ou graves disent dans la nuit humide le deuil profond du monde. Toute vie sociale et mondaine est suspendue, les écoles sont fermées, les drapeaux flottent à mi-mât, et le tricolore italien porte le crêpe pour la première fois en pareil cas depuis 1870. . . La dépouille mortelle de Benoît XV est exposée dans la chapelle du Saint-Sacrement à Saint-Pierre de Rome, là même où les Papes viennent se prosterner et prier avant de faire leur entrée, aux grandes circonstances, dans la majestueuse Basilique ; et plus de cent mille personnes défilent pieusement et tristement, rendant hommage à la suprême majesté du Serviteur de Dieu entré dans l'éternelle récompense. Benoît XV n'est plus, mais il a projeté son âme sur le monde avec tant de force aimante et généreuse qu'elle s'y est comme gravée à jamais dans le souvenir et l'amour de la dolente humanité.

* * *

Puis vient bientôt le 6 février, dans l'animation bruisante de la place Saint-Pierre, peuplée de cent mille visages tendus et impatients, guettant, dans le ciel fuligineux, la blanche fumée qui annoncera l'élection attendue par l'univers anxieux, puis enfin, sur le balcon central décoré tout à coup aux armes pontificales, aux clefs symboliques de Pierre, la blanche et si émouvante apparition du Prêtre blanc ; " Evviva il nostro Papa ! " Sa Sainteté Pie XI regarde le monde et le bénit de toute son âme apostolique, dans le prestige immense de sa réputation de sainteté, de science et de connaissance des hommes et des problèmes du moment. Les acclamations s'élèvent joyeuses déjà aimantes et malgré la pluie fine, la Ville semble tout ensoleillée, tandis que les cloches clament partout la grande nouvelle : gaudeamus in Domino.

Que vous dirai-je de plus, mon cher ami ? Vous êtes venu, ardent " Pèlerin de Rome " au grand Congrès eucharistique qui a été aussi, à un tel degré, le " Congrès du Pape ", et le livre pieux qu'il vous a été donné d'écrire là-dessus a déjà édifié beaucoup de vos fidèles lecteurs ; pour moi, je ne saurais oublier les belles promenades romaines que nous avons faites ensemble,

passant du Colisée à la Prison Mamertine, des fouilles du Palatin au repos pieux de l'Ara-Cæli, de la messe intime que j'ai eu le bonheur de vous célébrer aux Catacombes à l'après-midi émouvante où nous avons suivi ensemble la grande procession eucharistique dont vous donnez dans votre "invisible Pèlerin" une si belle évocation ; oui, que puis-je ajouter, si ce n'est de vous exprimer tous mes souhaits pour la continuation de vos travaux, dans la carrière nouvelle où vous venez d'entrer, par une visible et toute généreuse dispensation de la Providence, ce dont je sais bien que vous n'avez pas attendu mon injonction pour la remercier du même coeur humble et soumis que nous avons tâché d'avoir, vous, moi et nos compagnons, le matin, par exemple, de notre pèlerinage aux catacombes, tout à côté de la crypte où reposa pendant plusieurs siècles le corps virginal et miraculeusement conservé de la sainte dont le poète a dit :

*" Une auréole est sa couronne,
Un luth est sous ses doigts sacrés,
Sainte Cécile est la patronne
Des inspirés."*

Je vous serre la main du fond de mes bois mouillés, vous assurant encore une fois de ma religieuse amitié en Notre-Seigneur.

ALBERT TESSIER, Ptre.

du Séminaire des Trois-Rivières.

Étudiant à l'Institut catholique de Paris

AU TEMPS DE BENOIT XV

QUELQUES BILLETS

UN PENSUM

A LA MÉMOIRE DU BON FRÈRE PELERINUS DES E.-C.

Ce n'est déjà plus juillet, ce matin, et le calendrier n'est pas seul à proclamer que nous avons passé dans un autre douzième. Le temps est bas et gris, et il fait une fraîcheur qui donne comme un avant-goût d'automne. Évidemment, il va falloir y passer encore une fois, et comment allons-nous nous arranger, avec ce malheureux charbon ?

En tout cas, il n'y a pas danger de famine si l'on en juge par les amas de provisions amassées aujourd'hui au marché Bonsecours. Que de tomates, messieurs-dames, que de concombres, patates, oignons blancs, oignons rouges, céleri, persil, volailles, lapins et cerises à grappes ! Cela s'élevait de chaque côté des allées, en bottes ou en caisses pressées, et de véritables murailles de carottes contenaient la foule des ménagères qui défilaient, l'œil aux aguets et la langue alerte.—Take dollar for cucumbers ? demande un Israélite en tâtant le sac.

—No, them dollar and half, répond le vieux Canayen, en expliquant que ceux-ci sont de la meilleure qualité.

Et c'est comme une mer de salade et de queues d'oignons dans laquelle on circule.

Mais je devais y faire une rencontre précieuse : toute ma jeunesse, qui s'est dressée tout à coup devant moi, dans la personne d'un bon religieux de l'époque scolaire déjà si lointaine, le Procureur que je regardais timidement, les premières semaines de mon séjour au collège de la vieille capitale.

Il avait charge du magasin, là où l'on achetait livres, plumes et crayons à mesure qu'on en manquait. Il était actif et bref, et avait une façon terrible de vous donner des coups de crayon sur les doigts, surtout si vous étiez le petit campagnard tout ahuri de se trouver à la ville, parmi tous ces garçons turbulents et dont pas un n'était "garçon d'habitant", comme à l'école. Quel serrement de cœur et quelle nostalgie de la famille et des amis ! Je ne puis pas, après vingt ans, passer sans y songer entre le grand immeuble collégial et la petite église protestante qui y fait face, "St. Andrews church", surtout la première avant-midi, passée à écouter la leçon du moment, donnée en anglais, puis tout à coup, sur un incident vif entre le maître et un élève rebelle, le saisissement et l'éclatement en sanglots interminables du petit "nouveau", qui couvait cela depuis le matin. Premiers gros chagrins, comme ils ont de profondeur, et comme ils restent marqués longtemps au fond de la mémoire.

Une couple d'années après, mieux acclimaté bien que toujours un peu nostalgique, j'avais la satisfaction méchante de déranger chaque jour le cours de dessin que donnait aussi le bon Frère Procureur, après la fin des classes ordinaires, à quatre heures. Une trentaine d'élèves suivaient cette leçon, juste dans la salle où je prenais à ce moment-là ma leçon de clavigraphie. La voix du professeur avait quelque peine à se faire entendre au milieu du *claquètement* métallique de ma machine, et à ce moment de la journée, je pouvais aller jusqu'à six heures si le cœur m'en disait. Et le cœur m'en disait toujours, lorsqu'il s'agissait d'écrire à la maison. Et c'était un clic-clac, clac, à ne rien entendre, pendant que le bon Frère suait, rageait et se massacrait les cordes vocales. Quelquefois, il faisait mine de se fâcher et venait me tirer l'oreille en disant : "Vous le faites exprès ; fichez-moi le camp, vous me ferez vingt-cinq lignes ce soir !" C'était vexant, mais personne n'a jamais été capable de lui en vouloir, à celui-là, et des générations sans fin l'ont aimé et taquiné.

Mais qui était là, tantôt, marché Bonsecours, entouré de monceaux de légumes pour la popote de la communauté

qu'il habite maintenant, si ce n'est le Procureur en personne, et tellement peu changé que je l'ai reconnu par en arrière ? Je pensais qu'il ne me placerait pas, ces éducateurs ayant comme cela des centaines de leurs anciens, qui leur sautent au cou comme s'ils avaient été l'élève unique et auquel on pense exclusivement. " Je gage, dis-je, que vous ne me remettez pas au juste."

— Allez donc, me dit-il de sa même bonne voix brève, un peu éteinte cependant depuis le temps, allez donc, je suis allé pour vous voir, l'autre jour, au journal, vous étiez en voyage...

— Alors, je retire l'accusation, dis-je. Comme vous êtes resté le même, après ces vingt ans ! Vous souvenez-vous, quand je faisais de la machine à écrire pendant la leçon de dessin ?

J'ai vu le vieux sourire devenir un peu attendri, puis de sa voix la plus rude, il m'a dit :

— Fichez-moi le camp ! Me ferez vingt-cinq lignes !

C'est fait, mais ce pensum-là m'aura coûté bien moins d'effort que les autres.



NOS PETITS MALADES

Pourquoi je m'ennuie aujourd'hui de l'hôpital Sainte-Justine plutôt que d'un autre *déjà vu*, je n'en sais rien, mais c'est un fait. J'éprouve l'envie lancinante de me retrouver dans l'atmosphère à la fois tendre, hygiénique et ordonnée de la maison des petits malades. C'est peut-être l'approche de la Noël qui me fait penser à l'héritier que j'avais là-bas, à la fin de l'été dernier. A peine entré dans l'édifice, je devais prononcer le nom du petit homme, son nom tout au long, et non pas simplement : "Bébé". Et l'on nous laissait monter à la petite chambre vitrée où, dans un lit qui paraissait tout grand reposait le petit être fragile.

La bonne sœur chargée du service, n'était jamais loin... C'était un soulagement de la voir arriver, souriante, tranquille, rassurante. Et le parler de France chantait sur ses lèvres. Elle nous renseignait d'un mot sur la nuit, sur la température de bébé, sur son poids à la pesée du matin. Et tout en l'écoutant, rassuré, le cœur meilleur, je ne pouvais m'empêcher de glisser un regard à travers la partition vitrée, vers les deux petits lits de la chambrette voisine, où se trouvaient "Beaudry" et "Lafleur", un citoyen et une citoyenne qui ne faisaient pas douze mois à eux deux. Cette dernière surtout retenait l'intérêt, à cause des symptômes inquiétants qu'elle présentait, immobile, figée, les yeux fermés, respirant à peine. Sa petite maman, jeune femme du peuple, brune, forte, courte, ne la laissait que pour venir regarder avec envie l'autre qui progressait. Puis les larmes lui venaient, et elle retournait auprès du petit lit, implorant à mi-voix sa petite fille d'ouvrir les yeux, de la regarder. "Mon Dieu, ma Sœur, on dirait qu'elle ne respire plus !" C'était son second bébé, et le premier était mort. La Sœur la rassurait, mais soupirait en nous regardant. Le pire, c'était lorsque arrivait quatre heures, et qu'il fallait s'en aller. Pauvre petite mère, qui marchait à reculons jusqu'à la porte, le mouchoir sur la bouche, en regardant le loin sa

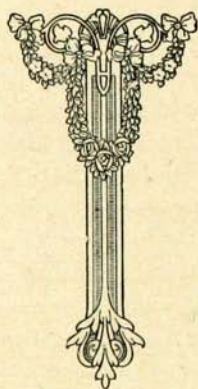
petite fille... Un matin, il fallut lui téléphoner que c'était fini...

Dans la chambre en face, il y avait petit Pierre, gros poupon de quinze mois, joufflu et vigoureux, qui se mettait à "limer", à pleurnicher d'une voix monotone dès que la bonne garde sortait. Venu d'une campagne assez éloignée, pour faire redresser ses deux petits pieds, il ne souffrait encore de rien, mais il s'ennuyait de sa maman. Combien de fois me suis-je permis d'aller le distraire, en lui mettant dans les mains son teddy bear et son petit chien au poil blanc tout frisé. Il se taisait pour un instant et recommençait sa mélopée dès qu'on avait tourné le dos. "Déviation congénitale de la jambe" ou quelque chose de ce genre, à ce que m'avait dit mon ami le docteur. Pauvre petit Pierrot ! Sa voisine, six mois, était pâle, et toujours silencieuse, trop sage pour son âge. Elle n'élevait la voix que toutes les trois heures environ, alors que dans tout l'étage retentissait un concert discordant et impérieux de petites voix évidemment mécontentes de l'allure des choses en général. Les gardes, ou la Sœur, souriaient lorsqu'on s'étonnait : "L'heure des "boires", vous savez !" En effet, de la cuisine arrivaient bientôt, sur des petites voitures, deux ou trois douzaines de bouteilles diversement remplies, dont la plupart allaient dans la salle commune, aux vingt ou trente petits lits habités d'une jeune humanité souffrante... et piaillante. Vite happées par les petites lèvres, les bouteilles faisaient taire à mesure un petit gosier révolté.

A l'étage inférieur, on rencontrait en redescendant, des bambins de cinq ou six ans, la tête enveloppée, ou le bras bandé.

P.-S. — Les Dames patronnesses demandent de l'aide, en vêtements, en provisions, en argent, pour leur aider à boucler la fin d'année, et pour la Noël des petits malades, qu'elles vont célébrer dans la journée du 28. Qui de nous ne voudrait coopérer à la somme de joie bénie, céleste, qui resplendira ce jour-là dans le cœur et dans les yeux de tous ces pauvres petits êtres souffrants ?

L'adresse de l'hôpital Sainte-Justine est : 1879, rue Saint Saint-Denis. Allons, messieurs et mesdames, préparez les paquets de joie et de confort, et les chèques généreux. On peut les faire payable au petit Jésus, si l'on veut. Il saura bien les changer, à la banque du bon Dieu !



AU TRIBUNAL

Quand on passe, au commencement de la matinée, devant l'édifice public où siège un tribunal sur les délits et méfaits citadins, on y voit toujours quelque groupe rôdant autour de la porte, en attendant l'heure d'ouverture : jeunes hommes au regard fuyant, aux traits de race incertaine, femmes jeunes ou âgées, mais toujours pauvres, dont quelques-unes traînent des petits enfants, en un mot, c'est une poignée du résidu de la grande ville où tous les pays ont jeté quelque chose de ce qu'ils avaient de trop. Cela se mêle et se chamaille, dans nos quartiers pauvres, et se trouve un bon matin convoqué devant le magistrat.

J'y suis entré à leur suite, par vague curiosité. Le décor est resté le même, depuis une couple d'années que je n'ai pas revu ces lieux; les agents de police s'affairent d'un groupe à l'autre, les bancs sont occupés par de pauvres femmes, et dans la salle, on voit, par la porte, des agents qui attendent, et quelques témoins. Le trône du juge est vide, ainsi que les tables des greffiers ; l'heure n'est pas tout à fait arrivée.

Puis une voix d'huissier retentit : " Silence !" C'est l'annonce que la Cour s'en vient ; il faut se lever avec respect, puis le magistrat monte à son siège, et le personnel s'installe. Le greffier, honnête citoyen à la voix bourrue mais indulgente, appelle les premiers noms d'accusés, que répète un policier, dans la triste boîte où ceux-ci doivent comparaître. On les voit qui attendent leur tour, et paraissent un par un — une par une, hélas ! — à mesure de l'appel. Elles regardent le juge, pendant que l'acte d'accusation précise la nature de l'offense. L'une, qui ne parle pas notre langue, a causé du désordre dans la rue hier, étant sous l'influence de l'alcool, à ce que rapporte le policier qui a fait son arrestation. " Elle se chicanait avec les passants, Votre Honneur, et lorsqu'un voisin est sorti de sa maison, elle s'est jetée dessus comme

une furie en criant et tempêtant. Il a fallu appeler la voiture de patrouille et se mettre à deux pour l'y faire monter."

L'accusée écoute cela d'un air contrit. Elle est, ma foi, presque bien mise, avec un chapeau dont le goût dépasse celui des autres femmes que l'on voit au fond de la pièce et dont le cas est pire encore. Condamnée à une dizaine de piastres et aux frais, elle esquisse un salut content et courtois, presque distingué, qu'elle répétera tantôt à l'adresse de l'agent qui la conduit au greffe ; on ne saurait être plus polie ni mieux élevée. Seulement, il n'y paraît guère lorsque le démon Alcool s'empare d'elle et des bonnes manières que lui enseigna sa mère autrefois...

Tout près de moi arrive une petite jeune femme de dix-huit ans, un enfant dans les bras, un œil poché. Elle cherche timidement où s'asseoir, car elle est la plaignante. Le nom de l'accusé vient d'être appelé, et celui-ci, pas beaucoup plus vieux, son mari évidemment, est apparu à la barre de cuivre, face au juge. On voit qu'il s'agit d'une explication en famille qui s'est mal terminée. Un agent fait entrer la petite mère dans la boîte aux témoins, et lui apporte une chaise, le brave agent ! Le bébé est bien sage, et tâche d'attraper la bouteille de lait que sa maman a dans la poche de sa blouse.

" Accusé d'avoir frappé sa femme à la tête et de l'avoir prise à la gorge en la menaçant..."

Il a l'air fin, le papa, à écouter cela devant la barre ! On se prend à espérer qu'il était fou à ce moment-là. Il n'a pas tout à fait une mauvaise tête, et répond à la question du greffier, qu'il s'avoue coupable, mais qu'il demande la permission de parler.

— J'ai quelque chose à expliquer, dit-il, et je demande la permission de parler ; vous devez être capable de m'entendre une couple de minutes, un homme n'est pas un sauvage !

Le juge a l'habitude de ces cas comme des autres. Il prononce un mot, et le greffier à la bonne grosse voix annonce : " Après la Cour, tout à l'heure ; vous comparaitrez dans la chambre du juge."

Tâchez en effet de les raccommoder, monsieur le juge ;
vous n'aurez vraiment pas perdu votre journée.



ALEXIS-LE-TROTTEUR

On vient d'inaugurer le chemin de fer qui reliera désormais le comté de Charlevoix à la vieille cité de Champlain, et quelle que soit la façon dont cet événement a pu devenir possible, sur les avantages légitimes qu'en retirera la population de cette partie du pays, personne n'a jamais élevé de doute, et l'on ne désire plus que de voir le ruban d'acier s'étendre bientôt à travers toute l'étendue de ce vaste comté.

En y passant l'autre jour et en voyant la voie ferrée venir s'arrêter provisoirement juste devant le quai de la Baie-Saint-Paul, j'ai pensé aux échos qui reproduiraient cent fois les premiers coups de sifflet de la locomotive traversant ces hautes montagnes ; et je me suis demandé entre autres choses si Alexis-le-trotteur vit encore, et s'il fera " dans les chars " le trajet de trente à quarante milles qu'il a accompli si souvent à pied, entre la Malbaie et la Baie Saint-Paul, par exemple.

A pied est une façon de parler, car tout le monde vous dira dans le comté, et même ailleurs, qu'Alexis ne marchait pas, il trottait. Enfant d'un fermier de la région, il naquit doué de jambes d'acier, un peu pliées en avant, et de poumons de cheval, c'est le cas de le dire. Et il n'avait pas dix ans qu'il était devenu célèbre, et s'appelait déjà Alexis-le-trotteur dans toute la paroisse.

Lorsqu'il fut devenu grand garçon, vers la vingtaine, il ne voyait rien d'extraordinaire, racontait-on, à partir de la Malbaie pour aller voir les filles à la Baie Saint-Paul, distance d'une trentaine de milles par les côtes les plus endiablées qui aient jamais mérité l'indignation éloquente d'un Buies. Ou bien, c'était pour la grand'messe au même endroit qu'Alexis partait, deux ou trois heures à l'avance, entouré d'admirateurs et d'hommages auxquels il était très sensible, étant toujours resté assez naïf. . . Mais il trottait ! Armé d'une petite hart dont il se donnait à lui-même quelques coups préliminaires, il se mettait à hennir et prenait quelques courses

autour de la place publique, pour se dégourdir. Puis il parlait comme un trait, hennissant et gambadant joyeusement, pour la première côte. Et puis bonsoir, on apprenait le lendemain qu'il était arrivé au commencement de la messe. Du reste, il en revenait le jour même et ne manquait pas de s'en vanter.

Telle était du moins la légende qui avait cours, il y a environ un quart de siècle, dans le royaume du Saguenay tout entier, et que je savais par cœur longtemps avant d'avoir l'occasion de voir de mes yeux ce phénomène.

La légende, du reste, en racontait bien d'autres, et de loin on pouvait s'imaginer que ce diable d'Alexis franchissait les distances comme par magie. On racontait par exemple que son père étant allé à Chicoutimi par le bateau avait refusé d'emmener avec lui Alexis, vexé aux larmes de ce refus. Mais qui fut bien surpris, ce fut le père, lorsqu'en arrivant à destination le lendemain matin, il trouva son fils qui l'attendait sur le quai en riant et sautillant comme un jeune poulain. Légende si l'on veut, mais qui avait son fond de vérité.

Alexis devait avoir vingt-cinq ans environ lorsque je le vis pour la première fois, dans notre village, où son passage constituait toujours une manière d'événement. Or, un soir que nous étions plusieurs à causer, par un soir de juillet. Alexis s'amena en trotinant, quelqu'un eut vite fait de passer le chapeau, pour lui offrir une piastre s'il nous donnait une exhibition immédiate. Il accepta avec une joie enfantine, sautilla quelque peu, puis alla prendre du champ et passa devant nous en filant comme une flèche. Seulement, il ne revint pas... et s'en alla tout droit coucher dans la paroisse voisine. Bien entendu, il avait pris la piastre avant de se mettre en route. Mais il avait douze milles à faire pour aller dormir.

Je l'ai revu dix ans plus tard, en Métapédia, où il n'était plus qu'homme de chantier comme vous et moi. On en parlait bien encore, mais comme d'une gloire un peu fanée. Il ne courait plus que comme "un moyen cheval", disait-

on. Et je le rencontrai par hasard chez le barbier du village. Je ne manquai pas de profiter de l'aubaine et de le faire jaser, en jouant un peu de sa vanité. On va voir qu'elle existait, avec autre chose autour.

— C'est-y vrai, Alexis, que tu as déjà couru avec des chevaux trotteurs ?

— Ben manque ! Il y a une fois que j'ai gagné deux cents piastres, contre le meilleur trotteur de Boston.

Je pense bien qu'il n'est jamais allé à Boston de sa vie. Cependant, j'insistai :

— Oui ? Était-ce un bon trotteur ? As-tu eu bien de la misère à le battre ?

— Parlez-m'en pas, j'ai vu l'heure que je viendrais pas à bout de le passer, le s...cheval. On a fait deux tours du rond côte à côte, pas capables de se passer ; c'est rien qu'en arrivant à la fin de la trotte que j'ai fait un grand saut de quinze pieds et je l'ai dépassé.

Ce soir-là, je ne le questionnai pas plus avant.



EN HIVERNEMENT

Le froid est arrivé si vite et si rudement que l'on s'est vu obligé de recourir sans plus tarder à toutes les mesures défensives prescrites par l'expérience du passé. Ceux qui n'avaient pas encore fait leur provision de charbon ont donné leur commande en hâte : cinq tonnes pour le moins s'ils ont décroché un contrat de munitions ou s'ils ont du beurre à vendre ; et une timide demi-tonne s'ils ne sont que journalistes. Mais n'entrons point dans des personnalités. D'autres cigales " se trouvant fort dépourvues " se sont mises en quête d'un chaud pardessus de bonne étoffe pour braver les rigueurs hivernales. On s'est mis en route vers les magasins, le chapeau sur les yeux, les épaules rentrées sous l'insuffisante protection du petit paletot " d'automne et de printemps " dans lequel, à plusieurs reprises déjà, on avait héroïquement fait semblant d'avoir chaud. Mais la bise d'aujourd'hui ne se prête à aucune équivoque. Comptant ou à crédit, il faut trouver l'objet. Et vous vous êtes mis en route.

Chemin faisant et comme vous lorgniez les vitrines d'un œil frileux, vous avez tout à coup senti l'appel de la vocation, dans celle d'un tailleur toute remplie de juste la chose que vous cherchiez. Incontinent, vous avez traversé la rue, et vous êtes passé d'un air indifférent, ne regardant que du coin de l'œil, de crainte de faire sortir le marchand, s'il est descendant d'Abraham et de Jacob. Mais non, le nom est bien canadien, et la marchandise doit être solide. Vous précisez votre enquête sur un vêtement de chaude étoffe qui a l'air de défier tous les autans. Qu'on serait bien là-dedans, se dit-on, si l'on avait assez d'argent pour se l'offrir. Dire que si l'on était seulement sénateur, député ou boulanger... On se sent devenir socialiste... Mais entrons toujours palper un peu l'objet et en demander le prix, ô amère jouissance !

Or, après que le vendeur vous a eu revêtu, boutonné,

tapé les épaules et poussé dans le dos vers la grande glace qui a trois faces — le dit vendeur vous laisse sagement à votre tentation, puis il se retourne prestement vers deux ou trois autres acheteurs, ou groupes d'acheteurs, car le nombre est aujourd'hui légion de ceux qui se sont aperçus que leur "capot" de l'an dernier n'est pas plus de mise que les vieilles promesses de leur député. Et parmi ces acheteurs qui viennent d'entrer, regardons avec intérêt ce grand vieillard sec accompagné de sa femme, qui l'a suivi dans ce voyage plein de conséquences. Connaissez-vous rien de plus touchant qu'une vieille venant aider son vieux à choisir un vêtement convenable et bien chaud ? Voilà sans doute quarante ans qu'elle l'accompagne ainsi, à chaque emplette importante ; et comme on sent à la voir qu'avec elle le bonhomme est en sûreté, et que le vendeur n'est pas pour lui refiler du coton ou de la mauvaise étoffe ! A son âge, le vieux y aurait vite attrapé quelque fluxion dont il ne reviendrait pas, et puis, il est comme ça, quand il va tout seul aux magasins, il se fait toujours blaguer.

— Avez-vous des bons pardessus d'étoffe à vendre ?

S'il en a, à vendre, le commis à la parlette infatigable !

"Ce qu'il y a de mieux en ville, monsieur, et pas cher ! Voyez par exemple, celui-ci, à dix-huit piastres..."

Mais le vieux s'est redressé. On n'est pas riche comme il y en a, mais enfin, quand il s'agit de s'habiller...

— Vous n'avez rien de mieux que cela ?

Du coup, le rayon des vingt-cinq piastres s'est trouvé ouvert d'un claquement sec. "Ah ! monsieur, la belle marchandise ! Tiens, essayez-moi ce gris cordé." Et le bonhomme endosse une chaude huppelande, tandis que la vieille tourne autour de lui, ferme une boutonnière, passe la main sur l'épaule, palpe les "parements", et dirige le vieux vers la glace tri-face dont un autre s'écarte poliment. "C'est un bon capot, dit la vieille, et il te fait bien, qu'est-ce que t'en dis ?"

Qu'auriez-vous dit à sa place ? Qui a jamais vu un homme dire quelque chose de sensé, dans un magasin, avec

l'air à la fois profond et ahuri que l'on a toujours sous un vêtement nouveau, et avec votre femme qui vous dit que c'est un bon capot ?

Du reste, brave homme, si elle vous a comme cela accompagné, aidé, entouré de petits soins depuis l'année si lointaine de votre mariage, qu'est-ce que cela peut bien faire, la couleur ou l'étoffe du morceau qu'elle approuve ? Meilleure étoffe ne trouverez jamais que celle dont est faite son cœur, que Dieu vous a fait la faveur inappréciable de laisser si longtemps auprès de vous. Disons-nous bien cela et que le commis ne perde pas de temps à nous empaqueter à chacun l'un de ses chauds pardessus !



JOUR DE MARCHÉ

Pour jouir à fond d'un beau matin d'automne à Montréal, on ne saurait mieux diriger ses pas que vers l'animation pittoresque du marché Bonsecours. Là, dans l'odeur des légumes et le ronronnement des conversations marchandes, on oublie les servitudes ahurissantes que constituent les bousculades de la rue et le fracas des tramways. Pure jouissance, que de pénétrer, — près du monument Nelson qui a l'air de se demander qu'est-ce qu'il peut bien faire là, — au beau milieu de la foule caquetante des marchands et des chalands. On est porté en avant par la pente assez raide de la place, et puis il y a les bonnes femmes, qui ne se gênent pas pour vous ôter de leur chemin. Au moins, avec elles, on sait à quoi s'en tenir : une solide bourrade du côté gauche, par exemple, signifie à n'en pouvoir douter que vous feriez bien d'appuyer à droite ; tandis qu'un panier de pommes de terre, ou un couple de volailles dans votre flanc droit vous donnent à peu près l'impression éprouvée par von Kluck pendant la bataille de la Marne. Et tout le temps des dialogues brefs vous montent aux oreilles. "C'est-y bon à quelque chose, vos citrouilles ?" — " " Ah, madame, c'est extra. Rien que dix cents pour celle-là, une belle grosse citrouille jaune..."

Plus loin, ou plutôt à deux pas, — car les impressions sont ici empilées les unes sur les autres comme les belles pommes qu'on voit partout en des barils, — à deux pas, une autre matrone manie d'un air de doute des poireaux et des oignons : "Ça n'a pas gelé, au moins ?" — " Ah, madame, ayez pas peur de ça, on y a pensé avant vous, on les avait plantés à la bonne place." Encore une de rassurée, et les poireaux changent de main. Du côté gauche, vous subissez à ce moment une poussée violente mais sans malice : la grosse fille qui a failli vous démolir ne s'en est même pas aperçue. Elle cause avec sa compagne : "Vous n'aimez pas cela, vous autres, les carottes ?" Et comme l'autre

a l'air vague : " Tout le monde n'aime pas ça, mais ça donne toujours bon goût..."

Mais une altercation s'élève de ce côté. Une descendante d'Israël à l'imposante corpulence avait par les pattes une volaille vivante, qui se débattait consciencieusement. Il convenait de l'immobiliser en permanence, mais pas le moindre bout de ficelle sous la main. Cela n'était pas pour l'embarrasser longtemps ; juste dans la voiture voisine, des sacs de patates ouverts montraient au grand soleil leur contenu, ainsi que des bouts de corde au repos qui faisaient juste l'affaire. Mais le jeune fermier qui fumait placidement sur sa charrette avait l'œil aux aguets. " Eh, la mère, gênez-vous pas ! Voulez-vous la voiture avec ? "

Mais la réponse était prête aussi. " Allez-vous me chicaner pour un petit bout de ficelle ", demandait la com-mère en mauvais anglais ; " je vous la rendrai, votre ficelle ! " Et la pauvre volaille se voyait en même temps entortiller les pattes. Comment insister ? Les rieurs eussent appuyé la vieille. Pourquoi quelqu'un ne vend-il pas de la ficelle à toutes celles qui en cherchent, à chaque jour de marché ? On en entend réclamer aux quatre coins de la grande place.

Des pommes, et encore des pommes, bien rouges, bien lisses et bien empaquetées, des grosses et des petites, des pâles et des rubicondes ! Pourquoi faut-il qu'on vieillisse et qu'une douzaine de petites pommes sucrées ne vous dise plus rien ? Mélancolie des anciennes joies qui ne reviendront plus. Allons-nous-en du marché, où tant de gens s'agitent, poussés par la loi de la nécessité. Aussi bien n'avons-nous pas le droit de les déranger sous prétexte d'observation et d'amusement.

Ceux qui travaillent n'ont jamais la patience longue à l'égard de ceux qui ne font que regarder !

APOLOGÉTIQUE

A la mémoire du P. Loiseau, S. J.

Il est tout de même de bonnes heures dans la vie. Après le repas du soir, dans la quiétude reposante du foyer, quelle jouissance plus grande qu'une heure de lecture paisible dans une œuvre, par exemple, du maître-ouvrier de la plume que fut Louis Veillot ? La sobre magie du style et l'évocation de l'Église auguste à travers tous les siècles qui furent, vous élèvent doucement au-dessus de l'heure présente, des ennuis de la journée ou des soucis prévus du lendemain. Vous êtes imprégné de paix et de beauté, et la misère humaine ne vous apparaît plus qu'auréolée de mérites ennoblissants.

Vous ne sauriez être mieux disposé, alors, pour vous rendre, comme chaque lundi sans doute, au cours d'apologétique dont une sollicitude réfléchie a assuré la continuation, à la suite des vacances dernières. Croyez-moi, vous qu'on y rencontrait chaque lundi, l'hiver dernier, et qu'on n'y voit plus, vous vous privez par négligence de quelques-uns des plus beaux moments que la vie devait vous réserver. On retrouve tout d'abord avec un plaisir réminiscent le décor familial des causeries de l'hiver dernier, quand on y arrivait tout couverts de neige, par groupes bavards. Le grand amphithéâtre n'a pas changé, avec ses deux statues de Colomb et de Cartier peintes en relief selon le mode particulier de la Compagnie de Jésus. Et la même toile modeste représentant une bibliothèque attend que le même conférencier vienne prononcer, assis à sa petite table, ses paroles pleines de droiture et de loyauté. L'auditoire, non plus, n'a guère changé, et l'on y retrouve la plupart des visages amis de l'an dernier. Un peu moins, cependant, d'hommes connus du monde des affaires et de la politique ; leurs bonnes dispositions sont-elles déjà évanouies ?

Mais le professeur arrive, d'un pas résolu dans lequel tient toute l'allure sans façon, honnête et vigoureuse de ses ancêtres probablement bretons. On fait une prière courte, et le cours commence. Pour qui n'avait pas pu y assister

encore depuis la rentrée, c'est déjà une jouissance que de retrouver la bonne voix catégorique et ferme du révérend Père, ainsi que sa phrase en coup de vent, qui déblaye les difficultés et les objections comme un grand souffle dans un tas de feuilles sèches. Et il n'a pas parlé depuis trois minutes que l'on est transporté sans s'en apercevoir au beau milieu des temps messianiques. Ce n'est plus des élections américaines que vous avez l'esprit occupé, mais des sources d'informations de saint Mathieu sur tel détail de son évangile, et vous vous souvenez avec curiosité de l'ignorance des douze Apôtres eux-mêmes, avant que l'Esprit ne fût venu les animer. "Vous parlez toujours de votre règne, disaient-ils, mais quand donc doit-il commencer ?" Car, à ce moment, ils pensaient encore qu'il s'agissait de prendre les armes et de secouer le joug des Romains. Mais Il les quitta un jour, et leur envoya les langues le feu. De ce moment, ils comprirent, et le genre humain put saluer la régénération, contenue dans leur prédication, qui ne s'arrêta plus jamais.

Voilà de sérieuses pensées, tandis que dans la rue voisine les affiches lumineuses et les musiques automatiques convient la foule au plaisir et à l'oubli de ses devoirs et de sa destinée. On se rappelle les mots du joli cantique :

*La foule qui passe, légère,
Sourit peut-être à nos accents,
Mais combien la paix de nos chants
Vaut mieux que sa joie éphémère...*

Et la voix ferme du religieux à la tête lumineuse et blanche continue de retentir et de proclamer tranquillement des vérités rassurantes, qui font monter encore dans le cœur le niveau réconfortant de la paix, la grande paix confiante que l'on éprouve toujours à entendre parler disertement de Celui qui a dit : "*Mes paroles ne passeront pas.*"



SUR LE VIF

L'un des charmes qui manquent à notre vie canadienne, m'a déclaré mon ami le Badaud, c'est la présence d'artistes qui s'ingénient à nous la faire goûter, en popularisant par le dessin ou la caricature les scènes quotidiennes de la vie populaire. Nous saurions mieux apprécier un coin de paysage, une vieille église ou une dispute entre gens du peuple, si nous avions l'œil plus habitué à mesurer le degré de pittoresque de la vie ambiante. Combien d'édifices n'admire-t-on, en Europe, que parce qu'on les connaissait déjà par la gravure ou la carte postale ! Tandis que chez nous, rien encore, ou à peu près, n'a été popularisé.

Et pourtant la matière ne manque pas. Nos rues, nos bonnes gens, la vie populaire canadienne se prêtent admirablement à l'observation. Il n'y a qu'à regarder et à écouter pour recueillir les traits les plus inattendus de l'âme fraîche du peuple. Ainsi, je suis allé l'autre jour dans un quartier populaire où m'appelait la nécessité banale de faire l'achat d'une tonne de charbon pour l'hiver qui vient. J'ai eu quelque difficulté à trouver l'endroit qu'on m'avait enseigné. Mais les rues différaient déjà de celles qu'il me faut parcourir chaque jour à la poursuite du pain quotidien ; les gens rencontrés attestaient d'une couche sociale différente, et l'on pouvait éprouver l'impression de se trouver rendu dans une autre ville, très différente de celle de chaque jour. Connaissez-vous notre bon peuple, messieurs et dames qui ne sortez que dans vos prétentieuses limousines ?

Le marchand de charbon était un brave homme et ne me vola pas trop. Comme j'allais quitter la petite pièce qui lui sert de bureau, un petit garçon de six ou sept ans y pénétra, l'air embarrassé.

— Ma mère fait demander, dit-il, si vous voulez avoir la bonté de nous donner une poignée de foin pour ma petite sœur...

Il n'y avait pas moyen d'éviter de plaisanter un peu le petit bonhomme.

— As-tu une petite sœur qui mange du foin ? ai-je demandé d'un ton paternel qui rachetait la taquinerie.

— Non, mais elle est malade, elle a du mal dans la gorge et c'est pour faire aboutir cela. Si vous ne pouvez pas nous en donner beaucoup, donnez-en seulement un peu...

Brave petit homme, comme il faisait bien sa commission, en dépit de sa timidité naturelle ! La main amicalement posée sur son épaule, je lui fis donner quelques autres détails, dont l'approbation du médecin au traitement un peu étrange dont il était question, et puis le petit homme s'en alla à l'écurie chercher du foin, pendant que je reprenais ma promenade dans la rue inconnue, songeant à la tranche de vie populaire qui venait de s'offrir à mon attention.

Mais j'avais aussi à trouver un plombier, pour une menue réparation. Une boutique se présentait de l'autre côté de la rue. Elle pouvait juste contenir, je crois, deux clients à la fois. Il ne s'y trouvait pour le moment qu'un garçonnet, en train de téléphoner à un fournisseur délinquant, si j'en jugeais par le ton de reproche et de mécontentement qu'avait sa jeune voix.

— A quoi ça sert de vous donner des commandes ? demandait-il. Il y a une heure que je vous ai ordonné six *cream-puffs* et vous ne les avez pas encore envoyés. Une autre fois je les prendrai ailleurs !

Heureux âge, que celui où l'on menace le petit magasin du coin de lui faire perdre notre précieuse clientèle, s'il n'est pas capable d'envoyer porter la marchandise dans un délai convenable !

Qui de nous, pourtant, ne se souvient d'avoir passé par là ?

VISION FUGITIVE

Je n'ai pu voir qu'en passant le village cher à mon enfance et, que je n'avais pas revu depuis plus de dix ans. Je ne l'ai qu'effleuré, comme la mouette effleure d'un coup d'aile la crête des vagues. J'avais espéré que le convoi de chemin de fer qui m'emportait dans cette belle région, s'arrêterait pour quelques instants à la petite gare qui me vit tant de fois, garçonnet d'une dizaine d'années d'abord, adolescent ensuite, arriver tout joyeux pour mes semaines de vacances. Le train ne s'est pas arrêté, mais presque. Il a comme frôlé lentement le long village étendu au bord de la Chaudière, dont je reconnaissais les eaux calmes et les rives basses, recouvertes de cerisiers sauvages. Avant même que le village fût apparu, j'avais reconnu par le cœur la conformation du pays qui l'entoure, les coteaux surtout, les hauts coteaux de l'arrière du village, que l'on montait avec essoufflement pour aller retrouver sur le haut de la terre l'oncle qui fauchait. On redescendait, triomphalement sur le voyage de foin tiré, ou plutôt retenu dans la longue descente, par Nancy, la vieille et grasse jument rouge qui se laissait si bien monter et mener par les petits garçons en vacances. J'ai reconnu la chapelle de Sainte-Anne, où se font aussi des pèlerinages, et qui marque l'endroit où commence le "*Domaine*" des anciens seigneurs du lieu, puis le train a rejoint la station à toute petite vitesse et s'y est presque arrêté. J'ai eu le temps de jeter un coup d'œil sur toute la longueur de la rue où se trouvent le collège de pierre des Frères, la banque et la riche maison du médecin. J'ai eu l'impression que j'étais comme autrefois descendu au village et que j'allais tantôt tourner le coin et passer devant le petit bureau de poste où la boîte aux lettres, quand j'étais petit, me paraissait si mystérieuse. Mais le train marchait toujours ; et je n'eus que le temps d'apercevoir le coteau qui fait face à la gare, d'où descend dans une dalle l'eau d'un ruisseau, claire et froide, à ce qu'assurait mon père il y a vingt-cinq ans, en me racontant les longues journées que son propre père, malade,

y passait jadis à boire pour se soulager. Elle est encore là, la dalle, et l'eau claire y coule toujours. Mais le couvent passait aussi, pas changé depuis les vacances de l'année où j'aidai à y faire les foin avec mon oncle. Les pommes commençaient à être mûres, et il y avait une petite Franco-Américaine qui passait ses vacances au couvent... "Mais où sont les blondes d'antan ?"

J'ai vu qu'on réparait l'église ; je ne la reconnaitrai plus, sans doute, quand j'y reviendrai, la grande et riche église qui paraissait si imposante à mes yeux d'enfant d'un pays neuf et pauvre. Je n'y retrouverai plus les hautes colonnes peintes de cercles colorés qui s'enlevaient jusqu'à la voûte. Combien de belles églises et de riches cathédrales n'ai-je pas vues depuis ce temps, qui ne faisaient que réveiller en moi le besoin de me trouver à la messe en l'église de Sainte-Marie, entre l'organiste que j'ai toujours connu, et le maître-chante, vieilli mais toujours au poste, qui venait autrefois me conduire à son banc par la main ! Et comme j'ai regardé, vers la vieille maison au grand salon toujours fermé !

Mais la vieille maison n'est plus là ; l'oncle habite plus loin une construction toute neuve. Et le train filait toujours, comme fait la vie, nous échappant à chaque instant et nous refusant jusqu'à la trace même des bonheurs lointains que l'on voudrait revivre, et qui s'enfuient à l'horizon des âges, comme s'enfuyaient les coteaux de la Beauce disparaissant au loin derrière moi sous le ciel clair d'un bel après-midi d'automne.

MON PARDNER

Quand par deux fois le port de Québec vous a vu partir à bord d'un navire en route pour l'Europe, vous conservez pour ce havre une affection particulière, et vous ne pouvez guère le revoir sans une longue et pensive contemplation.

C'est à quoi j'étais occupé, l'autre jour, sur la Terrasse, par un bel après-midi. Appuyé à la haute balustrade, je regardais le fleuve et l'incomparable paysage. Une voix, tout à coup, s'éleva près de moi, me demandant un renseignement. La voix était jeune, plutôt rude, mais sonnait franc. Je tournai la tête. Un jeune et vigoureux soldat en khaki venait de prendre place à mon côté. Il me demandait poliment le chemin des Plaines d'Abraham.

— Vous êtes de l'Ouest ? lui demandai-je avant de répondre à sa question.

— Oui, fit le grand jeune homme, je suis de Vancouver. Comment le savez-vous ?

Ce n'était pas difficile à deviner. Par sa rude carrure et surtout par son langage un peu traînant et assaisonné de l'argot américain particulier aux régions de l'Ouest, j'avais vite reconnu en lui le type du bûcheron de la B.C., comme on dit par là, donnant à ces deux lettres la prononciation anglaise. Je fis montre de mes propres connaissances du pays prairial et j'appris que mon interlocuteur connaissait aussi bien la Saskatchewan et l'Alberta que la " Bi-Ci " elle-même. La conversation s'engagea tout naturellement.

— *What a beautiful country you have here !* me dit ce jeune homme avec un visible enthousiasme. Je viens de traverser tout le Canada, et quel beau pays nous avons !

Puis, sans autre transition, il aborda la question brûlante :

— " Pourquoi n'est-il pas possible de vivre en paix dans ce vaste pays ? " se demanda-t-il comme à lui-même. Je

suis passé l'autre jour dans une province de l'Est, vous savez, fit-il d'un ton mordant, une certaine province de l'Est. Vous savez ce que je veux dire. Des gens qui se prétendent meilleurs chrétiens et meilleurs Canadiens que les autres, et qui voudraient que tous les autres fussent forcés de les imiter en tout, de parler comme eux et d'agir comme eux. Et l'on ne peut seulement pas, ajoute-t-il avec une colère mêlée de mépris, y acheter un journal ou une cigarette le dimanche. Tas d'hypocrites !"

Cette rude franchise et cet accent de conviction me faisaient rire tranquillement, d'un rire approuvateur que mon nouvel ami comprenait bien. Il continua :

"— Et ils veulent faire disparaître la langue des fondateurs du Canada ! Que nous resterait-il donc d'aimable dans ce grand pays ? Mais vous ne pouvez comprendre comme j'aime déjà la province de Québec et les Canadiens-français, depuis quelques semaines que je suis ici. J'ai traversé tout le Canada, monsieur, et ce n'est que rendu ici que j'ai pu trouver quelqu'un qui daignât se montrer aimable pour moi : un vieux cultivateur, à Valcartier, et puis vous-même, ce matin....."

Je voudrais souligner ici l'étonnement et l'intérêt que me causa cette preuve de vive sensibilité sous une aussi rude écorce. Mon ami le soldat était taillé en hercule, avec un visage aux traits anguleux et énergiques, vrai type d'Écos-sais né en Amérique sans avoir perdu les caractéristiques de sa race. Ce géant au langage sans apprêt, un peu vulgaire même, était touché au cœur de ce que quelqu'un lui eût parlé avec bonté, de ce que moi-même je lui laissasse voir une instinctive sympathie.

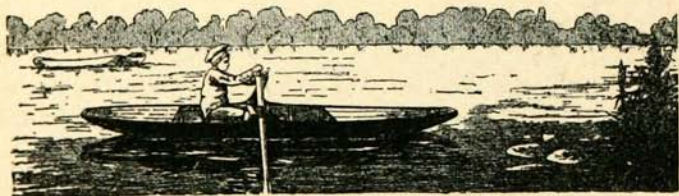
"*Of course*, je ne comprends pas le français, me dit-il, mais j'ai eu la chance de l'apprendre un peu à la petite école à Victoria, et je puis lire quelque peu, dans un journal ou dans un livre. Je ne donnerais pas cela pour un empire. Et quand je les entends, avec leur "*One flag, one language*..." Le Canada serait beau, s'il n'y avait qu'eux pour l'embellir ! Mais le temps passe, vous dites que je trouverai les Plaines d'Abraham." ?

Je renouvelai le renseignement, et mon ami improvisé me serra la main comme dans un étau, tandis que sa figure taillée à coups de hache s'illuminait de reconnaissance et d'amitié. Et malgré lui l'argot américain parfumait son langage :

— *Goodbye, pardner, so glad I met you and I wish you every luck*

— *Merci, same to you.*"

Ce grand diable-là, il a un cœur tel, en dépit de la vie à coups de poings qu'il a sans doute menée, que s'il m'invitait à le suivre au coin d'un bois, je ne vois pas comment j'aurais la prudence de refuser. On trouve parfois de bien bons fruits humains, sous de rudes écorces.



ORAGE

Il est simplement arrivé ceci, m'a déclamé mon ami de sa voix chantante, que l'âme de la Ville s'est révoltée contre les deux démons Négocier et Laideur, qui l'étreignent et l'étouffent, et qu'elle s'est révélée glorieuse et fière sous le ciel printanier. Cela ne se pouvait faire sans une crise, car telle est la vie, et jamais ne s'est vu changement important qui ne fût précédé d'une crise angoissante mais salutaire. Or, le ciel ce jour-là était bouleversé. Une armée sombre de nuages s'emmêlait, courait et manœuvrait avec de sourdes menaces, tandis que de grands souffles frais secouaient par intermittences la cime des arbres et faisait gémir les frivoles girouettes des maisons riches ou qui affectent de l'être. Et cette attitude hostile des éléments répandait un malaise par toute l'étendue de la grande cité ; les lourds tramways circulaient avec moins d'outrecuidance le long des rues, et dans la ville basse, les camions chargés de choses bruyantes et laides, se hâtaient vers le port, ou rentraient précipitamment à l'abri. De toutes parts, la Laideur se retirait, chassée par l'auguste beauté de la tempête approchante. Et déjà la ville se trouvait purifiée, mais point encore assez.

Or, l'armée aérienne approchait toujours ; et vint le moment où son avant-garde rejoignit en s'abaissant le faite du grand mont couché qui attend les siècles à venir pendant que nous passons, affairés et éphémères, et que la grande Nature nous regarde avec sa patience éternelle et railleuse un peu. Et le Mont sembla s'animer soudain sous le baiser humide du vent, un frisson passa sur ses flancs énormes et verdoyants, cependant que plus près du cœur de la Cité, sur l'oasis herbeuse et ombragée à laquelle on a donné le nom d'un saint Roi du pays de France, l'orage s'abattait avec colère sur les beaux arbres au jeune feuillage, à travers lequel transparaissaient des morceaux de ciel lavé et des bosquets lointains agités par le grand souffle mouillé. Et le

petit square banal s'ennoblit à la fois de souffrance et de beauté : son herbe resplendit comme une émeraude, et les érables touffus dressèrent vers le ciel leurs grands bras verdoyants et soyeux, dont les feuilles se mirent à sourire toutes en frémissant sous les baisers rapides des gouttelettes. Et pendant que l'homme s'enfuyait dans ses demeures de pierre, l'on vit l'âme agreste et pure de la Cité, qui transparaissait dans le joli parc sur lequel les eaux lustrales s'épandaient en nappes fécondantes, tandis que la foudre roulait au loin dans une fusillade d'éclairs. Et tandis que les beaux arbres se tordaient et pleuraient, le ciel d'un bleu pur apparaissait entre eux comme l'œil mutin d'un petit enfant à travers ses doigts mal fermés, Et dans la rumeur de l'orage approchant, une grande sécurité s'épandait des jets d'eau impassibles du parc continuant de s'élever légèrement dans les airs, tandis que les vents et la foudre grondaient majestueusement autour du socle où repose le grand poète pensif et amer en ses traits de bronze, aux pieds duquel se tord en mourant le vieux soldat victorieux, entouré comme d'une gloire par les plis sacrés du drapeau d'un lieu qui s'appela Carillon.



PAYS DE RÊVE

... Tout ce que j'en puis dire, c'est que j'y suis arrivé par un soir doux, et qu'il neigeait. Il neigeait de gros flocons blancs qui volaient légèrement comme de petits anges, comme des petits anges autour d'un berceau. Et quand j'eus pénétré dans un Lieu, je pensai que tous les petits anges avaient pris corps et qu'ils étaient là, dans de belles salles, arrangés gentiment et vêtus des plus belles robes et des plus riches manteaux qui se puissent rêver, et c'est alors seulement que je compris que ce n'étaient pas tout à fait des anges, mais des poupées, ce qui est tout comme. J'étais certainement dans le palais du Roi des poupées, car elles étaient toutes là, roses, joufflues, gentilles et bien élevées, dans leurs multiples costumes. Et il y en avait qui étaient vivantes ! De belles grandes poupées vivantes, qui étaient très belles et qui marchaient, et qui causaient avec les messieurs et qui leur vendaient des tablettes de bois, pour la roue de fortune. L'une d'elles qui avait de beaux yeux bleus, voulut me vendre une tablette pour de l'argent mais je lui dis que j'étais journaliste, et alors elle vit bien que je n'avais pas d'argent. Et pendant ce temps-là, toutes les petites poupées faisaient leurs belles dames de tous les pays et de tous les temps dans leurs jolies petites robes. Quelques-unes étaient vêtues de soie et s'appelaient Marie-Antoinette, Joséphine ou LaVallière, d'autres portaient des robes noires et avaient des petits Sauvages dans les bras, et d'autres encore, qui étaient arrangées comme l'empereur Napoléon, avec une redingote grise et un petit chapeau ; et puis des mariées qui se mariaient, et d'autres qui ne se mariaient pas et qui étaient toutes jaunes, et puis des Chinoises et puis des femmes d'*habitants* qui travaillaient et des dames de la ville qui se promenaient dans l'Ouest, et jusqu'à des petits bébés de poupées, qui avaient l'air malade et plaintif comme ceux qu'on voit à l'hôpital Sainte-Justine et qu'on ne peut plus oublier une fois qu'on les a vus et par conséquent qu'on les a aimés.

Car toutes ces belles poupées de l'Exposition sont là pour être vendues afin de recueillir beaucoup d'argent pour les pauvres petits malades de Sainte-Justine ; et c'est pourquoi il faut que tous ceux qui aiment les petits, les petits qui ont mal et qui nous regardent avec des yeux qui ne comprennent pas pourquoi ils ont mal, il faut que tous aillent voir l'Exposition, afin qu'on ait beaucoup d'argent pour recevoir et guérir tous les petits malades. Et c'est pourquoi il ne faut pas qu'il y ait une personne dans toute la ville qui puisse dire qu'elle n'a pas été voir cette merveille de gentillesse et de grâce que présentent toutes les belles poupées de la grande Exposition : celles qui sont toutes petites et qui ont des grands yeux ronds, et celles qui sont grandes et qui marchent, et qui ont des beaux yeux vifs . . .



VOLONTAIRES

... Or donc, m'a raconté mon ami, dans un chemin montant, vaseux et malaisé, les pluies récentes avaient fait ravage tel que ce n'étaient plus qu'ornières, cahots et fondrières, dans lesquels s'empêtraient en succession, charrettes, bogheys et limousines. C'était la panne inévitable, fâcheuse, irritante et désastreuse comme le mot qui se refuse à la mémoire d'un orateur. Les échos d'alentour retentissaient d'expressions qui feront rougir les clôtures, au prochain dégel. De voisins, point, ni même de responsabilités, en cette courbe abandonnée d'une route qui ne semble appartenir à personne. Le conseil municipal s'en lave ses mains collectives, le conseil de comté ne veut rien savoir et les deux gouvernements sont en vacances. Il n'y avait vraiment à leur devoir, en ce temps contrariant, que les voyageurs nombreux, que leur mauvais sort ou tel haut devoir obligeaient à passer par là, et les cataractes célestes, dont la persévérance n'avait d'égale que l'excellence des résultats obtenus. La route devenait un cloaque, et personne ne l'affrontait impunément. La voiture de Monseigneur elle-même s'y vint empêtrer. On pensa qu'elle y resterait. Comment dépeindre le sort du malheureux chauffeur, privé par des présences augustes d'exprimer son opinion sur cette question d'actualité avec la franchise sonore qui donne parfois tant de soulagement ? On en sortit, toutefois, et tel bon curé d'une paroisse lointaine en fut quitte pour quelque inquiétude.

Mais la chose était venue aux oreilles multiples de ces messieurs prêtres du Collège de l'A., ils se trouvèrent fort mortifiés de ce que pareil désagrément fût arrivé à peu de distance de leur institution. On tint conseil gravement, pendant la récréation du midi. Ce fut, dit-on, le professeur d'histoire qui trouva le joint, en ressassant ses souvenirs. "Eureka !" s'écria-t-il, j'ai trouvé ; nous allons quitter la fêrule et le curriculum et nous lancer sur la mer du monde,

comme autrefois le chevalier de la triste figure, mais animés d'un but plus noble encore. Ce n'est pas la lance des preux que nous manierons, mais la noble pelle, emblème à la fois du travail manuel et des résultats d'examen. Et que par nos mains désaccoutumées mais héroïques, les cahots soient comblés, l'honneur municipal revendiqué, et l'humour de Monseigneur rassérénée s'il y a lieu."

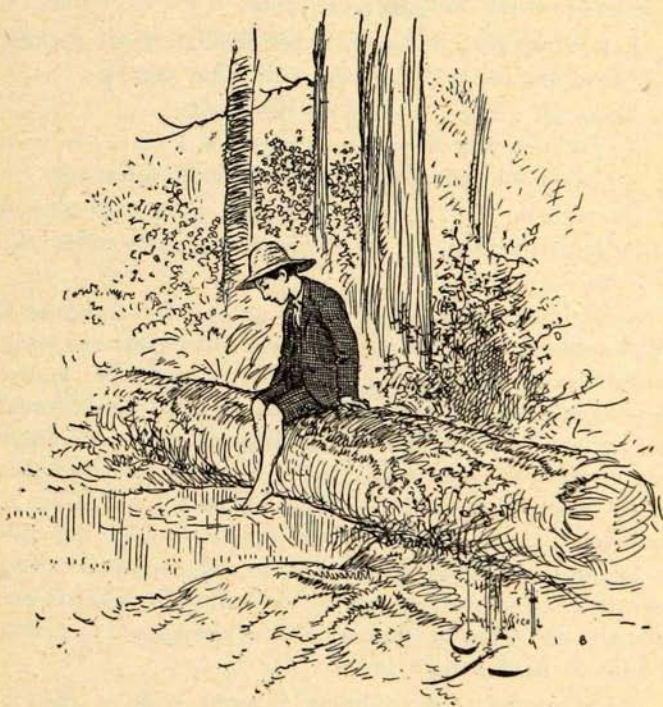
Il dit, et quatre éminents professeurs versés dans les arcanes philosophiques, algébriques et métaphysiques relevèrent leurs soutanes empoignèrent des pelles rustiques et partirent incontinent pour l'endroit... névralgique où se trouvait en péril l'honneur régional.

Qu'ajouterais-je ? continua mon ami. Lorsqu'un peu inquiet, vers le soir, le prélat revint dans sa voiture vers la dangereuse suite d'abîmes glissants et insondables, il aperçut de loin quatre fortes silhouettes qui se baissaient et se relevaient avec ensemble et jetaient dans les ornières, sable, cailloux et branchages. Tant et si bien que le lourd véhicule et son précieux contenu passèrent fièrement et sans plus être cahotés qu'en propre rue Saint-Denis ou Pont Victoria. Et les quatre volontaires, tels autrefois les grognards de l'Empereur, se tenaient en souriant au port d'armes, avec l'air de dire : " Vous savez, Monseigneur, la *grosse ouvrage*, ça nous connaît ; et si jamais vous êtes en panne quelque part, vous n'aurez qu'à nous faire signe et nous arrangerons cela bien et pas cher ! "

Le bon prélat en rit encore, ajouta mon ami. Et j'e te laisse à penser les félicitations et les remerciements que reçurent les quatre volontaires. Quant au chauffeur, au lieu des paroles peu congrues qu'il avait dû rentrer la première fois, on assure qu'il se surprit à chanter à pleine tête, en démarant, l'allègre chanson de la "*route de Louviers*", à peine moins orthodoxe que l'"*Esprit-Saint-dé*" qu'il venait d'entendre à l'église.

Après quoi, conclut mon ami, ne va pas raconter cela dans les journaux, car il n'en faut pas plus pour que la vieille *Lanterne* parisienne, si elle vit encore du même métier, an-

nonce à ses lecteurs avec indignation, qu'au Canada les curés descendent dans la rue, l'arme au bras, pour embrocher la Liberté.



LA FAULX

En septembre dernier, la large rue principale d'une ville de l'Ouest canadien vit un jour des foules considérables assister au départ d'un " contingent " de volontaires en route pour les champs de bataille d'Europe. Le ciel était pur comme il sait l'être sous ce climat heureux, où l'on peut passer six mois sans voir une goutte de pluie.

Les jeunes gens défilaient entre deux rangs de populaire, fiers et pimpants dans leurs uniformes jaunes.

Dans un groupe, quelqu'un demanda :

— Jacques doit-il partir aujourd'hui ?

— Mais oui, répondit-on, tenez, le voilà qui passe.

Jacques de V. . . . vigoureux grand garçon de dix-neuf ans, séjournait depuis près d'une année dans cette ville lointaine.

Il était le quatrième rejeton d'une famille française de vieille noblesse terrienne qui en alignait fièrement une bonne douzaine sur la pelouse du château. A tour de rôle, ses frères plus âgés avaient fait avant Jacques le voyage d'Amérique, auquel les conviait la ferme autorité d'un père courageux et éclairé. Allié à la famille du sociologue Demolins, si féru de la " supériorité des Anglo-Saxons ", M. de V. . . . , avait voulu donner à ses fils une éducation à la Spartiate. Et Jacques, après ses deux aînés, se débrouillait comme il pouvait, sans recevoir du manoir de la Sarolie d'autres subsides que les boîtes de chocolat que lui envoyaient la maman et huit ou neuf petites sœurs.

Militaire par tempérament, il avait aussi le goût du cheval, et dans notre cher phalanstère du " Vieux Québec ", Dieu sait s'il astiqua longtemps son fournement de hussard, avant de gagner haut la main le second prix d'équitation à l'exposition provinciale. Il était grand, affable et portant beau, et faisait honneur à l'incomparable éducation que savent donner à leurs rejetons les vraies familles françaises — d'Europe ou d'Amérique.

Et Jacques passait, souriant, l'allure alerte ; il suivait jusqu'au combat le régiment auquel il appartenait par goût depuis quelques mois. La jeunesse resplendissait dans sa souple démarche, dans son sourire affectueux et gai, dans toute l'inconsciente distinction de caractère et d'éducation qu'il trahissait à chaque instant. . .

Il repassait en France pour en chasser, avec les " camaros " canadiens, la Bête germanique. . .

On a chanté à Edmonton, la semaine dernière, un service funèbre pour le repos de l'âme de Jacques de Vautibault, mort au champ d'honneur, d'une balle à la tête.



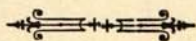
LE "DROIT"

Les œuvres ont leur vie, tout comme nous pauvres humains. Qui ne se souvient comme d'hier de cette nouvelle, qu'annoncèrent un jour les dépêches de la capitale, théâtre de la lutte pour la survivance nationale dans le domaine éducationnel ? Nos frères ontariens avaient eu un sursaut énergique, et non seulement ils revendiquaient par la parole publique, mais ils allaient prolonger leur effort, atteindre tous les groupements épars, lancer à chaque jour le mot d'ordre de la fierté nationale et de la résistance. L'adversaire avait des journaux, ils en créaient un autre, et tout de suite ; il faudrait de fortes sommes, on les trouverait, et plus encore s'il le fallait. L'adversaire avait le bras long, mais on lui répondait fièrement, comme Cyrano "... *Moins long que n'est le mien lorsque j'y mets cette rallonge*".

La rallonge fut créée et les moulinets qu'elle devait exécuter furent tour à tour éblouissants ou effectifs, mais toujours redoutables à l'adversaire. Elle portait à chaque coup des entailles profondes, et l'armure ennemie en fut plusieurs fois faussée ; et ce n'est pas fini. Entre temps, l'œuvre passait par des péripéties variées ; ce n'est pas mince entreprise que d'improviser un grand atelier d'imprimerie et de jeter chaque jour une grande feuille imprimée au public et c'est un autre problème que de diriger l'arme selon les règles de la bonne tactique et de n'en pas érafler parfois la cause elle-même. Et les ressources matérielles, le nerf de la guerre sainte, est-il une seule journée, une seule nuit où il ne donnât une ride nouvelle au front des administrateurs ? C'est par demi-millions seulement que les Yankees trouvent possible la fondation d'un quotidien ; et les erreurs commises inévitablement peuvent atteindre des chiffres effarants. Mais les plus grands récifs furent évités, Dieu aidant ; l'œuvre a vécu, elle a exercé son action bienfaisante, on ne voit plus comment on aurait pu, comment on pourrait aujourd'hui s'en passer. Et voici que le succès lui est venu, que les services

se sont agrandis, et que la bonne et fidèle machine-mère qui jetait chaque jour les numéros nés dans ses entrailles de métal et d'encre, la voici devenue insuffisante et piteuse : une puissante rivale s'est installée à ses côtés. Un prélat est venu bénir le tournant, l'étape encourageante, et puis, l'heure venue, il s'est produit à la fois une tristesse et un triomphe ; tristesse de la vieille presse, délaissée, dédaignée par ses servants ordinaires, sans papier, privée d'énergie, immobile et vaincue. Tandis que l'Autre, la rivale, l'orgueilleuse, la triomphante, on s'empressait autour d'elle, on lui prodiguait les attentions, les compliments, les petits soins, l'huile à tous les rouages ; et puis l'on touchait le transmetteur, et le miracle se produisait. Happé par les tentacules intelligentes, le papier se déroulait, entrait dans les rouages, suivait en tournoyant un trajet nouveau, tandis que l'édifice semblait frémir sous une accumulation de tonnerres, sous le bruit grondant de tous ces rouleaux en rotation, changeant la nature et le son de la grande voix industrielle que l'on était accoutumé d'entendre en ce lieu.

Si vous saviez, monsieur l'abonné, ce que représentent d'efforts, d'espoirs, de dévouement et de sueurs fécondes les quelques feuilles de papier imprimé qu'on vous envoie, vous n'y toucheriez qu'avec un respect presque religieux !



LA CAPITALE

Rien n'est intéressant, m'a raconté mon ami l'Ambulant, comme de revenir aux lieux où l'on a vécu quelques mois, il n'y a pas encore longtemps. Ainsi de la capitale de notre pays, où je dois retourner bientôt pour l'hiver et les travaux du Parlement. Après six mois d'absence, on est tout content de se retrouver dans la petite ville toujours coquette, en dépit des laideurs de décembre. La gare, le grand hôtel, le restaurant accoutumé vous paraissent de vieux amis retrouvés, et dans ce dernier endroit vous choisissez, presque sans regarder, vos mets favoris, qui sont restés les mêmes. Et dans la foule attablée par groupes de trois ou de quatre vous reconnaissez des tas d'amis ou de simples connaissances, auxquels il fera bon tantôt serrer la main.

Une première promenade dans la rue principale vous amène à l'esprit des brassées de souvenirs. Voici le bureau de poste, où l'on dépose son rapport de la journée politique, sur les deux ou trois heures du matin. Voici dans un immeuble la salle réservée aux journalistes par une compagnie de télégraphe ; c'est le rendez-vous habituel des camarades et l'on y est reçu avec la plus amicale cordialité. Les potins s'échangent et vous retombez dans l'ambiance politique la plus aiguë, tel camarade revenant à l'instant de voir le ministre qui l'a en amitié, tel autre vous apprenant que le grand financier du pays a mis pied à terre ce matin et qu'il va parler ce soir à New-York ou à Toronto. Et quant à la session prochaine, dont ces jeunes gens parlent comme d'une chose à laquelle ils sont fort accoutumés et qui sera, en certains cas, leur dixième ou quinzième, ils vous en donnent à l'avance la physionomie générale. "Courte et bonne", comme disent les viveurs. Ouverture un peu tardive, terminaison inattendue quelque bon matin où le chef du gouvernement fera semblant de se fâcher et de jeter la dissolution à la tête d'une opposition "rebelle et déloyale" selon le cliché usé.

Eh bien ! Prenons bonne note de ces prédictions expertes et n'oublions pas cependant que toutes ces choses relèvent de l'avenir et que

" Sire, l'avenir n'est à personne,

L'avenir est à Dieu "

Les édifices incendiés l'année dernière commencent à reprendre un air moins désolé. L'été dernier, un camarade nous en avait donné de loin ces nouvelles peu réjouissantes : " Mon cher, les édifices, non seulement ils les ont rasés jusqu'à terre, mais maintenant ils sont après creuser ! " Façon de dire qu'il n'en restait pas " pierre sur pierre " ... Aujourd'hui, c'est plus encourageant ; on voit un coin de mur s'élever à l'angle où se trouvait autrefois le Sénat ; la pierre en est belle et plus blanche que l'ancienne. On nous dit que c'est cependant la même et qu'on l'a sciée à neuf. Vous entendez bien : sciée. Des blocs énormes sont soumis à des scies mécaniques qui passent au travers comme un *trente-sous* dans une demi-livre de beurre. Et moyennant tous ces outils, l'édifice nouveau pourra servir dans deux ans environ à une partie des fins auxquelles il est destiné.

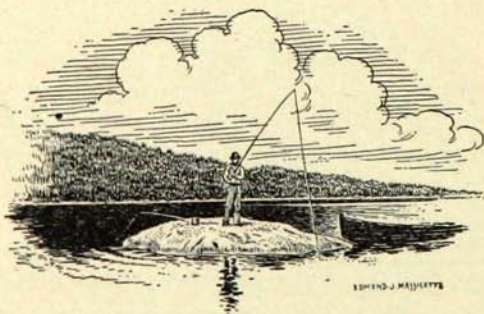
Visité dans l'après-midi quelques immeubles en vue d'un logement pour l'hiver. Il est curieux de voir comme en toutes les villes les maisons se ressemblent. Ainsi, ces maisons de rapport qu'on appelle ici " appartements " ont toujours leur concierge dans le soubassement, qui n'est le plus souvent qu'une vulgaire cave. En tournée d'appartements, on ne fait que passer d'une cave à l'autre, le plus souvent sans résultat. Vous pénétrez dans un bel immeuble, vous cherchez la petite porte qui mène à la cave, vous descendez craintivement des marches. Vous criez à tout hasard : " Concierge ? " Quelquefois c'est le chien de garde qui répond, mais il ne trouve plus personne lorsqu'il arrive en aboyant au pied des marches. Vous avez retraité en bon ordre. Dans une autre, vous vous trouvez dans un dédale véritable de couloirs poussiéreux, puis, découragé, vous retrouvez l'escalier et frappez à l'une des portes muettes

et anonymes qui donnent sur le palier. " Le concierge, s'il vous plaît ?"

— Passez en arrière de l'immeuble, par dehors, et ouvrez la porte qui s'y trouve.

Bon. Vous obtempérez. La petite porte de l'arrière vous offre un nouvel escalier descendant. Rendu en bas, silence et désert nouveaux. Vous avancez dans les couloirs et finissez par vous y perdre à fond. Puis un escalier se présente, vous montez, et vous vous retrouvez juste devant la porte de la dame de tantôt.

Vous brossez d'un air plaintif votre chapeau couvert de toiles d'araignées, et vous allez en soupirant vous reposer les jambes dans un théâtre de " petites vues "...



EN CONGÉ

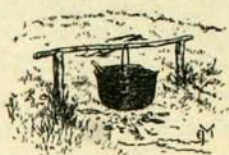
Des voyages individuels dans un voyage global, voilà comment apparaît la vie lorsqu'on la regarde... du haut d'un congé. Qui dira les réflexions profondes que peut emporter dans sa course sinueuse un convoi de chemin de fer courant obstinément à travers une procession de montagnes enneigées, de lacs à la robe froide et blanche, et de forêts de sapins toutes saupoudrées ? Comme elle semble lointaine, la grande ville aux rues toujours pareilles, aux laids tramways qui courent toujours dans le même décor banal et sale ! Et qu'ils reposent à la fois les yeux et l'âme, les vastes espaces blancs baignés de soleil et pailletés de givre étincelant ! La campagne canadienne est plus changeante que la ville ; elle arbore des parures dont sa bruyante rivale n'a même pas l'idée. Et qui oserait comparer le gris et piteux produit qu'emportent des charrettes, à l'immaculée, à l'éclatante parure épandue par le ciel sur les champs, les maisons, la rivière, sur le monde entier et sur la vie entière ?

Elle nous environne surtout depuis le départ de Québec, dans la matinée ensoleillée. Elle entoure comme un frais nuage les reposantes impressions qui s'accumulent en nous une à une, à mesure que nous retrouvons les traits naguère familiers du pays rude et franc vers lequel nous retournons pour la Fête, avec tant d'autres. Car ce pays se ressent aussi de l'exode obligé de cette époque de l'année. Le "*char*" est rempli de la vie savoureuse qui s'abrite derrière les Laurentides, dont nous commençons l'escalade. Il s'y voit peu de riches fourrures, mais plutôt le court veston de cuir rembourré de peau de mouton commode aux bûche-rons, et la "*blouse*" modeste mais chaude de leurs compagnes, entourées d'enfants au nombre émouvant, qui se montrent tout heureux de ce voyage dans "les chars". Je retrouve, à première vue, des amis d'autrefois, qui ne me reconnaissent plus. D'autres, les plus jeunes, me sont inconnus mais leurs traits bien accusés crient pour ainsi dire à ma

mémoire le nom paternel ou même celui du "clan" auquel appartient ce chef de famille. Car il y a des dynasties, aussi, dans les "concessions", et l'on s'habitue vite à "placer" comme appartenant à telle ou telle famille prolifique les moutards chaussés de "ma'ch-don'" en bœuf ou en ca ribou, qui se dirigent le dimanche matin vers la grand'messe. "A qui que t'apparquiens, toi, le petit noir?" Et vous êtes sûr d'avance de la réponse attendue: "Su t-un p'tit Girard, d'su le Cran" ou bien "un p'tit Langevin, de dans l'Anse." Il était bien inutile de le leur demander; ils ont pour la vie la marque de fabrique étampée au visage.

Et dans le train qui court bruyamment, l'âme imprégnée de la bonne franchise et de la vive cordialité française s'apanouit à l'aise dans la gaieté ambiante du Jour de l'An qui vient, qui vient demain.

Cependant que dans le wagon-réfectoire où nous a amenés l'heure du repas, une demi-douzaine de *yankees* en exil sur nos bords se démanchent la mâchoire en lisant des magazines...



A NICOLET

Après la grande assemblée d'adieu du jeune et fier député, me raconta mon ami l'Ambulant, je suis resté pour la nuit dans la belle petite ville dont les arbres encore feuillus abritent tant de beaux édifices religieux et publics. Et après le repas du soir pris à la table d'une institution hospitalière, j'ai voulu faire une promenade à travers les rues tranquilles et silencieuses. La nuit d'automne approchait doucement, chassant peu à peu de l'horizon les dernières lueurs du soleil couchant. Et tout était calme, paix et tranquillité. Les rares passants rencontrés s'entretenaient généralement des deux discours de l'après-midi, de certaines déclarations surtout, dont la hardiesse, nouvelle pour eux, avait frappé leur imagination. Certains se montraient scandalisés, n'étant pas habitué à pareille franchise de pensée et de langage. O bon peuple canadien, comme tu as de chemin à faire pour atteindre à la complète virilité des nations si toutefois telle chose existe.

Telles étaient du moins mes pensées, un peu inquiètes de l'avenir, tandis que je m'enfonçais sous la belle rangée de grands arbres touffus qui mène à la maison d'éducation presque séculaire qui élève au milieu de la ville ses vieux murs de pierre blanchis par le temps. Je m'avançais pensif et inquiet, songeant aux épreuves de l'avenir, aux dangers du présent, aux difficultés de la route, aux tromperies endormeuses et anémiantes. "L'âme nationale saura-t-elle bien s'affirmer malgré tout, me demandais-je avec angoisse, et notre race pourra-t-elle accomplir en dépit de tous les obstacles, sa haute et salutaire mission ? Hélas ! Qui la protégera et la sauvera d'elle-même et de ses ennemis ?"

J'en étais là de mes réflexions lorsque je me retournai pour regarder en arrière, dans la direction du soleil couchant. On ne le voyait plus, mais comme une lampe qui va s'éteindre il embrasait encore un coin de l'horizon, juste au bout de la magnifique allée d'arbres que je venais de parcourir. On

n'y voyait que l'ombre épaisse de la nuit précoce, se terminant tout à coup dans un éclatement glorieux de lumière douce, entourant et baignant comme une prière, ou comme un chant maternel, les bras de pierre d'une haute croix qui s'élève juste à l'extrémité de la sombre et haute allée. Comment ne pas ressentir avec émotion la force et l'à-propos de la réponse auguste que recevait ainsi mon inquiète question ?

La route, sans doute, sera longue, tortueuse, sombre semée de maints écueils, mais nous la parcourrons avec courage, les yeux fixés sur la croix, et nous arriverons un jour à son terme glorieux, parce que toujours nous aurons marché à travers la boue jusqu'à la réalisation éclatante et noble des aspirations de notre sang et des élévations de notre foi, jusqu'au soleil glorieux qui réchauffe et qui éclaire la vie des nations qui ont cru et aimé, et qui ont marché vers le Seigneur.



CHAUFFEUR

...Mais c'est depuis notre dernier déménagement — il y a trois semaines — que Bébé fait des découvertes. La dernière a trait au chauffage. La cave est plutôt grande et bien éclairée ; et la fournaise est au milieu. Les premiers jours de froid, il a fallu se réchauffer par cœur ; puis le département municipal qui avait engouffré mes treize piastres m'a envoyé ma corde de bois franc, tandis qu'un autre, pour le double de ce que ça vaut, me fournissait des "croûtes" d'épinette sèche. J'ai risqué un feu avec cela, et Bébé m'a accompagné dans la cave.

Ses pattes de deux ans l'ont vite porté tout autour, l'air sérieux et intéressé. Il a inventorié la pièce froide pour les légumes, la cave à charbon si j'ose dire, car il n'y en a pas la poussière d'un morceau pour le moment, avec de bonnes perspectives de s'en passer jusqu'au Jour de l'an ; et l'amas de bois sec, sur lequel il a grimpé avec persévérance, car c'est deux fois plus haut que lui, pourtant assez long pour son âge. Il redescend sur le ventre, un rondin à la main, et me l'apporte en disant : "Heun", car il ne parle pas beaucoup, ayant trop à penser. Du reste, sa petite sœur, plus jeune que lui de moitié, le remplace à ce point de vue, comme il convient. Des enfants normaux : un garçon qui pense, une fille qui parle.

J'ai allumé le papier au fond du foyer, le gamin près de moi, les deux mains sur les genoux pliés ; puis une lueur est apparue en dessous, et il s'est mis à quatre pattes, le nez à l'affût ; et un éclat de rire lui a échappé, devant une brindille enflammée qui tombait. De ce moment il a trouvé sa vocation. Reparti l'air affairé, il revient avec un morceau de bois, léger ou lourd, peu importe, arrive comme je t'empoigne. Il m'a fallu l'empêcher d'apporter la hache. Mais le feu prenait de l'ampleur là-dedans, et mon assistant ouvrait maintenant la petite porte pour jeter un coup d'œil admiratif en faisant "Heun" ou en éclatant de rire au bruit

des pétilllements. Il pose la main avec précaution sur la porte inférieure, entr'ouverte pour le tirage ; le tirage, il n'y a que ça, pour un poêle comme pour un journal. Je dis : " Donne-moi la grosse pelle ". Et la pelle s'amène, tendue à bout de bras. J'enlève de la cendre et la vide dans le réceptacle, suivi attentivement par deux petits yeux intéressés et heureux, " Mets le couvercle maintenant. " Ce qui est fait à l'instant avec précision. Rien comme d'avoir un aide pour les besognes matérielles. Et puis vous pensez bien que je pourrais vous en conter encore. Les papas qui racontent les finesses de leurs enfants sont généralement assommants, mais le mien, n'est-ce pas, n'est pas un enfant ordinaire. Il y a un célibataire de mes amis qui ne se lasse pas de m'en entendre parler, comme vous allez voir. L'année dernière, à trois heures du matin, pendant qu'il bûchait laborieusement sur le gros débat de la journée, j'ai dit : " Vous ne savez pas qu'est-ce que mon petit gars a fait aujourd'hui ? Naturellement, je ne vous dérangerai pas si c'était un enfant ordinaire, mais comme je vous l'ai déjà dit, ce n'est pas un enfant ordinaire. . .

— Je sais le refrain, m'a répondu mon voisin sans la moindre courtoisie. Si c'est la même chose pour vous, nous en reparlerons demain pendant le discours de D. A."

Les vieux garçons ne savent pas ce qu'ils perdent de récits intéressants et d'aperçus psychologiques profonds sur l'âme des enfants. Mais il ne faut pas leur en vouloir, ils ne connaissent pas mieux.



LA GRIPPE MORTELLE

Il n'en est pas de nous, petits ou grands, qui n'auront pas été touchés plus ou moins par l'épreuve. Nous tremblons pour les nôtres, et c'est au moment où nous nous rassurons, de les voir bien vivants autour de nous, que dans le cercle des amis la main fatale désigne une tête et que celle-ci s'incline et tombe. L'heure quotidienne des journaux, qui avait coutume de nous apporter un moment de repos et d'intérêt, nous en sommes venus à la redouter, à cause des noms de nouvelles victimes qu'elle apporte, et dont quelqu'un, presque à chaque jour, nous est connu.

Je songe à une autre vie, jeune et virile, qui un moment s'est mêlée fraternellement à la mienne, et qui vient de s'éteindre aussi. En ces moments tristes, on revoit en esprit les phases principales de ces rencontres plus ou moins longues, plus ou moins marquées du relief de la vie, ainsi qu'une lampe jette en s'éteignant une lueur plus vive qui fait ressortir tout ce qui l'entoure : ce n'est plus seulement à la fin de notre propre existence qu'on en repasse en pensée tous les points saillants, mais il semble que ce phénomène subconscient se produise aussi pour la vie des autres, lorsqu'elle s'éteint près de nous, près du cœur en tout cas.

Cet autre jeune médecin, Ringuet, de Rimouski, comment ne pas m'en souvenir, et la façon presque romanesque dont s'entoura notre rencontre terrestre ? Premier tableau, pourrait-on dire, une table d'hôte de campagne où l'on est condamné par un orage qui a momentanément dispersé le foyer ; le repas banal, la songerie un peu morose, au cœur d'une ambiance villageoise au pittoresque fortement accentué, mais dont l'impression est diminuée par l'habitude. Un nouvel arrivé qu'on vous présente, médecin depuis hier et qui veut s'établir en ces lieux. Dix minutes de conversation qui servent de base à une amitié qui durera. Puis, quelque temps après, la séparation, l'imprévu, le bouleversement

des projets, l'océan, une vie nouvelle et presque une âme refaite à neuf et étrangère à la première.

Et puis, après plus d'un an outre-mer, l'ami qui arrive à son tour et qui pendant une année partagera vos fortes impressions dans cette ville dont le charme est subtil et ne se peut analyser. Par exemple, ce souvenir au deuxième tableau : un crépuscule d'octobre, juste comme il a fait aujourd'hui, sept ans après, une artère indescrivable de la grande ville, un tumulte de véhicules, des cris, de lumières violentes, toute l'ambiance européenne nocive et virulente concentrée autour de soi, sous la grande pureté d'un ciel limpide et mourant. Deux jeunes hommes debout à l'arrière d'une voiture publique qui déambule dans un fouillis bruyant mais encadré de beauté, une heure pleine, en un mot, deux cœurs canadiens un peu serrés de l'étrangeté d'être si loin, et de s'y trouver bien, intéressés et entourés comme dans un bain tiède par l'universalité de la langue maternelle ; ces heures-là ne s'oublient pas.

Deux ans plus tard, l'un des deux arpentant non sans mélancolie la Terrasse, l'unique, celle du vieux Québec, et retrouvant soudain l'autre, revenu lui aussi, quelques mois auparavant. Une poignée de mains, un aveu souriant : " Je vais chez ma fiancée ". Quelques phrases empreintes d'un bonheur serein.

Pauvre fiancée, que le journal ce soir appelle veuve, car celui-là aussi est tombé.

Seigneur, il est grand temps que vous nous sauviez, nous allons tous périr...

LES PAUVRES GENS

Comme je traversais le pont nouveau jeté sur le canal, je vis qu'une douzaine de personnes se penchaient au-dessus de la balustrade, pour suivre un travail mystérieux qui se faisait en bas, sur la berge. Je demandai à mon plus proche voisin, un petit garçon assis sur le haut rebord :

— Qu'est-ce qu'il y a donc ?

C'est-h-un cheval qui s'est *dompé* dans le canal, dit-il d'un air satisfait : on sait que cet âge est sans pitié.

Dompé dans le canal ? le mot étonne un peu, mais ne provient-il pas de "*dumping*", qui est devenu français comme un seul homme, dans le langage des économistes ? Qui ne connaît les méthodes de "*dumping*" de l'Allemagne ? Je compris donc tout de suite que la pauvre bête avait été entraînée par sa charge et qu'elle s'était noyée. De ce cheval, qui était peut-être le seul soutien d'une famille, on ne voyait plus que le dessus du siège de la voiture qu'il traînait et qui pour cette fois l'avait traîné lui-même pour la dernière fois.

A quelque chose malheur est bon. Celui-ci me mettait en relations avec une unité humaine dont j'avais justement besoin. Six phrases plus tard, j'avais engagé mon petit homme pour venir entrer du bois dans la cave, pendant que j'irais m'offrir des Monument National, à cent milles et plus d'ici. Nous partîmes tous deux, dans le crépuscule commençant et mon *engagé* ne faisait pas un pas sans m'apprendre un nouveau détail sur sa famille.

— Je la connais, votre maison, disait-il, on passe devant pour aller chez nous ; pas chez nous chez nous, mais chez notre voisin où nous restons depuis que nous avons passé au feu.

— Ah ! Vous avez passé au feu ?

— Oui, vous savez bien, le feu qu'il y a eu à côté de chez le boulanger, bien c'était nous autres, on a tout brûlé !

Il me dit cela comme si c'était plus drôle que d'avoir sauvé un tas de vieux meubles et des habillements qu'on portait depuis trois ans. Il continue :

— On est "*toute*" chez le voisin, avec ma sœur et son petit bébé.

— Ah ! Et son mari ?

— Elle en a pas, de mari, il a eu la grippe et il est mort à l'hôpital, *on* a eu rien que le temps d'aller le voir une fois et il est mort le soir.

Ce n'est vraiment pas obligeant. Il y a des malades qui ne savent pas faire durer le plaisir. Mais mon *engagé* marchait toujours, et par conséquent il parlait. Il disait : " Il est mort bien plus vite que mon grand frère.

— Voyons, ton grand frère est-il mort aussi ? De la grippe ? Est-ce que vous l'avez encore, la grippe ?

Je commençais à viser l'autre côté de la rue et à penser sérieusement à " casser mon marché " ; mais je m'inquiétais à tort.

— Ben non ! Il est mort dans la guerre : il est parti l'année dernière, et il est venu une grosse *shell*, et elle l'a frappé dans la tête et il est mort tout de suite, ils nous ont écrit cela...

Blâmez-moi si vous voulez, mais je n'ai pas osé m'informer du reste de la famille.



RETRAITE FERMÉES

Quand on s'installe pour écrire un billet, et qu'on voudrait qu'il atteignit un peu à la hauteur des autres, c'est-à-dire qu'il fût au moins génial, il arrive souvent que plusieurs sujets se présentent à l'esprit, et que l'on ne sache trop lequel choisir entre tous. On a la tête un peu comme Napoléon III, paraît-il, avait le cerveau : un terrier d'où sortait à chaque instant une tête de lapin, inspectant l'horizon et rentrant précipitamment au gîte à la moindre alerte. Les lapins du billetiste sont aussi nombreux et fugaces, et rares ceux d'entre eux que l'on peut attraper par les oreilles et installer sur la table pour faire la révérence au public.

Pourquoi ce lapin me nargue-t-il aujourd'hui plus que les autres ? Peut-être à cause de son air sérieux, si j'ose dire ; décrivons toujours de quoi il s'agit.

Il y avait près de cinquante hommes, l'autre jour, dans une salle de réunions sociales. On avait entendu une demi-douzaine de petits discours dont aucun n'avait ennuyé. Seulement, plusieurs fumaient et l'air s'alourdissait : l'humeur collective n'en souffrait pas et l'organisation du nouveau cercle allait bon train. Rien ne nous empêche de dire qu'il s'agissait de cette belle œuvre qu'est l'association catholique des voyageurs de commerce.

Un camarade local eut l'occasion de se lever pour répondre à une question ; mais il ne voulut pas retomber dans le silence sans avoir fait une amicale malice à un confrère :

— Nous avons ici, dit-il, un nommé Damien Untel qui n'a pas coutume d'avoir la langue dans sa poche, et qui a fait cet été sa première retraite fermée ; je serais curieux de l'entendre nous dire ce qu'il en pense...

Les applaudissements et les rires témoignèrent de la popularité du mis-en-cause. Il se leva de bonne grâce, visage grisonnant, traits précis, l'air homme d'affaires et parfait citoyen tout ensemble. Il prononça quelques phrases d'essai, puis il sauta résolument la clôture ;

" Il n'y a pas de discours à faire là-dessus, dit-il, parce que ça ne se décrit pas. Vrai je ne pense plus à autre chose depuis que j'y suis passé ; je repense à celle de cette année, j'ai hâte à celle de l'année prochaine. Pourquoi, je ne suis pas capable de vous l'expliquer. Mais croyez-moi, lorsque je me suis trouvé tout seul dans ma cellule en face du crucifix, et que dans le corridor j'entendais des amis, des hommes de chiffres et de commerce, qui se promenaient en disant leur chapelet, attendant le moment d'entrer dans la chambre du confesseur, je vous dis qu'il m'est entré dans l'âme une chaleur et une lumière qui venaient de loin. Merci, messieurs."

Il ne pouvait pas aller plus loin, les lèvres closes par l'intime pudeur du cœur. Mais ceux qui savent le comprenaient à demi-mot, et les autres sentaient passer quelque chose dans l'air. Il y aura des visages nouveaux, des âmes nouvelles plutôt, l'été prochain, à la Villa Saint-Martin ou au Scolasticat. Je ne connais que ce dernier endroit, pour ma part ; la vérité m'oblige même à dire à la suite d'un retraitant spirituel que ma retraite ne fut pas tout à fait fermée, mais " entr'ouverte ", des obligations m'en ayant arraché avant le troisième jour. Que si je ne craignais d'être indiscret, je compléteraï d'un mot l'évocation de notre orateur de tantôt : lorsqu'il entra dans la cellule où on l'avait conduit et qu'il s'y trouva seul avec la pensée de son éternité, il était deux heures de l'après-dîner, en juillet, et la brise entraït par la fenêtre ouverte avec les rayons du soleil et le gazouillement d'innombrables oiseaux, voletant dans le bosquet ou traversant la rivière ; et la nature semblait témoigner jusqu'à éclater de la miséricorde infinie, et il n'y avait pas moyen de douter de la Paix éternelle qui vous attendait à votre heure. Et deux heures après, notre ami se retrouvait en récréation, sous les arbres, au milieu d'une trentaine d'hommes qu'il commençait à chérir comme des frères, et dont quelques-uns étaient d'interminables conteurs ou d'interminables loustics.

Retraites fermées ? C'est plutôt " joies du collège " ou " jeunesse retrouvée " qu'on devrait les appeler.

PENSÉES DE NŒL

Vingt-quatre décembre au calendrier, et messe de minuit ce soir. La journée en est d'avance comme parfumée de surnaturel ; cela ne l'empêchera pas d'être laborieuse, au moins pour les parents. Il faut bien compléter les emplettes, et préparer... mais pas d'indiscrétion, devant tant de jeunes yeux qui pourraient nous lire.

* * *

En ce pays d'Ottawa, c'est la mode anglaise des présents de *Christmas* qui prédomine ; depuis huit jours les magasins ne se sont vidés que pour emplir les rues de passants, de passantes surtout, aux bras chargés de paquets de toutes les dimensions. Il y a de ces petites madames encombrées qui sont charmantes à voir ainsi : l'atmosphère de Noël qui les anime déjà se répand autour d'elles, et chasse les petits défauts qu'on pourrait leur reprocher en d'autres temps. On ne passe pas des heures à choisir ce qui peut faire plaisir aux autres sans que l'égotisme diminue, et qu'un certain amour du prochain illumine les yeux. La paix de Noël n'attend pas ce jour-là même ; on peut la respirer à l'avance, partout où on la prépare.

Et de quoi est-elle faite, sinon d'oubli reposant de soi-même, et du souci momentané du prochain, un peu négligé d'ordinaire ? *Aimez-vous les uns les autres, pour l'amour de moi.* Le jour où ces paroles furent prononcées, une douceur inconnue descendit sur la terre et la remplit tout entière et à jamais ; mais rien qu'en autant qu'on lui ouvrit la porte du cœur, après en avoir chassé la culture exagérée de ses propres petites conceptions de la vie. Les âmes hautes, c'est-à-dire qui recherchent constamment l'œil du Pasteur, possèdent tout le temps cette paix qui ne se peut décrire. Pour les autres, ces heures d'arrêt et ces refuges tranquilles à l'abri du torrent de l'existence ont été établies ; et ainsi les âmes ordinaires peuvent-elles goûter par intermittences le froment de dilection qui ne se trou-

ve autrement que dans les cloîtres et dans les âmes exceptionnelles qui embaument le monde. La paix des églises se répand au dehors, dès qu'un être se met en quête d'être agréable à un autre, et s'oublie soi-même pour l'instant. Cela est vrai au même titre pour le papa en train d'installer un Petit Jésus entouré de bonbons, et pour la jeune femme anglo-protestante parcourant les bazars pour trouver de quoi plaire à une amie, lointaine ou proche.

* * *

Dieu a mis entre eux, protestants, et nous catholiques, un fossé infranchissable pour le grand nombre, et qui nous sépare à jamais ; ce n'est pas seulement le fait de fréquenter des temples différents, de parler une autre langue ; mais telle est l'influence des conceptions religieuses, la religion est une telle vie dans la vie, que vivant côte à côte et adorant le même Dieu, nous sommes étrangers les uns aux autres comme si nous n'habitions pas la même planète. Le point de départ de l'un des deux a été faussé, et nous ne pouvons plus, l'un et l'autre, retrouver l'unisson. A chaque mouvement extérieur de l'âme, la discordance éclate, nous fait mal, nous éloigne les uns des autres. Qu'il faut plaindre le malheureux orgueilleux, qui détourna un jour cette partie des eaux qui coulaient, toutes limpides, vers leur but et leur fin augustes, que saint Augustin a dénommés : *La Cité de Dieu* ! Depuis ce temps, ces eaux — ces âmes — errent à l'aventure, les unes sur une herbe qu'elles noient, les autres en de moins saines prairies, et elles sont perdues pour le fleuve de vérité. Le plus grand malheur qui ait frappé l'humanité, celle du moins qu'il nous est donné de voir pendant notre court passage, c'est celui qui s'exprime dans le mot : protestantisme, c'est-à-dire révolte. C'est une bien grande tristesse que cette séparation d'âmes rachetées du même sang inappréciable. On sait cependant qu'elle n'est pas éternelle, que les brebis égarées reviendront au bercail, parce qu'une fugue est un abandon de la logique, une parenthèse dans la vérité, et que toutes les lois de notre être tendent vers la logique et la vérité. Les "frères séparés" sont encore des frères, et leur absence n'est qu'un déplorable

accident, qui devra inévitablement prendre fin à l'heure marquée par la Providence.

Il est des jours où l'on est porté à aimer ses voisins protestants plus que les autres, parce qu'ils sont moins privilégiés, parce que les consolations profondes dont ils sont privés vous navrent, et parce que vous ressentez qu'ils ne sont pas coupables, mais victimes, et que, si l'on veut vraiment suivre le Maître, c'est la brebis égarée qu'il faut chercher et aimer, peut-être un peu plus que les autres.

* * *

Mais ce n'est qu'en Dieu qu'on peut ainsi les aimer, parce que si vous essayez naïvement d'approcher votre âme de la leur, vous sentez dès l'abord le froid vous glacer, le froid des distances éternelles.

Mais à la Noël, on se retrouve voisins et parents avec eux, dans la communauté de la charité : le sourire de l'Enfant-Dieu les a atteints comme vous-même, les deux âmes en redeviennent pareilles : vous anticipez les joies graves de la Crèche, et ils font de même, bien qu'ayant d'autres façons de comprendre et de célébrer la fête humano-divine par excellence. Différence de détail, accord sur la cause, qui est émouvante et prend toutes les fibres de l'âme. Le parfum de la crèche se répand dès avant le Jour, et nous rend vraiment frères. *Aimez-vous les uns les autres* ; nous sommes obligés de les aimer à distance et presque malgré eux ; en tout cas sans qu'ils le sachent. Mais Il nous a dit de les aimer, pour ce dont ils sont privés et dont nous jouissons ineffablement, dans le sein maternel de son Église, mère des mères et prolongement d'éternité suave. Ils Lui reviendront un jour, et ceux d'entre eux qui l'auront cherché avec simplicité Le trouveront penché sur eux comme sur un berceau d'enfant malade.

A la Noël, on se retrouve voisins et parents avec eux.

Collectivement, c'est-à-dire comme race et comme culte, nous nous choquons et nous blessons mutuellement à chaque contact ; mais individuellement on peut très bien s'entendre. C'est parce qu'on n'a de relations que superficielles,

celles qui n'entrent pas dans l'intimité de l'âme ; relations de voyageurs échangeant des propos, en chemin de fer, sur les pays qu'ils traversent, et la couleur du temps, mais qui ne s'invitent pas dans leurs familles respectives ; voyageurs qui conversent avec la tête, mais réservent le cœur et les bijoux qu'il recèle comme fait un avare dans une cave.

On voudrait s'insurger contre cet état de choses, qui est contrariant, déconcertant. Mais qu'y pouvons-nous d'autre que suivre notre propre chemin et prier qu'ils ne s'égarerent que dans le Temps ?

Mais quel est cet indicible miracle, que, dès que le sourire de l'Enfant revient comme une rosée fécondante, nous nous retrouvons réunis comme si ce Cœur fondait toutes les séparations, lui qui contient la fontaine jaillissante des dilections éternelles ?

Aussi, au fond, lorsque demain nous serons obligés de lutter contre eux, ou plutôt contre l'erreur douloureuse qu'ils subissent et qu'ils répandent, il faut que ce soit en les aimant tout de même, parce qu'ils ont été rachetés du même Sang, et que l'on voie bien que dans l'éternité toute proche où nous entrons un à un, nous les aimerons comme aujourd'hui, à cette date embaumée par la vertu indicible de l'Enfant souriant à nos bonnes volontés, et leur assurant la Paix qui n'aura jamais de fin.



DEUXIÈME PARTIE

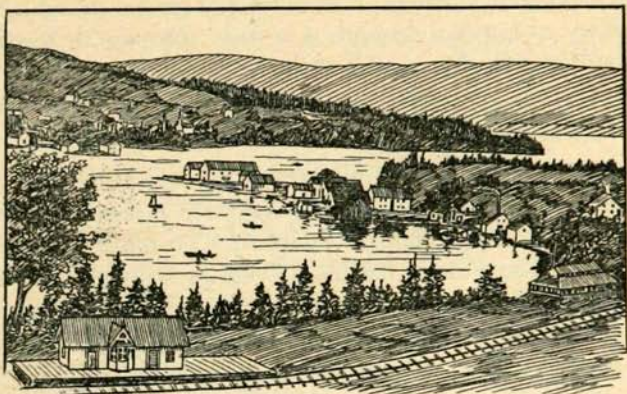
Voyages Canadiens

· *Beau Canada, mon pays, mes amours !*”

GEORGES-ÉTIENNE CARTIER

Dans la petite patrie.

VOYAGE AU LAC SAINT-JEAN



ROBERVAL

Juillet, 1919.

A quelle autre gare d'arrivée puis-je goûter la joie d'être appelé par mon premier nom, par les charretiers et les flâneurs ?

Il y a de mes camarades d'enfance qui ont vieilli de façon invraisemblable, et dont la tempe porte déjà des cheveux gris. Eh ! dites-donc, campagnards, vous autres, quelle vie faites-vous pour vous user ainsi ?

— Pas pire que toi, m'a répondu Joseph, du Deuxième Rang, avec la franchise cordiale des habitants ; et j'ai commencé du coup à le trouver moins vieux qu'à première vue.

* * *

Mais avant tout cela, j'avais passé par la Transformation. Je n'étais plus celui que l'on connaît là-bas, où s'exerce mon travail quotidien. J'avais franchi la distance, et retrouvé le Lac.

A cette saison, il est encore dans son " plus haut " ; il s'attarde auprès des villages, il chantonne au fond des jar-

dins, et des cours des maisons ; et il batifole dans les aulnes, qu'il plie et redresse en faisant le gros dos, comme un chat dans les blés.

Et comme il vente froid et fort, il est en vagues qui moutonnent et s'en viennent vers le bord, avec un grand bruit ruisselant et grave ; demain, si le vent continue de tourner au nordais il faudra crier à pleine voix dans la rue, pour se faire entendre. Lorsqu'il parle, le lac veut qu'on l'entende.

* * *

Les amis rencontrés, les premiers jours, pestent contre le froid, qui ne lâche pas. La végétation retarde et les semences sont compromises. Pourtant, l'on n'a pas paressé, dans les champs ni les jardins. " Tu ne trouveras pas une maison qui n'ait son jardin, petit ou grand," m'assure-t-on.

Et d'où vient ce miracle, inconnu à mes jeunes années ?

— Oh ! plusieurs raisons, mais les deux principales, c'est la hausse des vivres, et le cercle des Jeunes Fermières.

— Jardin modèle tenu par les jeunes filles du quartier ; elles se relaient selon un horaire suivi fidèlement, et sèment, plantent, renchaussent que c'est plaisir à voir. Et de les voir faire, depuis cinq ans environ, toutes les ménagères ont voulu les imiter. Et nous n'avons plus besoin de la paroisse voisine, maintenant, pour manger des fèves ou des choux de Siam.

— Autrement appelés " navets de Québec " sur le marché Bonsecours. Et nous sommes à deux cents milles de la cité de Champlain. Mais la géographie des Montréalais !

Dimanche matin.

Le *nordais* est venu et fait gémir la vague du large, qu'il précipite rudement sur les cailloux du bord. Ce n'est que brumes et que pluie, et plus que jamais l'autre rive se dérobe dans un lointain imprécis. Toute la mer par les mauvais temps ; la brume court et se déploie et le ciel pleure à l'horizon circulaire. Et le vent arrive tout droit, on le sent, des vastes espaces qui nous séparent seuls des régions arctiques. Cependant, le *nordais* en lui-même n'est point froid ; mais il est rageur et mouilleux, et dure rarement moins de trois jours. Il est têtue et mouillé comme un vent breton.

Et il est si fort que les bateaux, hier, ne sont point venus. Ils sont restés de l'autre côté, à telle distance qu'il n'est point de longue-vue assez forte pour les apercevoir ; du reste, au tiers de la distance, l'horizon s'élève et les dérobe, ainsi que sur l'Océan.

Mais pourrais-je dire en conscience que je n'aime pas ce temps maussade autant que l'éclat du soleil ? Les larmes ne déparent pas un joli visage, et mon voyage eût été incomplet sans la bonne lutte qu'il faut livrer ce matin à la pluie poussée, pour se rendre à l'église.

* * *

Si je ne reconnaissais pas le vieux banc de la famille, les points de repère ne manqueraient pas pour m'y diriger. Voici tous les mêmes voisins que j'y connais depuis un quart de siècle au moins. Seulement, ils sont tout blanchis par l'âge, et leurs petites filles, que j'ai probablement lorgnées, jadis, pendant le sermon, elles sont toutes mariées. A leur place, parfois, je les reconnais dans des petites frimousses de cinq où six ans, qui leur ressemblent.

Au chœur d'en bas, les trois maîtres-chantres n'ont fait que grisonner un peu, et je sais d'avance quelle inflexion ils vont donner à tel passage du rituel. Seulement, le doyen, dont les cheveux n'ont pas changé de couleur parce qu'il n'en a jamais eu, à ma connaissance, je crois qu'il fait plus

attention que jadis à son chant, pour cette raison : jadis, ses petits garçons avaient huit ou dix ans, et m'entouraient, dans nos surplis d'enfants de chœur. Aujourd'hui, le plus jeune est prêtre et c'est justement lui qui officie... Qui m'eût dit cela il y a vingt ans... Mais son père soigne la note ce matin.

Lorsque M. le curé a annoncé la quête pour les clercs, et que ce seraient deux ecclésiastiques du séminaire voisin qui la feraient, j'ai vu venir en soutane le petit X, du bout du village, qui n'était pas encore en âge d'aller à l'école, la dernière fois que je l'ai vu. Je croyais que c'était l'année dernière ; on m'affirme que cela fait quinze ans.

Il y a des côtés de la vie que le bon Dieu nous a faite que je n'essaie plus de comprendre.

L'autre ecclésiastique, je l'ai entendu, après la messe, faire le catéchisme aux enfants réunis, et à un groupe de parents ; il expliquait avec clarté des choses que j'ai apprises au même endroit, alors qu'il n'était pas encore né...

Pourtant, c'est bien toujours notre vieille église, l'orgue qui enchantait ma jeunesse, et presque les mêmes chanteurs, du moins les plus jeunes. S'ils savaient de combien d'ombres j'ai complété leur phalange, pendant le *Credo*. Mais au fond, ils les connurent comme moi, eux qui sont leurs fils et leur succédèrent.

Ainsi, le notaire robuste comme un chêne et dont la grande barbe blanche s'étendait par-dessus son surplis, ne fait plus résonner les vitres du bas-chœur, mais son fils est en haut, avec la même voix ; et quant au marchand à la voix de ténor remarquable qui chantait en mai :

"La neige a disparu du sommet des montagnes"
et tous les cantiques qu'on voulait, il repose au cimetière, ainsi que son rival d'alors, dont la voix grave remplissait l'église et les âmes, et qui me tenait de si près... Nous sommes la génération suivante, et pendant que nous nous émouvons au souvenir de la précédente, la troisième grandit et nous remplacera.

"Nous passons comme une ombre vaine,
Nous ne naissons que pour mourir"

comme dit un cantique, dans le comté lointain que j'ai habité jadis en quittant celui-ci ; un cantique que personne autour de moi ne connaît, que je sache. Au fond, qu'ai-je gagné, à tous ces voyages ? Je sens que mes ascendances terriennes se lèvent et me reprochent d'avoir quitté les horizons familiers. Mais l'esprit souffle où il veut, et il n'est que de suivre et d'accomplir le devoir...

* * *

A la sortie, j'ai retrouvé les " vieux de la place " qui m'ont reconnu, à l'air paternel, dont j'hérite quelque peu. J'ai serré des mains vénérables, sous la pluie lancinante et fouettée, et mêlé des propos amicaux au son des grosses vagues que le nordais venait briser à cent pas du cimetière où revient toujours ma pensée filiale, quand je suis là-bas, à l'accomplissement de la tâche quotidienne, et chère, il faut bien le dire, comme toutes celles que le Seigneur nous a choisies et départies lui-même.

Mais quand j'ai passé la soirée à discourir avec les amis d'enfance et que je reviens seul, dans la nuit, vers le foyer, pourquoi me sens-je encore plus entouré, plus choyé, qu'avec les camarades de tantôt ?

Des ombres amies planent dans la nuit et sous les feuilles frissonnantes, des ombres chères, et elles m'effleurent dans le vent qui touche ma joue, redevenue enfantine. Il n'existe pas dans le reste de l'univers de vent affectueux et familier comme ce vent-là ; je l'ai partout cherché et ne l'ai nulle part trouvé ailleurs qu'ici.

C'est peut-être parce que je sais d'où il vient, et chez quelles gens il a passé, dans les paroisses d'en haut, avant d'arriver au lac, et à moi, qui marche, en écoutant ce souffle et en songeant à la vie, qui nous berce et nous emmène. Mais ce vent fait sur mon front comme une main d'épouse.

C'est un vent à qui je voudrais serrer la main, comme aux autres amis. Mais il fait mieux, et me prend dans ses bras. Et sa robe sent bon de toutes les sèves que je humais, petit garçon, et de tous les bourgeons que la pluie a mouillés ce soir autour de moi.

" Et l'âme redevient comme un ciel matinal."

Le chant du lac est moins fort et n'est plus qu'une plainte ; cependant, on m'a prédit du nordais pour demain, ce qui est fâcheux pour le petit voyage projeté, en auto.

En automobile ! Ce n'est pas d'hier, et il y a bien quatre ans que la voiture magique sillonne les routes où je n'allais qu'en " quat'roues " dans mon temps. Et cela me rappelle la première bicyclette qui parut sur ces bords lointains.

Nous étions une demi-douzaine à gaminer dans le chemin, devant les mêmes maisons qui s'y trouvent encore, lorsque du grand hôtel des Américains, au bout du village, arriva un vélo comme nous n'en avions encore jamais vu, un vélo invraisemblable et silencieux, qui passa près de nous, ébahis. La première bicyclette avait paru ! Nous la discutâmes pendant le reste de la semaine, et je ralliai tous les suffrages en déclarant doctoralement qu'avec un pareil instrument, l'équilibre était si difficile à maintenir qu'on ne pouvait partir, ou arrêter, qu'en s'appuyant aux maisons.

Et j'ai vu l'autre jour virevolter Flachaire, à des milliers de pieds en l'air !

AU PAYS DE MARIA CHAPDELAINE

I

Lundi matin, le vent a tourné à l'ouest, et le *nordais* est devenu *norouais*. Les nuages n'y ont rien compris de l'avant-midi, et se sont mis à tourner et à s'emmêler les uns dans les autres en couche épaisse et menaçante, percée de temps en temps d'une échappée de soleil. Celui-ci luttait fort pour chasser l'humidité, mais la partie était dure et indécise ; il passait midi lorsqu'on a vu que décidément, ce serait le beau temps ; puis la lumière et la chaleur se précisèrent, et tout se mit à sécher. Et le lac, encore soulevé de grandes vagues, se mit à refléter des rayons d'or qui endiamantaient toute sa mouvante étendue.

Puis une surprise agréable est arrivée, par le téléphone. Mon ami le capitaine du *Saint-Elm* m'invitait à me rendre à son bord vers trois heures, pour faire la traversée du lac, pas moins.

Ordinairement, c'est un voyage de quatre heures, en ligne droite ; mais le *Saint-Elm* est fin coursier, à moteurs et hélices doubles, et fut construit pour des courses plus longues encore et plus dangereuses, dans le fleuve et le Golfe ; et s'il pleuvait, on se réfugierait dans la cabine, coquette comme un boudoir. L'ancien ministre provincial qui le fit construire avant sa mort prématurée, avait le sens du confort.

Je vais donc goûter la joie, pour moi sans égale, de voguer pendant deux heures sur les eaux du Lac Saint-Jean ; et je ferai escale à La Pipe, cet endroit colonisé il y a peu d'années et rendu célèbre par la publication de *Maria Chapdelaine*, ce roman français de la vie des colons canadiens. Allons donc au pays de Maria Chapdelaine !

* * *

J'ai retrouvé au bout du village — de la ville, plutôt, pour rendre justice à son importance et à sa chartre — le qua-

témoin des rêveries de ma jeunesse. Paysage inchangé ; la plaine liquide s'étend toujours plus loin que l'œil ne peut atteindre, et vers Chambord, c'est toujours la même courbe vaste, réflétée dans les eaux ; il fallait que je revinsse cette année pour apprendre, par un voyageur en pays d'Europe, que ce décor ressemble de près à ceux de certains points de la Côte d'Azur. Pour l'instant, les eaux se calment peu à peu, et l'Ile-aux-Couleuvres, à trois milles de la rive, se reflète dans le grand miroir qui s'étend à ses pieds et l'étreint de toutes parts. Je songe à Buies, dont les longues jambes la parcoururent souvent, en compagnie de Dumais, le géologue-écrivain, et de Ménard, qui en devint et en reste propriétaire, jusqu'après sa mort.

Nous allons presque en frôler la pointe tantôt, dans notre course en ligne droite vers la rive opposée, car nous voilà à bord, avec trois ou quatre amis et une volée de petits garçons emmenés par leurs pères dans ce beau voyage. Déjà, la petite ville s'éloigne derrière nous, ayant révélé sa beauté principale, célèbre au temps du grand hôtel où se succédaient durant l'été des milliers de touristes surtout américains. Il y avait alors un service régulier de bateaux vers la Décharge du lac, et les millionnaires se délectaient l'œil à l'ensemble d'un spectacle que je ne veux pas tenter de décrire. Puis un incendie rasa la grande hôtellerie, et le courant fut arrêté ; il reprendrait presque avec violence si l'on reconstruisait l'hôtel, ou bien si une route d'automobiles, s'ouvrait sur le tracé de l'ancien chemin de voitures d'avant le chemin de fer, qui débouche encore à Métabetchouan. Les Américains sont friands de la région et demandent encore chaque jour à s'y diriger, au Château et dans les bureaux de voyages de Québec ; ils n'auraient qu'à emporter leurs autos, pour traverser la forêt laurentide, ce qui serait alors facile et offrirait des points de vue d'un charme puissant ; au débouché, ils se dirigeraient, qui vers Roberval, qui vers Chicoutimi, à distances à peu près égales, et les deux régions y gagneraient de toutes façons. Mais c'est soulever là une question grosse de rivalités et de considérations économiques variées, sinon toutes concluantes. Nous vivons cepen-

dant à une époque de miracles, et peut-être verrons-nous aussi celui-là. L'initiative première de ces sortes d'entreprises reste toujours à l'opinion publique, qui pèse à son tour sur les gouvernants ; le premier Mercier encouragea le mouvement de colonisation d'où naquit le chemin de fer qui dessert aujourd'hui une population de cinquante mille âmes ; il se précise aujourd'hui une autre entreprise dont les résultats seraient à peine moins bons, et dont des hommes publics à larges vues pourraient assurer le succès rien que par une certaine coopération facile à définir. Mais retournons à notre navigation.

* * *

C'est la première fois que notre capitaine va à la Pipe directement, et la course à suivre provoque quelque discussion de détail, pendant que les deux moteurs ronflent avec régularité et que l'étrave fend les eaux à peine soulevées par de menues vagues. La côte s'éloigne, et l'on n'en reconnaît plus que le clocher de l'église et les contours du terrain qui s'étend en pente douce comme un bassin gradué. A gauche, une fumée s'élève au-dessus de la haute chute de la Ouiatchouan, qui se précipite en trois sauts écumants au niveau du lac. On a capté ses eaux puissantes et installé une pulperie dont les produits partent chaque jour pour l'étranger, non sans donner le travail et la subsistance à une centaine de familles, confortablement logées et contentes de leur sort. On m'a raconté, hier, que M. François Veuillot, venu l'hiver dernier, entra avec M. le curé dans plusieurs maisons choisies au hasard, où partout de nombreux enfants se pressaient autour de la maman laborieuse et avenante. Dans la dernière, il y en avait dix-huit, et l'on m'assure que le distingué voyageur ne put retenir ses larmes, songeant sans doute aux malheurs de son pays, devant ce spectacle de bonheur chrétien.

A gauche de notre course vers le large, j'aperçois l'épéron avancé de la Pointe-Bleue, où se trouve la réserve des Montagnais, toujours pittoresque et faisant la joie des touristes, autrefois. On y trouve à la fois les plus beaux points

de vue, et une terre réputée imbattable pour la production ; mais le sauvage n'est pas agriculteur, et les habitants voisins jettent un œil d'envie vers ces beaux morceaux improductifs. Ils assurent que la réserve devrait être reportée plus loin, que *Malec* et sa *squaw* sont trop près de la ville, et n'y trouvent rien de bon, tout en retardant la colonisation. C'est peut-être exagérer, et la bonne terre ne manque pas en dehors de la réserve ; mais c'est une question qu'il faudra résoudre avant un autre quart de siècle.

On commence à apercevoir l'embouchure de la rivière Mistassini, le long de laquelle se trouve l'abbaye des Trappistes, et mes compagnons de voyage font remarquer comme la Pointe du même nom s'avance profondément vers le large, comme si elle voulait rejoindre celle de la réserve, la Bleue ; de fait, les eaux sont moins profondes entre ces deux sœurs séparées seulement par une quinzaine de milles et l'on dirait que la nature voulut séparer le lac en deux, mais que le cours des eaux fut plus fort et s'y opposa.

Tout à l'heure, nous pourrions apercevoir quelque peu l'embouchure, large d'un mille, de la Péribonka, et l'on me montrera, encore, mais plus loin de plusieurs lieues, les monts Soutagama, première étape du voyage des Sauvages lorsqu'ils partent vers la Baie d'Hudson à l'automne, ou des partis d'explorateurs qui poussent parfois jusqu'au grand lac Mistassini, par delà la région de Chibougamou. C'est au pied du Soutagama que vinrent s'échouer il y a une demi-douzaine d'années, je crois, les aéronautes partis de Saint-Louis du Missouri pour la course d'endurance et de distance en ballon sphérique. Il était temps qu'ils descendissent, car ils avaient atteint et dépassé ce qu'on appelle les limites de la civilisation. On les avait vus passer très haut au-dessus des villages situés autour du Lac, et cette apparition extraordinaire avait soulevé un grand mouvement de curiosité chez les Indiens et des légendes de Wendigos volants qui commençaient à s'accréditer. On était en automne, et les voyageurs souffraient là-haut du froid autant que de l'immobilité ; le vent les porta vers les forêts sans fin du grand nord. Ils le comprirent à temps, et jetèrent l'ancre

à la première occasion. Non sans quelques heures de marche au hasard et de difficultés pénibles, ils rencontrèrent enfin un parti d'hommes de chantier qui les emmenèrent à un camp voisin et les restaurèrent généreusement. Les hardis touristes se firent ensuite conduire en canot par la rivière Saguenay vers Chicoutimi, laissant à un contremaître la charge de leur expédier leurs ballon, retenu dans les arbres. La chronique locale retentira longtemps de cet événement. Pendant que nous causons et devisons ainsi, le capitaine surveille la côte opposée, qui commence à se dessiner avec plus de précision. On perçoit quelques taches blanches, faites par les maisons sur le vert sombre de la forêt et des prairies ; puis plus loin vers la droite, une ou deux petites îles placées à l'entrée de la décharge du lac, et déguisant par instants, comme nous avançons, la construction assez considérable qu'était l'hôtel *Island House* où se rendaient les amateurs de nature sauvage et de saumon d'eau douce, le célèbre *ouananiche* des sauvages et des prospectus enluminés, le plus succulent poisson du monde, en tout cas, pour mon palais un peu chauvin. Mais nous approchons rapidement, et les détails du paysage s'affirment ; le quai n'est plus là, ayant malencontreusement brûlé l'année dernière, au grand dommage de la population, privée maintenant de communications par eau avec les centres commerciaux. On me charge de soumettre le cas au ministre des Travaux publics, là-bas, si je le rencontre. Besogne ingrate, car M. Frank Carvell n'a pas l'esprit tourné vers les colons, de ce temps-ci.

Notre mécanicien se rapproche de ses deux moteurs jumeaux, car nous arrivons bientôt à terre, et il faudra tantôt modifier la vitesse selon les ordres du capitaine. Celui-ci s'affaire en ce moment avec son aide, espèce d'athlète venu de la région de Québec, il y a vingt ans, et qui ne sait plus beaucoup s'il est ingénieur ou boulanger, ayant pratiqué les deux selon le hasard du temps. Pour aujourd'hui, il tient la petite roue du gouvernail d'une main, presque d'un doigt, et consulte de l'œil la boussole-joujou placée sur le rebord de la fenêtre. Il s'agit d'arriver et d'atterrir sans encombre. 'De quel côté du quai est la caye ?' La question restera

sans réponse finale, tant que nous ne serons pas assez près pour la voir, et j'ai le temps d'apprendre qu'une *caye* est un *cran* situé dans l'eau. Et un *cran*, chacun sait que c'est un gros rocher, une tête de montagne souterraine émergeant soudain au-dessus de la terre. Nous verrons tout à l'heure à l'heure des *crans* assez nombreux, mais en attendant, il s'agit d'éviter celui-ci, que le lac entoure, et qui cache sous l'eau des éperons dangereux. Comme nous approchons, il a l'air d'un gros cétacé endormi au soleil.

Nous en faisons le tour à bonne distance, puis les hélices ralenties nous amènent près de terre, où nous amarrerons à même quelques saillies de rochers. La rive est sablonneuse, et serait déserte sans la maison du quai et ses dépendances, grange comprise. Un homme est venu au-devant de notre arrivée, tandis que sur la galerie deux jeunes femmes sont sorties, entourées de petits enfants proprement mis. Après quelques péripéties de manœuvre, on saute à terre pour se dégourdir les jambes après ces deux heures de demi-immobilité : et nos petits garçons s'empressent à la pêche, avec les instruments qu'ils ont apportés. L'endroit n'est cependant pas des plus favorables, et je réussirai mieux qu'eux, tantôt, avec mon porte-monnaie, lorsqu'arrivera en petite embarcation à moteur un jeune pêcheur à qui les eaux courantes de la Décharge ont laissé prendre des pièces assez jolies : un saumon, dit ouananiche, un doré et un brochet effilé qui remue encore. On se réglera, demain, de l'autre côté du lac.

II

Me voici donc à la Pipe, pour la première fois de ma vie. Autrefois, j'en entendais parler presque chaque jour, comme de l'une des paroisses de colonisation qui s'ouvraient, et où la pauvreté, comme toujours en pareil cas, régnait en souveraine reconnue et placidement acceptée. Il fallait aux négociants et aux banquiers de la largeur d'esprit et du patriotisme pour avancer à des clients souvent si peu solvables. Mais les choses ont changé depuis.

Je vois bien la grève, mais de village, point. Aussi m'est-il venu vite l'envie de m'y rendre, avec ou sans véhicule. La voiture du gardien de l'ex-quai y était justement allée, et devait revenir d'un instant à l'autre, mais notre temps était limité et je n'en voulais rien perdre.

— Il y a un demi-mille jusqu'au grand chemin, me dit notre matelot, et après vous êtes dans le village.

Je pars donc à pied, sous le soleil, qui chauffe encore, bien qu'il soit près de six heures, heure de guerre. Et me voilà dans les abattis et la terre nouvelle, sans parler des *crans*, qui sont plusieurs et s'élèvent irrégulièrement, çà et là. Il est trop tôt encore pour que les fraises soient mûres, mais les promesses en sont bonnes, et les petites fleurs blanches courent tout le long de la clôture. Dans les champs, pas encore tout à fait essouchés, des moutons broutent et s'arrêtent parfois pour bêler en me regardant passer. Je leurs réponds avec le trémolo qu'il faut, appris dans ma tendre jeunesse, et c'est bientôt tout un concert qui salue mon passage. Plus loin, quelques vaches sont groupées près du chemin, et l'une est à donner sa traite, que lui prend une jeune femme, le front appuyé au flanc de la bête ; une jeune fille et des enfants attendent en jasant. Je songe plus que jamais à l'héroïne de Hémon, Maria Chapdelaine, qui vécut sa vie imaginaire en ces parages, à une douzaine de milles environ de l'endroit où je me trouve et qui ressemble de très près, nécessairement, à celui-ci. Je me souviens d'un bout de description qui va comme un gant à ce qui m'entoure : " Entre les quelques champs déjà défrichés, nus, et la lisière de grands arbres au feuillage sombre, s'étendait un vaste morceau de terrain que la hache n'avait que timidement entamé. Quelques troncs verts avaient été coupés et utilisés comme pièces de charpente ; mais le sol était encore couvert d'un chaos de souches, de racines entremêlées, d'arbres couchés à terre, trop pourris pour brûler, d'autres arbres morts, mais toujours debout au milieu des taillis d'aunes."

C'est l'abattis dans ce qu'on peut appeler sa deuxième phase ; mais que les hommes se mettent une bonne fois à

l'œuvre, et le beau champ que l'on aura là ! Écoutons plutôt ce qu'en dit la mère Chapdelaine elle-même, qui s'ennuyait un peu des villages mais n'en aimait pas moins la terre neuve :

— S'il y a quelque chose, dit la mère Chapdelaine, qui peut me consoler de rester si loin dans le bois, c'est de voir mes hommes faire un beau morceau de terre... Un beau morceau de terre qui a été plein de bois, de chicots et de racines, et qu'on revoit une quinzaine après nu comme la main, prêt pour la charrue. Il ne peut y avoir au monde rien de plus aimable que cela."

Dans ces quelques phrases, Hémon a prouvé qu'il avait compris, quant à cela, l'âme de nos colons et l'espèce d'enivrement que leur donne le défrichement d'un beau "morceau de terre." On ne fait pas dix pas, en ce "pays de Québec", comme disait Hémon, sans entendre des paroles du même genre.

Comme je commençais à trouver la route longue et à m'éponger le front, j'ai vu dévaler dans une côte la voiture du gardien, traînée par un petit cheval blond. Je l'arrêtai au passage et n'eus pas de peine à persuader au conducteur de retourner sur ses pas pour me montrer le village. C'était un jeune homme de vingt-cinq ans environ, que je n'eus pas de peine à reconnaître, à l'air de famille.

— Vous êtes un petit Morin, vous ?

— Oui, un garçon d'Henri.

— J'ai bien connu votre grand-père, de l'autre bord du lac, un bon vieux. C'est lui qui avait *neyé* son cheval, un hiver, dans le *chenail* de l'Ile-aux-Couleuvres, alors qu'il traversait une charge de foin, tout seul.

Et voilà les relations établies. J'en saurai maintenant aussi long que je voudrai sur la vie au village et les données géographiques qui me manquent. Mais il faut procéder diplomatiquement.

— La terre a l'air bonne, par ici, vous n'avez pas trop de roches ?

— Des roches ? Y a pas de danger ! Voyez, les *crans* rentrent dans la terre à pic, et on n'a pas une roche à ramasser. Et c'est de la meilleure terre du Lac St-Jean !

Voilà bien le complément suprême, et je m'incline avec respect.

— De même, il doit y avoir des bons habitants, à présent ? Ce n'est plus comme les premières années ?

— Ah oui, on a plusieurs gros habitants, et il y en a pas qui mangent de misère. Y en a qui ont jusque vingt vaches, plusieurs, et un qui en a trente. L'année passée, avec cinq vaches de moins, il a fait six cents piastres dans son été, à la fromagerie. Marche, *Blond*.

Pendant que nous devisons ainsi, *Blond* nous a rendus au village, dont la route court à angle droit de celle du quai, et nous prenons la direction de l'église, entre deux rangées clair-semées de maisons d'habitants de village, relevées par un peu de coquetterie dans les détails de la menuiserie ou de la peinture. C'est ici que Hémon a situé le voyage de son héroïne à la suite de son grand chagrin. Son *cavalier*, François Paradis, s'était écarté dans le bois, en plein janvier, alors qu'il était parti de la Tuque, à cent cinquante milles d'ici, pour venir la voir en raquettes. Et le malheureux avait péri, gelé. Ce coup imprévu avait ébranlé jusqu'à la santé physique de la robuste fille des champs, bien qu'on ne l'eût pas entendue proférer un mot de plainte. Elle souffrait et déperissait silencieusement. Son père voulut lui offrir à la fois une distraction et une direction de conscience. Hémon a écrit là encore une page de bonne observation, en dépit de certaines exagérations dans la physionomie du prêtre ou la tristesse de la vie du défricheur. Mais écoutons le romancier :

“ Un soir de février, le père Chapdelaine dit :

— Les chemins sont beaux. Si tu veux, Maria, nous irons à la Pipe, dimanche, pour la messe.

— C'est correct, son père.

“ Mais elle avait répondu cela d'un ton lassé, presque indifférent, et ses parents échangèrent un regard furtif pardessus sa tête.

“ Les paysans ne meurent point des chagrins d’amour, ni n’en restent marqués tragiquement toute la vie. Ils sont trop près de la nature, et perçoivent trop clairement la hiérarchie essentielle des choses qui comptent. . . Maria n’avait pas songé un instant que sa vie fut finie, ou que le monde dut être pour elle un douloureux désert, parce que François Paradis ne pourrait pas revenir au printemps, ni plus tard. Seulement, elle était malheureuse, et tant que ce chagrin durait, elle ne pouvait pas aller plus avant.

“ Quand le dimanche vint, le père Chapdelaine et sa fille commencèrent de bonne heure à se préparer pour le voyage de deux heures qui devait les amener à Saint-Henri-de-Taillon, où se trouvait l’église. Avant sept heures et demie, le cheval Charles-Eugène était attelé. . . quelques minutes plus tard les grelots de l’attelage commencèrent à tinter et le reste de la famille se groupa derrière la petite fenêtre carrée pour regarder s’éloigner les voyageurs.

“ . . Ils traversèrent Honfleur, hameau de huit maisons dispersées, puis rentrèrent dans le bois. A la longue, quelques champs apparurent ; des maisons s’espacèrent au bord du chemin ; la lisière sombre s’éloigna peu à peu, et bientôt le traîneau fut en plein village, précédé et suivi d’autres traîneaux qui s’en allaient aussi vers l’église.”

Ainsi, je suis en ce moment dans les traces mêmes de Maria et de son père. Je veux les suivre jusqu’au presbytère, mais moins heureux que ces voyageurs fictifs je n’ai pas pu faire connaissance de M. le Curé, qui venait de partir pour visiter un malade à l’extrémité de sa paroisse. Je dois me contenter de regarder l’église, haut perchée sur une colline qui doit réceler un *cran*, et coquette en tout cas sous son clocher élancé et sa peinture blanche. Le presbytère est en face, et j’y suis arrivé au moment où la ménagère trayait ses vaches au grand soleil, spectacle de paix et de beauté champêtre qui dilate toujours mon âme d’habitant déraciné. Mais qu’arriva-t-il à Maria, lorsqu’elle vint ici, selon le roman, peut-être en partie vécu, que raconte Hémon ?

“Quand la messe fut terminée, au lieu de visiter des maisons amies, ils allèrent au presbytère ? Celui-ci était déjà rempli de paroissiens venus de fermes éloignées, car le prêtre canadien n'est pas seulement le directeur de conscience de ses ouailles, mais aussi leur conseiller en toutes matières . .

On prit le dîner chez le curé, puis celui-ci se leva en faisant signe à Maria.

“ Il la précéda dans la pièce voisine, qui lui servait à la fois de salle de réception et de bureau . .

—Alors, il paraît que tu te tourmentes sans bon sens de même ? dit-il assez doucement en se retournant vers Maria.

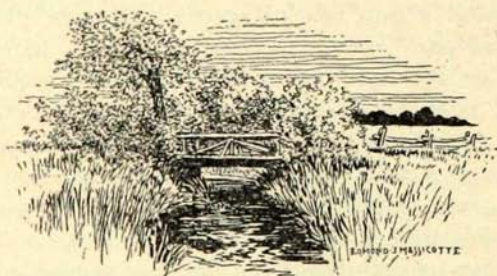
. . . Il courbait un peu sa taille démesurée et penchait vers elle sa figure maigre de paysan, car sous sa soutane, il avait tout d'un homme de la terre . . même ses mains étaient des mains de laboureur, aux veines gonflées sous la peau brune. Mais Maria ne voyait en lui que le prêtre, le curé de sa paroisse, clairement envoyé par Dieu pour lui expliquer la vie et lui montrer le chemin.”

Ce qui, après tout, n'était pas si mal pensé !

J'ai songé à tout cela en revenant du presbytère dans le buggy tiré par “ Blond ”, compatriote de “ Charles-Eugène, grand malavenant ” comme disait Maria lorsque le cheval faisait mine de s'arrêter pour happer une bouchée de foin ou de grain le long de la route, la route où je passe en ce moment et qui conduit à Honfleur, le hameau de huit maisons dispersées, par delà lequel se trouve la terre en abattis du vieux Chapdelaine et celle de son voisin, Eutrope Gagnon, le bon garçon un peu fruste qui finit par gagner le cœur de Maria après que sa peine fut atténuée par le temps et par la prière. Hémon, s'il eût vécu, n'eût sans doute pu résister à l'envie de donner une suite à son livre, et de nous raconter la vie, les épreuves et les succès de “ La femme d'Eutrope Gagnon ”, ainsi qu'il eût, semble-t-il, intitulé ce nouvel ouvrage.

Et je suis revenu à bord du *Saint-Elme*, qui n'a pas pris de temps à nous ramener, en traversant de nouveau le lac irisé dans lequel se mireront maintenant tout l'été, chaque

fois qu'il fera beau, les villages coquets et les épinettes sombres de la Pointe-Bleue, de l'Ile-aux-Couleuvres, de la Pointe-à-Dumais et de tous les sites prenants que Buies n'a jamais cessé d'aimer, et qu'il a chantés sur toutes les cordes de sa lyre, mais qu'il n'a pas aimés plus que moi, je puis bien le dire en vérité.



AU PAYS DU SAGUENAY

Je n'avais pas vu Chicoutimi depuis l'incendie qui en avait détruit un quartier important, et des changements nombreux se sont nécessairement produits depuis lors. C'est d'abord la cathédrale, qu'on a reconstruite plus belle et plus grande qu'auparavant ; on l'aperçoit tout de suite, dès avant l'arrivée en gare, bien placée sur une élévation et regardant le Saguenay et les montagnes rudes de l'autre rive. Elle est en pierre gris sombre, relevée de lignes blanches aux vitraux et aux saillies de ses deux hautes tours surmontées de la croix. Toute l'ampleur et la majesté qui conviennent à la " mère des églises " d'un si vaste diocèse. Je verrai demain que l'intérieur ne désappointe pas, après cette belle promesse ; la voûte romane est un poème de blanc et d'or, rappelant quelque peu celle de la cathédrale de Montréal, et les vitraux sont d'un goût délicat ; les teintes sont agréables à l'œil, et les saints sont représentés en de belles et naturelles attitudes. Une grande inscription se détache au-dessus du chœur : *Venite ad me omnes qui laborate*. " Vous tous qui travaillez. . ." l'appel ne saurait être plus approprié, s'adressant à cette population d'agriculteurs et d'ouvriers, également entreprenants, infatigables, non pas seulement de cette paroisse, mais de toutes celles du diocèse, depuis l'extrême limite où Charlevoix confine à Montmorency, jusqu'au dernier canton du Lac Saint-Jean, n'ayant pour bornes que la forêt de l'extrême nord.

* * *

Le lendemain, brève visite au Séminaire, juché en haut de l'élévation graduelle dont la cathédrale occupe environ le milieu. Le séminaire de Chicoutimi occupe un rang de choix parmi nos institutions d'éducation, et ses reconstruc-teurs, Sa Grandeur Mgr Labrecque en tête, ont voulu qu'il fût digne à la fois de sa réputation et de l'avenir exceptionnel de la région. Aussi ont-ils érigé là un monument de dimensions qu'on peut appeler énormes, et je n'ose risquer

une évaluation du nombre des cent mille dollars qu'il a coûtés. Argent bien placé, en tout cas, car c'est une véritable abbaye qu'on a érigée, avec tout le "moderne" en plus. L'hygiène a reçu la plus grande attention, la chapelle est un bijou spacieux et les classes ont un aspect confortable et accueillant qui doit ôter à l'étude la moitié de sa grimace. Et les fenêtres de la façade principale donnent sur le Saguenay et les campagnes de la rive opposée, que doivent contempler avec un peu de nostalgie les jeunes yeux des pensionnaires, au nombre de plus de trois cents, je crois. Au fronton de la porte d'entrée s'inscrivent les mots : "*Spes messi in semine.*" On m'assure que cela veut dire : "L'espoir de la moisson est dans la semence." L'instruction est une bien belle chose ! Moi, le mot "semine" au front du séminaire, ça me frappait tout autrement. Il n'y a plus moyen de compter sur rien.

Accueilli plus qu'amicalement par M. J.-D. Guay, dont le fils, l'un de mes jeunes amis les plus doués, a été tué au front cet été même, après avoir été préalablement décoré deux fois ; la grande Épreuve, dont l'ombre s'étend à leur tour sur nos foyers... Puis, au cours d'une marche en ville, j'ai salué le gérant local de la *Banque Nationale*, M. F.-A. Gauthier, logé comme un pacha dans le nouvel édifice que la banque a construit depuis mon dernier passage ici. On est toujours reçu admirablement par les banquiers, lorsqu'on ne leur demande pas de gros escomptes, et celui-ci est en mesure d'ajouter à son affabilité naturelle le prestige d'un bureau tout de marbre bâti, qui ferait honneur à une grande ville. Mais Dieu me garde d'écrire que Chicoutimi n'est pas une grande ville !

Quelques autres visites, respectueuses, et dont je sors vivement reconnaissant de la bienveillance paternelle et indulgente que l'on veut bien témoigner au représentant du *Devoir*. Une aussi aux bureaux de l'excellent *Progrès du Saguenay* qui accomplit dans cette région une si importante mission. Puis il s'agit de se remettre en route, cette fois vers la Baie des Ha ! Ha ! et le bateau qui me doit ramener à Québec. Le *Saguenay*, en effet, ne se rend pas à Chicouti-

mi même, mais s'arrête au quai précédent, où l'eau est plus profonde. Dire que les citoyens de Chicoutimi sont de bonne humeur lorsqu'ils en parlent, serait manquer à l'extrême véracité qui nous caractérise ; mais pour se défâcher, ils ont construit un chemin de fer qui s'en va par les champs faire la nique au bateau, et le rejoindre tout de même. Il n'y avait qu'à en profiter, et je suis arrivé à temps, en dépit des efforts négatifs du canasson étique qui m'y amena en galopant de côté, les descentes. Arthur Buies a décrit la peur qu'il éprouva à Chicoutimi, un jour que l'Éternel, dit-il, avait déchainé son tonnerre juste au-dessus de sa tête, avec un fracas comme seuls, les échos du Saguenay en peuvent offrir au commerce et au public en général. Il ne peut pas avoir eu plus souleur que votre humble et dévoué, menacé de manquer son train, dans un *quat-roues*, qui était peut-être le même que celui de Buies, sans parler du canasson lui-même. Tout se conserve si bien, en pays de montagnes ! Mais je le répète, le train attendit, ou l'archange Gabriel intervint, car le départ s'est accompli selon tous les rites.

* * *

A dire le vrai, me voilà installé dans un *gréement* qui me rappelle un peu celui que je viens de quitter, mais il faut être juste et ne pas demander le luxe de l'ancien express Paris-Constantinople à un chemin de fer d'intérêt local, dont la construction constitue un miracle ajouté à beaucoup d'autres. Les wagons peuvent manquer de soieries, mais la locomotive — électrique, s'il vous plaît — nous remorque sans broncher vers les deux pulperies sœurs dont le génie courageux de M. Dubuc a doté la ville et la région. Pulperies "mécaniques" celles-ci, c'est-à-dire qu'elles fabriquent la pâte de bois pure, sans mélange chimique, et qui se vend à peu près la moitié du prix de la "pulpe chimique", que nous verrons tout à l'heure aux usines de Port-Alfred, tout près de la Baie des Ha ! ha !

Il y a là une usine de trois millions environ que M. Dubuc a fait construire sans utiliser un sou de capital canadien,

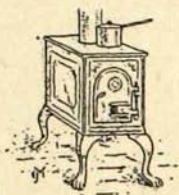
voire américain. Voilà un vrai miracle financier. Je me souviens, en arrivant sur le terrain où gronde et fume le haut bâtiment, d'une phrase de l'honorable M. Lemieux, à la dernière session : *The Northcliffe interests have erected at Ha! Ha! Bay a large plant for the manufacture of chemical pulp.* "Tiens, m'étais-je dit, les intérêts Northcliffe ! Comment ça ?" Et autres réflexions générales comme il en passe tant dans le cerveau surmené des courriéristes parlementaires, aux fins de session. Il paraît, en tout cas, que la nouvelle était exacte, bien que ce fût la première fois qu'elle fût livrée au public avec une telle précision. Le groupe financier Northcliffe a fourni, paraît-il, la somme nécessaire à la construction, environ trois millions, à titre d'avances sur contrats.

En d'autres termes, lorsque l'usine aura commencé à livrer de la pulpe aux bailleurs, ils en acquitteront le prix en gardant cinq dollars par tonne, jusqu'à remboursement des trois millions approximatifs. Je crois même savoir qu'il a fallu un arrêté en conseil spécial du cabinet de Londres pour permettre à cette somme de sortir du Royaume-Uni ; mais Northcliffe veillait... et le papier à journal est un produit essentiel, même en temps de guerre.

Une usine de pulpe chimique, c'est principalement deux ou trois cuves, hautes comme une maison de six étages, dans chacune desquelles on jette par-dessus le toit une forêt de billes de bois réduites en copeaux, puis trente mille gallons d'un liquide composé en grande partie d'acide sulfurique ; on chauffe cela à haute dose, et allez donc ! Il en sort une sorte de ragoût blanchâtre qui a besoin de se promener avec lenteur dans des canaux de bois avant d'être devenu assez propre pour prendre le nom et l'état de pâte. Elle est encore semi-liquide, mais les tamis et les rouleaux l'attendent, et après l'avoir vue couler, vous la voyez prendre peu à peu consistance à mesure que se déroulent des procédés dont la moitié échappent à ma mémoire. Elle atteint en tout cas des toiles tendues sur de larges rouleaux ; ces toiles l'amènent entre deux de ces rouleaux, chauffés à haute température, et c'est déjà une sorte de carton mou qui en ressort. Il n'y a plus qu'à continuer le voyage en subis-

sant d'autres pressages, et le produit devient de plus en plus sec et complété. Au bout de cette mécanique sont des couteaux qui tranchent en quatre ou cinq feuilles la grande qui avait une quinzaine de pieds de largeur ; et des jeunes garçons les entassent et les envoient sous la presse hydraulique, d'où elles ressortent prêtes à être expédiées ; ce qui ne tarde pas, car les wagons sont là, à deux pas.

J'en passe, et des non moins intéressantes, mais cette visite m'a donné l'envie de comparer cette usine avec celle que dirige également le même industriel dans la Gaspésie. Il y a bien cinq ou six cents milles de distance à parcourir, rien que pour l'aller ; mais, comme disait Cyrano : *Ce soir, il ne m'en faut pas moins*. Allons donc tout bonnement au Grand-Pabos, devenu Chandler, du nom du financier américain qui y créa cette usine, il y a quelques années, à coups de millions, et qui s'en mordit les pouces, dit-on, jusqu'à l'intervention du spécialiste éminent de Chicoutimi.



Dans la petite patrie.

L'ÉGLISE PAROISSIALE

Aux fêtes.

... J'éprouverais quelque hésitation à aligner ces réminiscences de voyage, n'était le souvenir d'un précédent qui pourrait au besoin me servir de justification. La joie des Fêtes, tous ne peuvent pas l'exprimer publiquement, mais presque tous l'éprouvent et la goûtent intensément ; et l'on aime d'instinct entendre des récits ou des propos faisant écho à nos propres sentiments.

Le précédent en question, c'est un écrivain américain qui me le fournit. J'ai oublié son nom, mais il fut pendant longtemps rédacteur principal d'une grande publication hebdomadaire de New-York, dont les articles sont d'une tenue toujours soignée, tout en affectant la forme plutôt brève et concise. Or, cet homme qui traitait chaque semaine de questions politiques ou économiques plus ou moins attrayantes, laissa un jour s'attendrir sa plume, qui devait du reste lui échapper des mains, cassée par la mort, moins d'une année plus tard. S'adressant à ceux de ses lecteurs des villes qui avaient encore la chance d'avoir l'un de leurs parents, ou les deux, au vieux foyer villageois, fût-ce très loin, et surtout si c'est très loin, il leur disait à peu près : " Je vous supplie de ne pas dédaigner les émotions précieuses qui vous attendent là-bas ; faites le voyage, quelque long qu'il puisse être, arrivez à la petite gare qui vous semblait jadis imposante et grande, soyez-y reçu par les flâneurs habituels, et conduit par un cocher de vos connaissances ; et laissez-le vous conter la chronique locale, à mesure que vous passerez, dans sa vieille voiture au long des champs, devant les habitations, dont plusieurs vous rappellent tant de choses. Et connaissez la joie de revoir la maison qui vous a vu grandir, et dont la porte va s'ouvrir pour vous sous l'effort d'une main tremblante et vénérée..."

Voilà de l'américanisme auquel on ne saurait trouver à reprendre. Ces pensées prenaient peut-être une éloquence plus grande, d'être exprimées en pareil lieu ; mais comme

elles sont vraies et comme elles rappellent la foule des souvenirs chers à chacun de nous, qui reviennent à pareille époque, tels les écoliers et les grands enfants mariés, qui reprennent ainsi, une fois l'année, avec un bonheur parfois inconscient mais profond, le chemin du village qui leur est cher et précieux entre tous !

* * *

Mais un aspect des deux semaines des Fêtes qu'on ne saurait oublier, c'est qu'en sus d'une époque de réunions de famille, c'est aussi une époque de dimanches. On se retrouve à l'église presque aussi souvent qu'autour du poêle, et si l'on y regarde bien, c'est là peut-être qu'est atteint le fond des émotions du voyage.

Et cela surtout si le temple sacré est resté tel que vous l'avez toujours connu, ou à peu près et, si vous vous asseyez encore à la place même où était votre père, aujourd'hui disparu, et reposant dans le cimetière, tout à côté. Pour peu que l'on commence à approcher de la quarantaine, il est curieux de voir comme on peut éprouver, dans le banc paternel, une impression de continuation d'âme et presque de corps, une illusion émouvante d'être devenu " lui ", tel qu'il était jadis, assis à la même place, appuyé de la même façon à la colonne qui empiète un peu sur le banc, croisant les bras par instants, ou portant la tête un peu plus haut sous l'empire de quelque fugitive pensée distraitement poursuivie. On ne le sait pas, lorsqu'on a encore ses parents, à quel degré on les aime, quelles racines profondes, totales, ils ont dans le sol de votre cœur. Et quand on les a perdus, et qu'on revient se mettre dans le cadre où ils évoluèrent, après vous être toujours senti inconsciemment un peu étranger dans tous les endroits où ils n'ont pas été connus, c'est l'une des plus belles choses de la vie que d'arriver un jour, soit dans leur chaise préférée, qui dure encore, soit à leur place à l'église, et d'accrocher au même endroit peut-être la pelisse ou la coiffure qui leur appartint et vous fut transmise après qu'ils furent partis, puis de dire au fond de l'âme en prenant place : " C'est moi, père, je suis revenu encore une fois."

Il faut être reconnaissant aux vieilles églises qui ne changent pas, et qu'on n'a pas remplacées par une plus belle. Hélas ! Elles vieillissent comme nous, et devront s'effacer aussi devant les besoins impérieux du progrès ; mais c'est nécessité attristante et dont il ne faut se réjouir que dans la mesure où le salut des âmes en sera facilité. Celle dont je parle n'échappera pas au sort commun étant " de ce monde où les plus belles choses ont le pire destin ", et c'est un fait que depuis longtemps elle est devenue insuffisante. Mais quelle chère page tournée à jamais, lorsqu'elle s'effondrera, au milieu du paysage admirable qui l'entoure !

Voici bien cinquante ans, je crois, qu'on l'a construite, presque à un jet de pierre du lac, dont elle regarde les belles eaux changeantes, en été, et l'hiver le blanc désert ondulé à perte de vue, comme un véritable océan immobile et poudré, tandis qu'à quelques milles en arrière et à sa droite les Laurentides pacifiées l'entourent comme un bras discret et fraternel. Sans qu'on l'ait fait exprès, peut-être, ses constructeurs lui ont donné juste la forme simple et adaptée aux lignes modérées du pays, qui convenait le mieux. Elle semble avoir poussé spontanément, fruit du mariage du lac avec la voûte bleue du ciel, et sœur des arbres qui tapissent les montagnes lointaines, en arrière, ou se mirent dans l'eau, sur la grande île qui lui fait face, à une lieue de distance humide. Et on lui mit un clocher, haut sans prétention, dans lequel la même bonne cloche maternelle et modeste sonne les moments de la vie paroissiale depuis ce demi-siècle. Jamais les riches carillons de l'avenir ne parleront à l'âme des " vieux de la place " comme cette cloche-là, qui a célébré le baptême de nouveaux-nés qui ont aujourd'hui les cheveux blancs, et qui disait quelque chose au lac, le jour d'été ensoleillé où je revenais vers la maison, suivi de mes parents, émus par la première communion de leur aîné.

Que la vieille cloche sonne bien, le matin du Jour de l'An, dans l'air sec et blanc de soleil ! Et qu'on se retrouve chez soi dans l'église, où presque tous les bancs appartiennent encore à la même famille qu'autrefois. D'avance, l'on sait quels chefs de dynastie seront en avant, en arrière et

à droite ; et qu'à gauche, en se retournant un peu, on rencontrera le regard de tel citoyen un peu vieilli, de tel ami dont le regard vous cherche, de telle brave femme qui vous a à moitié élevé, lorsque vous alliez jouer chez elle, avec son petit garçon de votre âge. Et pour que la fête soit complète, vous pouvez, cette année, voir au chœur, à peine vieillis et toujours aimés de la paroisse, deux des anciens curés qui ont passé et à qui l'âge ou la santé ne permettent pas de continuer le ministère actif. Le psychologue qui réussirait à analyser le sentiment affectueux que l'on peut conserver dans une paroisse à l'endroit de certains prêtres, celui-là serait émerveillé de ce qu'il lui aurait été donné de voir et ressentir. Mais rien n'en paraît extérieurement ; il n'y a que des yeux qui s'oublient, et des prières qui s'échangent. Et ces jeunes hommes qui firent un jour — il y a si longtemps — le vœu héroïque de n'avoir jamais de petits enfants à eux, voilà qu'au déclin de leur vie ils en ont en plus grand nombre, et d'aussi fidèlement attachés, que les couples dont ils bénirent l'union au cours de leur carrière apostolique.

J'ai déjà dit avec quel plaisir l'œil retrouve les chantages de l'autel, pas changés non plus, ni du visage ni de la voix ; mais il y a aussi le chœur de l'orgue, sur lequel pourrait s'écrire tout un chapitre. D'abord, l'église n'étant pas très grande, on a une sensation de proximité, avec ces fortes voix qui s'expriment ensemble. Dans les grandes cathédrales des villes, on entend le chant de loin, plus ou moins, mais ici, c'est comme si tous y prenaient part, et en prêtant bien l'oreille on peut reconnaître le timbre particulier à tel ou tel des meilleurs chanteurs ; qu'ils ne craignent rien, je ne vais pas les nommer. Mais pour qui s'est éloigné depuis une dizaine, oui, depuis une quinzaine d'années, comment ne pas songer à toutes les voix, les belles voix souvent, qui vibraient alors, et qui se sont éteintes à jamais, sans doute pour prendre part là-haut aux divins concerts ? Ici encore, les vieux me comprendront, et se souviendront de la basse tonnante du notaire, de celle plus savante du jeune Bernier, tout petit de taille, qui ne passa que deux ou trois ans dans

la paroisse, puis s'en retourna aux États-Unis ; puis du ténor insurpassé qu'était tel négociant prospère et sympathique, du baryton sonore et viril qu'était ce bon géant de Thomas-Louis, du gros avocat court et brun qui n'avait qu'une voix sans relief, mais était toujours prêt à faire sa part, et s'illustrait tant bien que mal, à chaque fin de carême, avec : *Au sang qu'un Dieu va répandre* ; et puis moi-même, si j'avais la hardiesse de monter là-haut, ne sais-je pas que les notes maladroites que je ferais entendre feraient se retourner, se rappelant un certain timbre de voix ressemblant, la bonne moitié des pères de famille d'en bas ?

Il faut espérer que le ciel pardonne à ces distractions plutôt consenties, pendant que se déroule l'office divin. Comment les éviter, alors que l'ombre même du passé plane au-dessus de l'éphémère assemblée des vivants ? Pour les autres aussi, les voisins qu'on ne peut oublier, dans le champ des morts, l'époque des Fêtes doit amener une "vie" plus profonde, c'est-à-dire une plus étroite communion avec nous, qui passons comme une ombre vaine et les rejoindrons bientôt dans la Paix sans fin ; et c'est peut-être parce qu'ils nous entourent ainsi que l'on pense tant à eux, dans ces lieux bénis où s'est déroulé avant le nôtre leur humain pèlerinage.



EN DESCENDANT LE SAGUENAY

Il serait pourtant injuste de quitter le Saguenay sans compléter un peu ces notes rapides.

Dimanche matin, nous sommes à Bagotville après avoir passé la soirée à Saint-Alphonse et la nuit à la Baie des Ha ! Ha ! car ces trois noms variés ne désignent guère qu'un seul et même endroit. La messe entendue à l'église paroissiale, nous avons rejoint le bateau, arrivé de bonne heure et devant repartir à neuf heures, ce dont il s'est acquitté ponctuellement. Et nous avons pu comprendre mieux la géographie locale, assez simple quand on prend une vue d'ensemble, ainsi qu'il en va de beaucoup de problèmes.

La baie a bien trois milles de largeur, et trois villages distincts s'y prélassent, dont Port-Alfred, au centre, Saint-Alexis à gauche, et Saint-Alphonse à droite. Saint Alexis, autrement appelé " la Grande-Baie " dans le langage populaire, est une belle paroisse agricole et fut le berceau de la colonisation dans Chicoutimi, où il ne se trouvait auparavant que les scieries Price. Les jeunes gens de Charlevoix venus pour travailler aux chantiers, puis au flottage des billots, remarquèrent la bonne qualité de la terre et y commencèrent des travaux de culture dont le développement finit par les attacher à l'endroit. D'une chose à l'autre, il s'organisa dans l'une des vieilles paroisses " d'en bas ", la Malbaie ou la Baie Saint-Paul, je ne sais au juste, une expédition contenue dans une goélette, qui vint atterrir à la Grande-Baie, vers 1875 si je ne me trompe. Le fait important fut que l'essai de colonisation réussit, après bien des épreuves et de rudes revers causés par la famine ou l'incendie. Et d'autres goélettes amenèrent d'autres colons, une couple d'années après les premiers. La légende des froids meurtriers et des terres sans valeur, créée à dessein par les exploiters de la forêt, tombait devant le fait accompli, et le royaume du Saguenay entraît dans la catégorie des régions colonisables. Un peu plus tard, M. le curé Hébert, de Kamouraska, de-

vait également organiser une expédition formée dans sa paroisse, et fonder au Lac Saint-Jean, celle d'Hébertville, d'où s'est étendue la colonisation dans toute cette région, alors inconnue ou inappréciée. C'était le moment de la grande poussée nationale vers la terre, par réaction contre l'émigration ruineuse que subissait la race. Cette poussée a été maintenue sous diverses formes et avec diverses fortunes ; elle dû beaucoup au travail méthodique de l'ancienne *Société de Colonisation du Lac Saint-Jean*, qui fut cependant supprimée en plein essor vers 1905. Depuis ce moment, les choses ont marché plus lentement, mais il vient de se former à Chicoutimi une autre association qui semble offrir de bonnes garanties, et pour peu que le Lac Saint-Jean en soit satisfait et sente qu'on lui rend justice, il se fera peut-être encore de grands progrès avant peu.

NOTA: Plusieurs paroisses ont été fondées là, depuis que ces lignes ont été écrites.

* * *

Voilà pour Saint-Alexis, premier noyau du développement agricole de cette grande région. Vient ensuite Port-Alfred, où nous tombons tout à fait dans le moderne et l'industriel. C'est en effet, un nom qui n'existait pas sur la carte il y a trois ans. Ce n'est autre chose que l'usine à pulpe chimique dont nous avons parlé, et qu'entoure un jeune village bâti de toutes pièces par la compagnie, avec aqueduc, éclairage électrique, macadam, etc., etc. Les maisons sont coquettes et rappellent les *cottages* de l'Ouest canadien et américain ; les ouvriers en sont locataires, mais peuvent devenir propriétaires à des conditions faciles, pourvu qu'on soit satisfait de leurs services et de leur conduite. Car la compagnie est proche parente de celle de Chicoutimi qui a pour le bien-être de ses employés des attentions qu'on peut presque qualifier de maternelles ; ou mieux encore de catholiques, car c'est avant tout la justice envers l'ouvrier selon les termes de la célèbre encyclique " *Rerum novarum* " de Léon XIII que M. Dubuc entend pratiquer à l'égard de ses hommes et de leurs familles ; et il n'en est pas besoin d'autres preuves que la consécration de toutes les usines au Sacré-Cœur, en des cérémonies publiques et solennelles, et les

relations excellentes existant entre patrons et employés de la compagnie. Il ne paraît pas que cela ait encore nui au succès, même matériel, de celle-ci.

* * *

Le bateau du Saguenay tourne avec majesté devant la baie qui baigne ces trois endroits, l'usine au milieu, les paroisses de chaque côté, et l'on s'éloigne bientôt vers la succession de paysages rudes qui forment la principale partie du trajet : rochers énormes groupés ainsi que des animaux et s'en allant lourdement vers l'intérieur comme des troupeaux gigantesques et mystérieux ; forêt de sapins dévastée par les incendies ou rendue rachitique par la rareté du sol et la force des vents ; on y retrouve à peu près la même ambiance sauvage et triste que dans le parcours du chemin de fer qui fait à peu près le même trajet, bien qu'à une assez grande distance. Mais des attractions puissantes viennent briser la monotonie du parcours : les deux grands caps Éternité et Trinité, puis Tadoussac et le Saint-Laurent.

Les caps commencent par désappointer un peu, à l'approche. On vous les montre à l'avance, là, avec les autres, et l'on est un peu déçu de ne leur trouver rien de plus remarquable que leurs voisins et tous ceux qui ont défilé depuis le commencement du voyage. Puis l'on s'approche graduellement du premier, car ils sont tous deux du même côté de la rivière, bien que séparés par une anse, que l'on contourne. C'est même dans ce mouvement tournant que l'on fait connaissance avec le phénomène, car c'en est bien un. Après avoir approché le premier par son côté en pente, on arrive à un angle d'où il commence à révéler ses dimensions plus qu'imposantes ; et c'est à ce moment que les jeunes gens se mettent à accomplir le rite connu, de lancer des pierres pour tâcher de l'atteindre. L'illusion est moins grande que je ne m'y attendais ; il est facile de se rendre compte que nul homme ordinaire n'est capable d'envoyer une pierre à pareille distance ; elles tombent tout au plus à moitié chemin. Cependant, le bateau a continué d'avancer, et arrive bientôt à la façade opposée, qui est perpendiculaire et lisse ; et

à cet endroit-là, il n'y a pas moyen de ne pas se sentir réellement empoigné, pour ne pas dire écrasé. Comme au pied du Niagara, on éprouve l'impression que vraiment le Créateur a exagéré, qu'une moitié moins de granit, dans ce cas-ci, serait déjà, tout à fait impressionnant, déconcerterait assez nos petites conceptions de la nature. Mais le monstre est là, et il serait bien inutile de lui tourner le dos en disant que ce n'est pas vrai, comme le fermier américain devant la giraffe. Et il n'y a plus qu'à admirer le géant dont le mur lisse et brun de nuances diverses, semble monter jusqu'au ciel.

Le bateau contourne lentement le cap en faisant entendre des coups de sirène rythmés que l'écho reprend et répète en les multipliant : l'effet est sauvage et saisissant. Puis l'on passe au cap Trinité, moins tranché dans ses allures, mais n'en ayant pas moins aussi des dimensions imposantes. Et le bateau continue sa course sur le chemin liquide pendant que les passagers hument avec délices le grand air forestier auquel se mêlent bientôt les senteurs salines qui s'en viennent du grand fleuve que nous retrouverons bientôt, à Tadoussac.

C'est la fin du défilé montagneux, qui ne se continue plus que d'un côté, et de loin, sur la rive nord, après que l'on a quitté Tadoussac, avec sa belle plage, son grand hôtel et son intéressant établissement de pisciculture, où l'on voit nager de grands saumons, ces aristocrates de nos eaux. L'on arrête à quelques quais couverts de foules gaies et babillardes, et l'on finit par arriver, les yeux et la poitrine dilatés d'horizon et le grand air, aux approches toujours impressionnantes du cap Diamant et de la vieille cité de Champlain.

LA VALLÉE DE LA MÉTAPÉDIA

Puisque je suis décidé de respirer les brises salines de la Gaspésie, allons donc maintenant à Lévis monter à bord du rapide "Océan limité", qui y passe vers minuit et s'en va en suivant le fleuve jusqu'à Rimouski, où il lui tourne le dos pour s'enfoncer vers les Provinces Maritimes. On descend à Métapédia pour changer de chemin de fer et prendre la direction du pays de Gaspé proprement dit. Mais avant cela, par quelles belles parties du "bas de Québec" n'a-t-on pas passé !

Les comtés de Lévis, de Bellechasse, de Montmagny, de L'Islet, de Kamouraska, de Témiscouata défilent tour à tour dans la nuit, avec un arrêt à la Rivière-du-Loup, où l'on change de locomotive pour jusqu'à Mont-Joli. En plein jour, c'est un trajet admirable, à travers de riches paroisses et des paysages agricoles relevés par le fleuve, que l'on sent tout proche même lorsqu'on le perd de vue pendant quelques moments. Puis vient le comté de Rimouski, suivi de la vallée de la Métapédia, dans laquelle le "Limité" pénètre, vers six heures du matin environ, ce qui permet d'en admirer les beautés pendant plus de deux heures que prend la traversée de la Vallée proprement dite. On n'y voit plus le fleuve, mais c'est ici le domaine de la forêt, qui n'est nulle part plus exhubérante ni plus épaisse, et recouvre de son feuillage sombre des coteaux et des vallons d'une interminable variété, à mesure que le train pénètre plus avant le long de la rivière qui arrose toute la région.

Pays de montagnes richement boisées, la vallée métapédienne ne pouvait pas ne pas se développer rapidement dès qu'un chemin de fer y passerait. Ce fut la Confédération qui s'en chargea, en rendant nécessaire la construction du lien d'acier devant rattacher le groupe maritime à ce qu'on appelait alors les deux Canadas, celui du Bas, et celui du Haut. La route de voitures qu'y entretenait péniblement un postillon du nom de Fraser, si j'ai bonne mémoire,

et dans laquelle on se rompait les os aux mauvaises saisons, fit donc place à la voie ferrée sur laquelle les locomotives firent bientôt entendre leur souffle puissant. Et les industriels, grands et petits, s'enfoncèrent dans les riches forêts de cèdre et d'épinette.

Il n'y a pas de plus belles cédrières dans tout le pays ; et le bardeau qu'on en fabrique fait prime sur les marchés de la Nouvelle-Angleterre, ce qui a fait surgir de grandes scieries aux principaux endroits, et de petites, dans les rangs, là où le colon se voyait maître de chantiers prometteurs. En règle générale, les grands ont mieux réussi que les petits, mais de toute façon la coupe du bois a servi au défrichement, lequel a fait place à l'ensemencement, et à l'heure actuelle la Vallée, comme on l'appelle familièrement, est en train de passer au rang des plus belles régions agricoles de la province de Québec.

* * *

On s'en rend compte, du reste, rien qu'à y passer, à l'allure rapide du chemin de fer, qui offre tout de même l'avantage de permettre un coup d'œil d'ensemble. On ne voit pas Saint-Damase, situé à quelques milles en arrière de la station, et du village de Saint-Moïse, mais Saint-Damase est une bonne paroisse agricole, placée sur le chemin de la mer, direction de Matane, et depuis Sayabec, qui n'existait, il y a quinze ans, que par une grande scierie exploitée par une société américaine, et qui est devenu un centre agricole et industriel fort prospère, on constate un progrès incroyable au point de vue fondamental de l'agriculture ; c'est d'abord Saint-Léandre, fondée par un patriote local du nom de Levasseur, puis Val-Brillant, avantageusement situé au bord du lac Saint-Pierre, renflement considérable de la rivière Métaépédia, qui atteint à cet endroit une largeur de quatre ou cinq milles, sur une longueur de dix-huit ; la Compagnie Fenderson y exploite une scierie de bois marchand et de l'inévitable bardeau : il y a une succursale de la Banque Provinciale, des magasins considérables, une belle église au clocher élégant. Bref, l'apparence de ce village est tout d'entrain et de propreté, pour ne pas dire de coquetterie. Puis l'on arrive bientôt à Amqui, que ses ambitieux citoyens

appellent quelquefois " la reine de la Vallée ", et qui n'est pas sans y avoir des titres sérieux. Amqui est en passe, en effet, de devenir non seulement une petite ville industrielle, mais c'est encore elle qui détient la palme de l'importance et de la rapidité du développement agricole. Les cultivateurs locaux y apportent chaque jour, m'assure-t-on, plus de vingt mille livres de lait à la fromagerie-beurrerie. Ce n'est qu'un détail de l'ensemble, mais il existe dans ce gros bourg adossé à ses multiples coteaux baignés par la rivière, une telle activité que l'on y éprouve l'impression d'une petite métropole régionale. Les scieries Price en sont parties depuis une dizaine d'années, mais un citoyen entreprenant, M. Duncan Dubé, en a bâti une autre à la même place et y fait un commerce considérable ; il y a aussi à Amqui un bureau d'enregistrement, deux notaires, un avocat, quantité de négociants, plus une succursale de la Banque Nationale, qui fut fondée et dirigée pendant cinq ans par celui qui écrit ces lignes, ce qui constitue à ses yeux un titre de gloire à nul autre pareil. Cette banque a certainement aidé au développement de la région et l'on vient de lui élever un local plus spacieux, qui ajoute en même temps à la beauté du village, tandis qu'une autre banque vient aussi d'y établir une agence.

On est de plus à construire une église, sous la direction énergique et avisée de M. le curé N. Caron, qui a remplacé il y a peu d'années le premier curé de la mission, messire Léon D'Auteuil. Et le long de la rivière Humqui, qui vient se jeter ici dans la Métapédia, la nouvelle paroisse de Saint-Léon se développe d'encourageante façon, apportant à Amqui un fort courant de commerce. On trouve de plus à Amqui une compagnie locale d'éclairage électrique, un aqueduc de premier ordre, la rue principale a été élargie et pavée, et rien n'est plus gai que la spectacle qu'offre ce gros bourg actif, avec la rivière qui le suit et le reflète, et s'élargit en arrière de lui pour aller passer sous le pont situé devant l'église, le presbytère et le couvent, sans parler de quelques importantes maisons de commerce. L'industrie et l'agriculture ont entrepris, il y a quelques années, de créer ici l'un des plus prospères villages de la province, et il semble bien qu'ils y

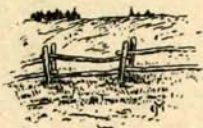
aient déjà réussi. Il est peu d'endroits où les gens aient l'air à ce point affairés et satisfaits de leur sort.

On passe ensuite le Lac au Saumon, nouveau renflement de la rivière, où se trouve aussi une colonie agricole moins forte, avec deux ou trois moulins dont l'un, celui des MM. Paradis, est situé de l'autre côté du lac, ce qui ne l'empêche pas, sous une direction experte, de faire d'excellentes affaires ; il y a ici quelques douzaines de familles acadiennes qui font de notables progrès. Puis le convoi nous amène au village harmonieusement dénommé Causapscal, dont on n'oublie plus le charme forestier une fois qu'on y a goûté. Ici encore, deux rivières se rencontrent en chantonnant sur les cailloux de leurs lits, rivières dans lesquelles passent en glissant des saumons dont certains pèsent dans les cinquante livres, mais dont la pêche est réservée à de riches Américains. Une jolie église neuve s'élève depuis quelques années, à côté d'un couvent également de date récente, sur un coteau qui surplombe le village, et dans l'intérieur des rangs au canton Matalik, il s'est ouvert l'an dernier toute une nouvelle paroisse de colons, amenés là par l'initiative intelligente de la Société de Colonisation de N.-D. du Chemin de Québec. Nous connaissions de longue date le canton Matalik pour l'abondance de ses bois et la richesse de son terrain ; mais il ne s'y trouvait jadis qu'une dizaine de colons, luttant assez péniblement contre la distance et l'isolement. Ils y sont plus de deux cents familles aujourd'hui, avec une chapelle desservie par M. le curé de Causapscal, et c'est là l'un des plus beaux faits de patriotisme pratique qui se soient produits dans notre province depuis longtemps.

On me dit que dans le bas de la paroisse de Causapscal, la terre d'un vieux et estimable cultivateur, M. Heppel, a changé de mains dernièrement, au prix de vingt-et-un mille dollars. Le fait et le chiffre se passent de commentaires.

Deux ou trois paroisses plus jeunes complètent le territoire défriché de la vallée de la Métapédia, et l'on y trouve aussi quelques " moulins à scie " fabriquant du madrier ou du bardeau par grandes quantités, ce qui révèle la première phase de la colonisation dans cette partie plus jeune encore.

Puis l'on traverse une certaine distance encore inhabitée, couverte de l'épaisse toison de la forêt, et l'on est rendu, d'abord à Saint-Alexis, puis au village proprement dit de Métapédia, appelé Matapédia par les Anglais. Et c'est là que l'on quitte l'Intercolonial pour se mettre en route, dans le train plus modeste du "Quebec & Oriental Railway" vers les rives calmes de la Baie des Chaleurs, et celles, plus tourmentées, de la Gaspésie.



VERS LA GASPÉSIE

On est encore loin de la Gaspésie lorsqu'on quitte, à Métapédia, le convoi de l'Intercolonial ; mais au moins, on est en chemin pour y aller. Il n'y a plus qu'à se pourvoir d'un billet de la compagnie " Quebec and Oriental Ry " dont le nom évoque bien gratuitement les splendeurs asiatiques ; puis on monte dans un train qui paraît petit et rudimentaire, par comparaison avec le géant que l'on vient de quitter. Et le moment du départ finit toujours par arriver, même s'il se laisse parfois attendre. Il ne faut pas oublier ici d'avancer sa montre d'une heure, car la région est soumise à l'horaire dit *Eastern time* qui a cours dans les Provinces maritimes ; les voyageurs s'en étonnent tout d'abord, surtout depuis que nous sommes soumis à l'heure avancée, qui donne en ces parages deux heures d'avance sur l'ancien système, censé être basé sur le soleil. Mais tout cela est bien compliqué, et on l'oublie vite pour se livrer à l'observation du nouveau pays que l'on va parcourir.

C'est d'abord une course assez lente à travers les arbres métapédiens, dont les branches caressent parfois le dos de la locomotive avec une amicale familiarité ; puis la Restigouche apparaît à droite, on devine au loin la petite ville active qu'est Campbellton, puis la rivière se met à s'élargir jusqu'à perdre son identité dans les eaux de plus en plus vastes de la Baie des Chaleurs qui commence. En même temps, les villages défilent et l'on fait connaissance avec les premiers : Cascapédia, Nouvelle, Carleton, Maria, etc., etc., tous prospères et bien bâtis.

* * *

C'est ici le mariage de l'agriculture avec la pêche, et la population se livre aux deux, en donnant la prépondérance à la première, ce qui est toujours un fort élément de succès. Le pays est beau, avec un arrière-plan de montagnes qui le protège contre les vents du nord, et les plages sont généralement avantageuses aux ébats des citadins. Le fait est

que Carleton, par exemple, est l'endroit favori des Québécois assez cossus pour s'y offrir une maison ou un simple séjour à l'hôtel ; et j'y ai vu en passant cette année de non moindres personnages qu'un ancien gérant de compagnie de chemin de fer, un député très actuel d'un comté où se trouvent des mines d'amiante et qui arbore en ces lieux une culotte blanche éblouissante ; jusqu'à des conseillers législatifs ; on voit qu'il est temps de tirer l'échelle.

Les Montréalais ont aussi envahi le pays, mais ils vont plus loin, comme s'ils ne pouvaient être pleinement heureux qu'à un maximum de distance de la Commission administrative, ce dont il serait difficile de les blâmer. Et c'est surtout à Percé qu'on les retrouve, à Percé qui est presque tout au bout de la Péninsule et en est bien l'endroit le plus charmeur. Mais nous ne sommes pas encore rendus si loin.

Les villages et les paysages se suivent et se ressemblent assez à mesure que l'on avance et que la mer s'élargit vers la côte du Nouveau-Brunswick, qui finit par disparaître derrière la ligne bleue de l'horizon. On est alors rendu dans la région avoisinant le chef-lieu du comté de Bonaventure, New-Carlisle, où se trouvent palais de justice, bureau d'enregistrement, banque, avocats, notaire et toutes les autres améliorations modernes. C'est aussi le point de liaison entre les deux compagnies de chemins de fer, car le *Québec-Oriental* prend fin ici, et c'est sur le *Québec-Atlantique* que l'on continue. On peut aussi dire que c'est à New-Carlisle que commence la région gaspésienne proprement dite, bien qu'il reste encore soixante-quinze milles de parcours environ pour se rendre à Gaspé, tout au bout de la péninsule. Carlisle, comme on dit brièvement par ici, est depuis deux ou trois ans privé de service, et le quai, de même que les autres que nous avons passés pour arriver ici, est à peu près désert et ne sert qu'à quelques chaloupes de pêche, qui viennent parfois s'y abriter. Mais cet abandon provisoire de ses ressources maritimes ne prive pas pour cela New-Carlisle de son importance ni de sa beauté, qui résume en quelque sorte celle de toute la Baie des Chaleurs. Le village est sis le long de la plage, taillée en baie naturelle et faite de beau sable éminemment

propice aux bains de mer ; et il s'étend sur une assez grande étendue, au milieu d'arbres plus beaux et plus grands que ceux que l'on est accoutumé de voir, même à l'intérieur de la province. Les ormes, les peupliers et les saules de New-Carlisle sont dignes de la beauté changeante de la mer, dont les grands souffles font pencher leurs têtes sans les humilier. Et la terre est toute rouge, d'un rouge foncé qui fait paraître le ciel bleu et la mer plus verte. Je trouve dans une brochure sur la Gaspésie les quelques notions suivantes sur la nature de ce sol :

" D'après un professeur qui en a fait une étude spéciale au Nouveau-Brunswick, les couches de ces formations de grès rouge se composent, entre autres, de couches d'argile rouge, communément appelée, " glaise rouge ", qui en se pulvérisant, forment des terrains, tantôt de riche terre glaise, tantôt de riche argile. Ce sont les terrains les plus avantageux et les plus productifs."

Cette teinte du sol se retrouve dans la plus grande partie du territoire gaspésien, dans lequel on entre en quittant New-Carlisle. Il convient de noter avant d'en repartir, qu'il s'y trouve un buffet-gare où les voyageurs trouvent à se restaurer des fatigues et des privations du voyage, qui dure bien cinq ou six heures, de Métaédia à New-Carlisle. On s'y aperçoit cependant, on se mettant à table, qu'on est en pays de poisson, car il n'y a pas beaucoup d'autre chose au menu. Morue fraîche, que tu es fraîche au premier contact avec un palais affamé ! On s'en empiffre avec délices, qu'elle soit rôtie ou bouillie, et peut-être regrettera-t-on un peu plus tard de n'avoir pas apporté un peu plus de discrétion dans cette première rencontre. Il est parfois imprudent de prendre par surprise un estomac citadin un peu capricieux ; mais la nature fournit souvent le remède à côté du mal, et quiconque a des tiraillements de budget pour avoir mangé trop de poisson de mer, n'a qu'à s'approcher du rivage à la première occasion, en l'espèce Chandler, et s'envoyer au moyen d'un coquillage, des paquets d'eau de mer, saine et bien salée, au siège de la difficulté. Il n'est pas de malaise ni de poisson qui résiste à ce traitement par l'homéopathie.

Le premier *petit* chemin de fer, soit dit sans les offenser ni l'un ni l'autre, nous a amenés à New-Carlisle en prenant quelque peu son temps, mais le second semble s'être donné pour mission de réparer les torts de son aîné. Car il est plus jeune et n'est en opération que depuis cinq ou six ans. La voie en est mieux assise, les locomotives plus allantes, et l'on sent tout le suite un changement d'allure qui devient parfois inquiétant tant le mécanicien y met de zèle. Et le paysage est de toute beauté ; le charme un peu familier, un peu tranquille de la Baie fait place à la physionomie plus agitée, plus tourmentée de la Gaspésie ; la mer est toujours proche, et ses vagues viennent battre à nos pieds ; mais c'est de plus haut qu'on la regarde. La voie ferrée suit de près le contour de la rive, laquelle est souvent escarpée et s'élève à vingt, trente, cinquante pieds au-dessus, de sorte que ce sont parfois de véritables précipices que l'on contourne ou que l'on traverse hardiment sur des viaducs au fond desquels la vague vient s'étendre en flots argentés. Aux arrêts, on l'entend chanter, et est-il besoin de le dire, la senteur des brises salines a déjà envahi le convoi, et que l'on se surprend à respirer profondément rien que pour le plaisir. On éprouve l'impression d'être passé dans un autre monde, où la vie serait plus large, où le sang coulerait plus riche dans les veines. Et l'on pense avec allégresse aux bons bains que l'on prendra demain dans l'immensité berceuse de ces flots à l'odeur saine et reconstituante.

Mais c'est bientôt dit, et pour prendre des bains de mer, il faut d'abord que celle-ci y consente elle-même, ce qu'elle ne fait parfois que si le soleil le lui enjoint positivement. Mais revenons aux moutons que fait la mer, comme on vogue au-dessus d'elle à la suite d'une diablesse de petite locomotive qui court et saute d'un cap à l'autre à une vitesse exagérée. C'est à ce train qu'on arrive bientôt, par exemple, à Port-Daniel, l'un des endroits les plus beaux, les plus "gaspésiens" de toute la côte.

J'avais déjà vu Port-Daniel, il y a une dizaine d'années, par un soir de juillet, au moment du crépuscule. Le bateau de Campbellton venait d'y arriver, et reposait au quai, au

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SU-PIRE

pied de la haute montagne coupée à pic qui rappelle, ou plutôt annonce, celles plus sauvages encore de Percé ; le soleil venait de disparaître derrière le mont, et du large arrivaient à la fois le souffle calme de l'océan, et une trentaine de barques de pêche rentrant au port avec leurs prises. Ces groupes de petites voiles, rougeâtres comme le sol, se balançaient à l'horizon marin, et tout le paysage était imprégné d'une tranquillité et d'une grandeur silencieuse qui ne se peut décrire. Ces heures de beauté intense ne sortent plus de l'âme une fois qu'elles y ont mis leur empreinte. Il est rare, aussi, qu'elles se répètent jamais, et Port-Daniel était moins poétique, l'autre soir, sous le brouillard gris qui régnait depuis le matin, aperçu de la petite gare, autrement et plus mal située que le quai. Les lampes villageoises commençaient à s'y allumer, et le train fut bientôt en route vers d'autres destinées ; il nous restait une petite heure de patience et de bousculades avant d'atteindre le but, Chandler.

Ce fut bientôt fait, et grâce aux indications d'un aimable compagnon de route, M. l'abbé Bourret, de Saint-Joseph de Beauce, qui me pardonnera bien de livrer son nom à tous les échos de la postérité, je trouvai sans difficulté bon souper, bon gîte, et... le premier contact immédiat, et salulaire, avec la mer. Mais c'est étonnant, la quantité de ce liquide salubre qu'on peut boire, pour soigner un estomac malade, sans que le niveau de l'océan en paraisse sensiblement affecté !

304101884
304102-111A2

EXCURSION A PERCÉ

Un voyage en Gaspésie n'est pas complet sans un séjour à Percé, surtout si l'on n'a pas le temps de se rendre au Bassin de Gaspé même, dont le charme est différent et moins violent, pour ainsi dire. Le temps avait été brumeux et un peu pluvieux pendant les deux premières journées passées à Chandler, et l'idée d'y aller en automobile, comme en parlaient les amis, devenait de moins en moins réalisable. Cependant, il ne plut pas le troisième jour, ce qui était déjà un progrès, et l'expédition fut décidée. Le chauffeur, comme nous commencions déjà à appeler amicalement le jeune propriétaire de la machine, avait besoin de courage pour entreprendre cette course de vingt-sept milles dans des routes probablement difficiles, mais on sait qu'aux âmes bien nées...

Exception faite d'un tiers environ de la distance, la route n'était qu'une fondrière vaseuse et glissante, dans laquelle la forte voiture n'avancait parfois que grâce à ses chaînes et à des combinaisons savantes entre le volant et le moteur. Et avec cela, des montées et des descentes si fréquentes qu'il en est quelques séries que les habitués ont dénommées "les montagnes russes" pour ne pas dire le "Scenic Railway", et qu'on n'y franchit une butte que pour dévaler tout de suite au fond d'un vallon qui se termine à angle droit par quelque petit pont aux approches difficiles. On vieillit de plusieurs années, dans des conjonctures aussi instables, et il n'y a rien de tel pour inspirer à un humble pékin une admiration fervente pour la façon plus sûre dont le Créateur avait organisé la locomotion humaine, *pedibus cum jam-bis*, ou bien le Train Onze, comme disent les poilus.

Mais tout s'arrange, avec un bon chauffeur, et de haute lutte nous sortîmes du "fond" vaseux où passe la ligne de démarcation entre les deux comtés provincial et fédéral. On finit toujours par rejoindre Sainte-Adélaïde de Pabos, puis la terre est plus sèche ensuite et l'on peut courir agréa-

blement dans la direction de la belle paroisse de Grande-Rivière.

On conserve de Grande-Rivière le souvenir d'un beau village et d'une forte paroisse mi-agricole mi-pêcheuse, avec une église en pierre blanchâtre, d'une élégance et d'un fini difficiles à dépasser dans les plus riches paroisses de l'intérieur. Elle est tout à l'honneur des paroissiens, et du dévouement actif de M. le curé Poirier, dont on vante à la ronde les qualités d'apôtre et de colonisateur ; nous avons regretté de ne pouvoir le saluer en passant au presbytère, d'où il était momentanément absent. Mais Grande-Rivière donne au passant l'envie d'y arrêter et d'y dresser... trois voiles, pour voguer avec les autres, que l'on voit, amarrées dans un hâvre commode, lorsque le temps n'est pas propice, comme lors de notre passage, et que la pêche ne donne pas. Entre autres commodités, on remarque à Grande-Rivière une succursale de la Banque Nationale, dont le rayon d'influence s'étend d'un côté jusqu'à Percé et de l'autre à Chandler, et qui complète le circuit avec celle du bassin de Gaspé ; il se trouve aussi à Grande-Rivière un établissement de la célèbre maison Robin, qui faisait autrefois de si grandes affaires avec l'emballage et l'expédition de la morue, et qui continue, dans des proportions un peu moindres, depuis la construction du chemin de fer.

* * *

L'Anse-à-Beaufils, qui se présente à quelques milles plus loin, et précède Percé, nous a laissé un souvenir d'angoisses et de difficultés inénarrables, surmontées par une série de miracles dont la technique échappe à notre ignorance. Avec une Ford, nous aurions toujours eu la ressource de piquer à travers les champs, ou de courir sur la clôture à la façon des écuireux ; mais une *McLaughlin* ne se conduit pas de cette façon évaporée, et meurt plutôt où elle s'attache, après avoir passé par toutes les phases de la ruade ou de la vaporisation spontanée de l'eau chargée de rafraîchir le moteur. Cet incident a généralement pour résultat d'envoyer les jeunes gens non-mariés qui font partie du voyage en quête

de quelques seaux d'eau fraîche à la maison la plus voisine, ce qu'ils font avec les espoirs secrets que l'on devine, sur l'âge et les attrait possibles de la personne qui leur répondra. La jeunesse est la même partout ; mais hélas ! trois fois hélas ! Mais soyons discrets... et charitables, et n'inscrivons que le fait véridique que le délégué chargé de la découverte et des négociations accomplit sa mission avec succès et fit trois fois le voyage, mais avec un air austère et sombre qui éclaira ses compagnons sur le genre de rencontre qu'il avait fait, et dont la maison garda jalousement le secret. Lorsqu'on osa lui demander l'âge de la dame, il grommela " quatre-vingt-quinze " et regarda du côté de la mer.

Et la lutte recommença avec l'Anse-à-Beaufils, dont la glaise rougeâtre s'attachait désespérément à nos roues comme un député à son mandat.

La " première vitesse " a cependant des ressources inépuisables, et nous tira des mauvais pas les plus décourageants. Et notre Pégase finit par déboucher sur les hauteurs voisines de Percé, que l'on ne peut pas revoir sans émotion, une fois qu'on en a connu le charme grandiose et rude. Nous défilâmes dans le petit village et vîmes arrêter, tout courbaturés, dans la cour d'un hôtel, d'un vrai hôtel, d'un hôtel à Percé, ce que j'avais peine à croire, pour en avoir si absolument constaté l'absence il y a bientôt dix ans. On n'avait alors que le choix entre deux familles recevant des pensionnaires ; et ceux-ci n'étaient jamais bien nombreux. Aujourd'hui, les voyageurs remplissent deux hôtels et un sanatorium qui est plutôt, si je ne me trompe, une maison de repos idéalement située pour réparer les forces citadines et replâtrer comme par magie les neurasthéniques, par la magie de l'air salin et du site le plus prestigieux de l'Amérique entière.

* * *

Nous sommes montés pour nous dégourdir peu à peu, sur l'éminence qui fait face au Rocher Percé proprement dit, ce monstre granitique séparé de la terre ferme par l'action séculaire des eaux, à ce que disent les géologues. Il

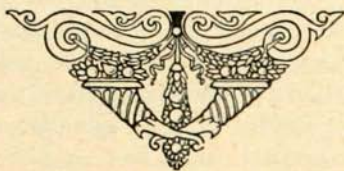
n'est qu'à dix ou douze arpents de distance du mont sur lequel nous nous trouvions, et qui est moins haut cependant. La mer était basse, et l'on pouvait à ce moment se rendre à pied sec jusqu'au pied du rocher et caresser de la main son flanc rugueux, ou plutôt son pied de granit, car un être humain a l'air d'une mouche à côté de ce monstre qu'on dirait avoir été poussé là par la mer, et devoir en être retiré quelque jour, après avoir séjourné solennellement près des hommes comme pour les étudier et tâcher de comprendre le mystère de leur vie. Je ne peux jamais m'empêcher de ressentir, en regardant le Rocher Percé, l'impression d'un vaste navire à l'ancre, et qui vient d'arriver dans la nuit. Il est tellement impressionnant que l'esprit éprouve un sentiment instinctif d'incrédulité ; ce n'est pas yrai, semble-t-il, que cette bête énorme soit là en permanence ; il est évident, il faut, qu'elle y soit venue, et que par conséquent elle doive en repartir un jour de la même façon. Elle irrite notre conception habituelle des choses, et si on réussissait à analyser et à clarifier suffisamment sa première impression, on lui demanderait, comme un petit enfant : " Qu'est-ce que tu fais-là " ?

Mais la Bête ne répond que par ses dimensions écrasantes, et par les gémissements des milliers de mouettes qui sont les seuls habitants de son gros dos, et tournoient tout autour, avec un grand bruit multiple et plaintif qui ajoute à la tristesse imposante du paysage, surtout lorsque le soleil est caché, comme il l'était alors depuis près d'une semaine.

On détourne à regret les yeux du Rocher, puis de l'île Saint-Bonaventure, située dans la même direction mais à trois milles au large environ, et beaucoup moins élevée au-dessus des eaux ; et l'on regarde à ses pieds le village, la rade coupée en deux par la ligne droite du quai, et plus au loin, sur la gauche, le grand mont Sainte-Anne, dont l'ascension est toute une entreprise et constitue une autre des attractions locales. Il monte graduellement du côté de terre, mais comme les autres élévations de Percé, il est coupé à pic du côté de la mer, ce qui forme comme un paysage taillé à grands coups de haché et dont l'ensemble est impression-

nant à défier toute description. . . Mais autant les monts et le Rocher sont sauvagement grandioses, autant la rade et le petit village ont de charme tranquille et doux, avec les champs paisibles et verdoyants qui les entourent ; et l'on a eu le bon goût, qu'on ne saurait assez louer, de construire dans ce paysage d'exception, une église qui s'harmonise avec le pays qui l'environne. De pierre sombre comme celle du Rocher, elle est massive et basse, et rappelle les donjons du Moyen-Age, en une forme ramassée qui donne l'impression qu'elle s'accroche littéralement au sol tourmenté qu'elle a mission de défendre, semble-t-il, contre de sombres dangers venus des éléments ou des convulsions de la Terre. On pouvait gâter ce paysage, avec un édifice prétentieux ou de mauvais goût, on a réussi si possible à l'embellir et à le rendre plus frappant encore, et c'est là une marque de bon goût au-dessus de tout éloge.

Nous avons empli nos yeux de ce paysage et de cette beauté de notre pays, et nous sommes redescendus, silencieux, prendre une collation bien méritée, puis vers l'auto qui devait nous ramener immédiatement, avant l'obscurité, quelque peu plus facilement, grâce à une plus lourde machine qui nous précédait, se dirigeant vers la gare située à huit milles de Percé, et dont la large trace aida à nos propres pneus. Et comme nous nous en allions, le vent nous apportait encore l'écho des cris plaintifs des légions de mouettes qui volent et s'entremêlent au-dessus du dos gigantesque du Rocher Percé, pendant que les flots marins l'envahissent graduellement et s'élèvent peu à peu le long de ses flancs majestueux et sombres.



AU CAMP DE VAL CARTIER

Le " Limité " m'a ramené à Lévis, à quatre heures du matin, dimanche, et j'ai vu le jour se lever sur Québec, dont la citadelle est sortie peu à peu de l'obscurité pendant que les voyageurs aux traits tirés attendaient, de l'autre côté du fleuve que le bateau de quatre heures trente voulût bien se décider à faire la première traversée du jour. On peste et on se demande pourquoi il ne vient pas une demi-heure plus vite, à l'arrivée de ce train qui amène toujours du monde. Faire attendre les gens trente minutes, à pareille heure ! Il est bien vrai que le spectacle mérite d'être admiré, mais au bout de dix minutes, on voudrait cependant aller se coucher.

On en vient tout de même à bout, quitte à se contenter d'une messe tardive, et après dîner, comme il pleut dehors à laver tous les péchés d'élections des deux partis, j'arpente avec impatience les couloirs de l'hôtel. Que faire et où aller, par un temps pareil ? Et tout à coup, quelqu'un dans la salle commune a prononcé le nom de Valcartier.

Le camp des soldats, de nos petits conscrits ! Pourquoi pas ? Et puis, d'abord, peut-on s'y rendre cet après-midi ?

— Il y a un train qui part à deux heures moins quinze, répond l'employé.

Juste le temps d'y aller. Il n'y a qu'à s'habiller et chausser pour la pluie, et s'en aller à la gare, à la gare du Lac Saint-Jean, car Valcartier était déjà l'une des stations de notre chemin de fer vingt ans et plus avant la guerre. Aussi n'ai-je pas besoin que personne m'indique le point de départ.

J'y arrive en même temps que plusieurs groupes de promeneurs que le mauvais temps n'effraie pas. De fait, c'est toute une excursion qui se dirige aujourd'hui vers les tentes de nos soldats : famille du petit pioupiou, demeurant soit à Québec, soit dans les campagnes environnantes, soit même à Montréal, car je trouverai là-bas un fort contingent des Laval de la métropole. Je me félicite d'être revenu à

Québec sans plus tarder, ce qui va me permettre de voir Valcartier sous ses allures du dimanche. Oui, mais il pleut ! à vous humecter des pieds à la tête. Une fois rendu, c'est tout un problème que de se protéger de l'eau, puis de la boue, car le camp est à un bon mille de distance. On s'y met courageusement, les papas, les mamans, les petites sœurs, et celles, nombreuses aussi, qui ne sont pas des petites sœurs. Il y en aura tantôt sous toutes les tentes, les Montréal comme les Québec, et du coup personne ne s'apercevra plus que le soleil n'envoie pas de rayons réchauffer les cœurs. Enfoncé, remplacé, le soleil !

Par un procédé de sélection que je renonce à comprendre, les trois seuls et uniques journalistes qui étaient dans le train et ne se connaissaient pas entre eux, se sont trouvés réunis dans une auto de louage qui était là, à attendre le client. C'est probablement la modicité de la dépense, quelques sous par tête, et notre habitude de nous débrouiller, qui a réalisé le miracle ; mais enfin, la foule nous a rendus tous trois, comme Jonas, et nous voici, n'ayant plus qu'à faire connaissance, un d'un journal de Québec, l'autre directeur héroïque de l'organe des étudiants québécois, dont j'oublie le nom et votre serviteur retour de Gaspé et autres lieux. Et c'est comme si on s'était toujours connus. J'en bénéficierai pendant les premiers pas là-bas, dans l'inconnu.

Nous voici à pied... et à l'eau. Les braves gens arrivent sous leurs parapluies, et se répandent dans les rues de tentes. Celles-ci sont, en effet, alignées droit par rues s'éloignant de l'artère centrale, macadamisée comme en ville. Et c'est plein de jeunes soldats qui parlent français. Je suis au hasard mes deux compagnons, qui cherchent quelqu'un, et le demandent au premier conscrit venu : " Paul Lefort !" Le nom est crié sous la pluie fine, et quelques tentes s'entrouvent, laissant passer une ou deux têtes mâles, qui regardent : " Paul Lefort, c'est là-bas, un peu plus loin." Et comme nous avançons, des bruits de conversations sortent des tentes fermées : visiteurs déjà arrivés, et qui s'installent au petit bonheur de la guerre, la vieille maman sur une petite malle, la papa comme il peut, les filles ici et là,

et en général, on n'est pas grandement. J'en rencontre qui arrivent, et cherchent comme nous, un peu gauches, un peu gênés ; mais le fiston est aux aguets, et l'on se retrouve, assez bruyamment. Il faut enjamber la porte de toile, haute d'une couple de pieds, se pencher pour entrer là-dedans, un par un, une par une, et l'on voit bien que ce n'est tout de même pas pour des piques-niques, car les parents ne sont pas gais, bien qu'ils le cachent de leur mieux. La toile se referme, le passant ne voit plus rien, n'entend plus que le murmure de la vie qui passe, pour ces bonnes gens, avec un chagrin mal caché, et qui finira comment ?

Dans d'autres tentes, habitées par ceux, sans doute, qui ne sont pas de Québec et dont les parents sont trop loin, il y a des petites cousines, ou des amies bien sages, et en tout cas, on s'est installé, à terre, en rond, du mieux qu'on peut, et la porte de toile ne reste pas ouverte bien longtemps à cause de la pluie sans doute. Jeunesse ! Et du reste, rien qu'on puisse blâmer, et les chaperons ne manquent pas. Mais c'est le dernier dimanche pour un bon nombre, car il flotte dans le camp, je l'ai senti tout de suite, une rumeur de départs très prochains. Il n'y a que les mères qui ne le sachent pas tout à fait, bien qu'elles se doutent.

* * *

J'ai suivi mes deux camarades et fait connaissance de quelques joyeux lurons, dans une tente. Puis j'ai ouvert mes propres ailes, représentées par un parapluie, et me suis mis en route pour tout voir et tout savoir, ce qui n'est pas mince besogne.

D'abord, où sont les Montréalais ? On me les désigne, à deux rangées de tentes plus loin, formant le commencement des lignes du camp. Et je pars dans cette direction, traversant quelques rigoles et quelques îlots d'herbe mouillée. Comme j'allais choisir une tente, et essayer une entrevue, j'aperçois celle de l'angle, plus grande que les autres, et ouverte : une tente-bureau, avec des meubles, une machine à écrire, et un soldat en petite tenue, qui regarde en l'air, avec celui, d'air, de ne pas s'amuser profusément.

— Bonjour, monsieur, dis-je en m'asseyant sur un coin de table. Et quelles sont vos fonctions céans ?

— J'entretiens la tente et les affaires du commandant, me répond le jeune homme, d'un ton intelligent et causeur. J'avais lu son nom, en passant, sur des enveloppes qu'il avait devant lui, et la connaissance est vite faite ; un parent à lui est connu à Montréal dans le monde des lettres, et je n'ai de mon côté qu'à mentionner le *Devoir* pour " faire bons amis ". Mais que peut-il m'apprendre que je n'aie deviné facilement ? Il n'est pas là pour son plaisir, pas plus que les autres, et lorsqu'il pleut et qu'on n'a pas de visites, eh bien, on regarde en l'air et l'on n'a pas envie de chanter. Mais la loi est la loi, et chacun accomplira son devoir devant Dieu et les chefs. Nous nous sommes séparés très bons amis, et je continue d'errer dans le quartier montréalais. Il y est venu assez de visiteurs, une excursion étant arrivée à Québec ce matin ; et presque toutes les tentes ont leur quote-part, et font du bruit, un bruit presque joyeux, mais pas tout à fait.

Je suis entré me mettre à l'abri de l'eau sous une tente-cuisine : quatre poêles d'acier carrés, chargés de casseroles de même forme. Le charbon brûle sous chacun, et la gorgote est en marche pour le souper. Un troupier rêveur, vingt ans, surveille cela, seul et silencieux.

— Eh bien, jeune Montréalais, ne laissez pas brûler le fricot. Où demeuriez-vous, dans la métropole ?

Quartier central, à dix portes à peine de l'endroit où j'ai habité moi-même : presque voisins ; il n'en faut pas plus pour se regarder avec sympathie. Si nous étions " là-bas ", outre-mer, il me sauterait au cou : un homme qui connaît sa rue !

Il est bien courageux, mais pas enthousiaste. Enfin, c'est la loi, on fera sa part.

— Il paraît que plusieurs vont partir bientôt ? Qu'est-ce qu'ils en disent ?

— Oh bien, c'est selon le tempérament de chacun. Il en est qui aiment autant en finir au plus vite avec les pre-

miers degrés de l'entraînement. On ne s'amuse pas, vous savez, dans ce grand champ des environs de Québec. On ne peut même pas y aller, à Québec, faire une promenade ; il faut rester ici, faire l'exercice et apprendre le métier ; ça manque un peu d'imprévu. Heureusement, il y a le " Chez-Nous ".

C'est vrai, j'allais l'oublier, le " Chez-Nous du soldat ", dont la bénédiction par Son Eminence le cardinal, la semaine dernière, a révélé l'existence au grand public. Je me fais indiquer où il se trouve, car je ne vois pas d'édifice qui le puisse contenir, il n'y a que des tentes, la grande avenue et des groupes de bonnes gens et de soldats, qui défilent, ruisselants...

— C'est dans ces trois grandes tentes que vous voyez là-bas.

Merci, je prends congé de mon jeune ami, qui reste à ses fourneaux. Et je m'amène à l'entrée principale du Chez-Nous, devant laquelle il faut faire de la stratégie pour ne pas s'enliser dans les flaques. Non, mais pleut-il assez et longtemps !

* * *

Je pénètre sous une tente grande comme pour un petit cirque ; la première impression, c'est qu'on est dans un magasin de menus objets d'utilité et de friandises, avec trois guichets auxquels des soldats se présentent pour acheter avec quelques sous une liqueur, un fruit, un peigne, ou une crème à la glace ; l'assortiment est d'une variété savante, afin que le soldat puisse se procurer tout ce dont il a raisonnablement besoin. N'oublions pas que pour la première fois sans doute, ils sont privés de la mère ou des petites sœurs pour tenir leur linge et leurs affaires en ordre !

J'ai l'agréable surprise de trouver à la direction mon ami M. C.-J. Lockwell, de Québec, qui n'a d'anglais que le nom, bien entendu. Je m'étonnerais de le voir là si je n'étais habitué de le voir en cent endroits différents et parfois étonnants, ainsi le conseil de ville de la vieille capitale. Mais nul n'est mieux doué pour mettre le soldat à l'aise, et l'on voit tout de suite que "ça marche", au Chez-Nous : et si le magasin fait des profits, ça retourne automatiquement à la caisse de la Saint-Vincent-de-Paul, qui soutient l'œuvre. M. Lockwell me fait visiter la seconde grande tente, où je reviendrai tout seul, un peu plus tard, jouir du spectacle : c'est la salle de réunion et de théâtre : sur une grande estrade, un conscrit est au piano, accompagnant un autre qui chante, soit la *Marseillaise*, soit l'*O Canada*, soit *Tipperary*, soit une romance, au hasard de l'improvisation. On a chanté ainsi tout l'après-midi, et je ne parle pas des danses fantaisistes, des valse langoureuses entre deux farceurs, des mauvais tours, casquettes volées, chaises sautées dans la course, mille coups et mille jeux en un mot, comme en peuvent faire deux cents "jeunesses" lâchées libres dans un endroit justement destiné à ces fins. Il semble qu'au Chez-Nous, la consigne est de rigoler, crier, chanter, colleter ; et l'on n'y manque pas, sous l'œil amusé des visiteurs, assis sur de longs bancs à côté de leur soldat, et des fillettes jeunes et moins jeunes rassemblées là. En un mot, c'est une grande salle de café-concert de la bonne sorte, pleine de monde et pleine de grosse gaieté bruyante. Les petits soldats cessent, en y entrant, de trop penser à la maison, dont ils ne sont pas encore désaccoutumés, et dont le souvenir, parfois, leur fait si mal !

* * *

Dans deux autres tentes adjacentes et moins grandes, sont les salles de lecture et d'écriture, d'écriture surtout. C'est là que Joseph, ou petit Jean, vient écrire à ses parents ou à son amie, voire à sa jeune femme. Papier, plumes et encre sont gratuits ; il n'y a qu'à s'asseoir et à écrire ; il y a place pour une cinquantaine dans chacune des deux tentes,

et il n'y avait pas trois places libres au moment où j'y suis passé ; la correspondance n'est pas négligée, je vous le promets !

— Il y en a un, la semaine dernière, me dit-on, qui avait les larmes aux yeux en me parlant de son petit poulain, et de ses vaches, laissées sur la ferme...

La dernière tente contient le bureau d'expédition des vêtements civils, que le conscrit laisse en endossant définitivement l'uniforme. Le Chez-Nous se charge gratuitement de la réexpédition à la famille, et profite de l'occasion pour offrir au " nouveau " divers objets de piété appropriés, dont un petit drapeau du Sacré-Cœur qu'ils mettent tous dans le fond de leur casquette : pendant que je causais avec mon guide complaisant, trois ou quatre sont venus demander, qui une médaille, qui un livre de prières, qui un petit drapeau ; un employé volontaire se tient sur place pour les satisfaire. De plus en plus, le Chez-Nous m'apparaît comme une invention du ciel, et je formule tout haut ce que je me demande en moi-même depuis plusieurs minutes.

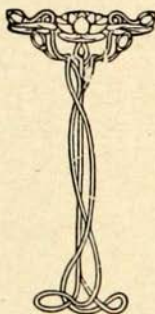
— Mais comment feront-ils là-bas ", s'ils n'en ont pas un semblable ?"

Ils en auront, me répond-on. La Saint-Vincent-de-Paul et les membres du comité sont bien décidés à soutenir nos gars jusqu'en France. Les ressources manquent un peu, mais nous les trouverons, même s'il faut demander la charité de porte en porte : et nous n'abandonnerons pas nos jeunesse à l'ennui, au " cafard " ou à de pires dangers encore.

Comment ne pas admirer une détermination pareille, en souhaitant du fond du cœur qu'elle soit bénie et réussisse ? Je note les noms des administrateurs, qui s'y dévouent sous les auspices de la Société Saint-Vincent-de-Paul, laquelle vit elle-même de charité, comme on sait bien : président, N.-E. Papillon, négociant ; vice-président, C.-J. Magnan, inspecteur-général des écoles et président de la Saint-Vincent ; trésorier, docteur Deschêne, sous-ministre de la colonisation ; directeurs, R. P. Lefebvre, S.-J., Jos. Picard, fabricant de tabacs, S. Lefebvre, employé civil, J. Cha-

bot, relieur, colonel Rinfret, C.-J. Lockwell, tout un état-major charitable et avisé. Nos conscrits sont entre bonnes mains.

Que dire de plus ? Le train retournait à sept heures passées, et les groupes se pressaient dans la voie unique qui mène à la gare : on avait pris congé du fils-soldat, bravement, sans attendrissement, au moment où il s'en allait prendre le repas du soir avec ses camarades, chacun armé de sa gamelle et du fourbi ordinaire. On s'en revenait vers la ville et vers la vie courante, à peine interrompue par l'atteinte inexorable de la grande Épreuve, dont tant de peuples ont souffert, et dont nous souffrirons comme les autres, selon la coupe remplie par le Dieu des miséricorde... On s'en revenait un peu mornes, et là-bas, dans la ville éphémère des tentes, le garçon restait, restait longtemps encore pour faire un long et dur voyage avant de revenir. Que Dieu protège et garde les petits Canadiens-français qui, le cœur un peu gros, mais le regard fier, accomplissent dignement l'âpre devoir qui leur est dévolu !



LE CURÉ DES CHANTIERS

Vers midi, l'un des occupants du wagon-observatoire qui nous cahote par monts et forêts depuis le matin prend congé cordialement de quelques-uns des voyageurs, et descend au prochain arrêt. C'est un prêtre, curé de cette paroisse, et au surplus d'une autre extrêmement étendue et populeuse, au moins durant l'hiver : "le curé des chantiers", ainsi qu'on l'appelle généralement. Grand, bien planté, traits énergiques, l'air à la fois attentif et débrouillard, il m'intriguait depuis le départ de Québec ; après qu'il est parti, je questionne à son sujet l'un de mes voisins, qui se trouve présentement attablé devant moi dans la partie du wagon que l'employé vient de transformer en réfectoire. Et du potage au dessert mon ami d'occasion me tient à peu près ce langage :

— J'ai connu autrefois un prêtre qui disait que sa paroisse avait trois mille milles de longueur, et quatre pieds de largeur ; c'était au temps de la construction du chemin de fer du "*Pacifique*", et il était chargé des besoins spirituels des catholiques employés à cette entreprise. De celui qui vient de nous quitter, on ne pourrait dire tout à fait la même chose ; mais ce n'est tout de même pas une "paroisse" ordinaire que la centaine d'établissements forestiers qu'il doit parcourir chaque hiver, allant d'un *campe* à l'autre en traversant taillis, montagnes et coulées, par des froids sibériens, trainés dans un *sleigh* coquet par un cheval prêté par une ouaille obligeante, reçu avec respect par la plupart, mais ayant parfois à faire face à quelque mauvaise tête, vivant en tout cas au milieu d'une population pittoresque à l'extrême, mais mêlée, rude au moins d'aspect, parlant fort et souvent gras, et à cause même de l'isolement inévitable, exposée à devenir, comme a dit un héros de Fréchette, "un peu *slaque* sur la religion". Et c'est juste ce qu'il ne faut pas. Venue surtout de la grande région du Lac Saint-Jean, où cinquante clochers presque, retiennent à leur om-

bre autant de milliers d'âmes croyantes et de la meilleure race, cette population s'enforce à chaque automne dans la forêt à grande distance souvent du point de départ, que ce soit en direction du Saint-Maurice, du Saint-Laurent ou de la Baie d'Hudson. Or, vous concevez qu'il serait désastreux que les secours religieux leur manquassent totalement pendant la moitié d'année qu'ils passent ainsi loin de leurs foyers. Ils ne peuvent pas venir à l'église, il fallait donc que l'église allât à eux ; vous devinez qu'elle n'a pas été longue à le comprendre.

— Mais je devine aussi que chacun des curés ainsi abandonnés durant l'hiver par la moitié, ou le tiers, de ses paroissiens, ne peut pourtant pas les suivre et garder le contact avec chacun d'eux.

— Précisément ; et c'est pourquoi il faut que des "missionnaires de chantiers" s'en chargent à leur place, y donnant la presque totalité de leur ministère, pendant la froide saison. Et "froide" n'est pas un vain mot en ces pays, bien que la forêt protège des grands vent et qu'on y soit toujours mieux qu'en plaine. Aussi n'est-ce pas une sinécure que de voyager d'un chantier à l'autre par trente ou quarante degrés sous zéro, comme cela arrive souvent. Et le missionnaire a besoin de courage autant que de vigueur physique pour résister à la vie intense qu'il mène ; je vous en parle savamment, ayant eu l'occasion de les voir souvent à l'œuvre, surtout celui qui vient de nous quitter.

Représentez-vous la fourmilière humaine qui s'agite en forêt, par une belle journée de décembre, ou même de mars ; *bucheux*, charretiers, *claireux*, et tous les autres de la hiérarchie des bois, sont à l'œuvre bruyamment ; et je vous promets qu'ils auront de l'appétit, autour de la table qui les rassemble trois fois le jour, au *campe en bois rond* qui leur sert aussi de dortoir. Supposez que le prêtre ambulancier se soit laissé attarder par la neige fraîchement tombée, et qu'il arrive à l'heure du souper, dans la nuit noire ; quel spectacle frappe ses yeux, comme il pénètre dans la grande pièce centrale éclairée au pétrole ! A la longue table, les hommes,

trente, quarante, cinquante même, sont assis côte à côte sur des bancs, et font honneur comme on pense aux mets fumants que passe le cuisinier ou son aide, ou même la femme du contremaître, qui suit généralement son mari chaque hiver, avec ses enfants, qui logent dans un apprentis construit à cette fin. "Monsieur le curé qui est arrivé !" Tout de suite on s'empresse autour de lui, car c'est le gros événement de la saison : les autorités locales prennent les devants, dans la personne du contremaître ; on aide le visiteur à se débarrasser de ses fourrures, à retrouver la souplesse de ses membres ankylosés, tandis que le *chore-boy*, apprenti-cuisinier ou souffre-douleur de la colonie, s'occupe du cheval, qui sera abrité et nourri mieux qu'aucun des voisins d'occasion qu'il trouvera dans l'étable basse d'où sort une buée de vapeur. M. le curé prendra son souper dans la pièce privée du contremaître, ainsi que ses mesures pour la mission du soir. Sa présence n'a pas été sans rendre un peu moins bruyant le repas des hommes, qui ne peuvent éviter de songer déjà à la confession qui suivra. Dame, on a beau être dans le bois, on n'est pas des anges et il y a toujours matière à un bon lavage d'âme à la lessive qu'apporte M. le curé, dans l'autel portatif qu'il dressera tout à l'heure dans un coin.

Mais laissez-moi vous narrer ici, dit mon ami, un souvenir qui me revient à la mémoire, et qui me fut conté par celui même qui nous a quittés tantôt. Arrivant au commencement de l'après-midi dans un *campe*, il n'y avait trouvé que la femme du contremaître et ses enfants de même peut-être qu'un cuisinier ; en tout cas il avait fort mal dormi la nuit précédente, et sentait le besoin de réparer ses forces avant le retour des hommes ; aussi demandait-il la permission de s'étendre quelque part pour dormir. Quelques minutes après, il était à l'aise dans le lit du contremaître ; il allait fermer les yeux lorsqu'il surprit un mouvement dans une sorte de hamac de couleur indécise, suspendu au plafond bas, juste au-dessus de lui.

— Hé ! Madame, cria-t-il, qu'est-ce que c'est qui remue là-dedans, au plafond ?

— Ah ! Occupez-vous-en pas, M. le curé, c'est le petit qui dort là ; ayez pas peur de rien, la couverture est étanche.

Car tout n'est pas poésie, dans les chantiers, ni confort et sécurité dans le métier de missionnaire forestier.

* * *

Il y a sans doute des exceptions, continua mon obligé informateur, et ce ne sont pas des chérubins que ces rudes travailleurs de la forêt ; mais le missionnaire trouve parmi eux de grandes consolations ; il a parfois celle de ramener au droit sentier des brebis qui s'en étaient écartées depuis des dix, quinze ou vingt ans. Il faut, pour atteindre de bons résultats, posséder des qualités personnelles spéciales ; le bûcheron n'obéit pas à la force ; il faut savoir trouver le chemin de son cœur. Or, c'est un chemin qui n'a rien de tortueux, et la franchise en est encore le meilleur moyen d'accès. Il faut aussi parler un langage simple, et direct, et puis aimer son monde ; voilà la clef essentielle. Quiconque éprouverait du dégoût pour la vie des chantiers, ou pour les braves gens qui la mènent, celui-là ne saura pas leur parler, et encore moins les faire approcher des sacrements, le cœur ému, contents comme ils sont tous, ainsi qu'on le voit ensuite. C'est dire qu'il faut aussi au missionnaire une bonne dose de tact, de connaissance des hommes ; avec ces quelques ingrédients, et un caractère ouvert et sympathique, le succès de ses sermons est assuré. La place une fois clairée, les hommes assis tout autour, l'homme de Dieu peut parler de cette façon-là ; il sera écouté et verra tout le monde s'approcher du confessionnal improvisé qu'il aura établi ensuite dans un coin, ou dans le *coqueron*, comme on appelle l'appentis réservé soit aux provisions, soit au ménage du chef. Et la messe du lendemain matin, célébrée vers quatre heures, avant l'ouvrage, verra tout le monde s'approcher pour recevoir le Pain des forts. Il restera au commis de la compagnie, l'office terminé, à faire l'appel des noms, auquel chacun répond par le chiffre de la con-

tribution modeste qu'il souscrit pour sa part aux dépenses et à l'entretien du missionnaire.

Celui-ci se remet en route pour de nouvelles conquêtes, laissant une colonie dans laquelle flotte comme un parfum de surnaturel ; les chevaux n'y comprendront plus rien le long des *roll-ways*, tellement le langage des conducteurs aura perdu de sa verte violence ; et au printemps, ce seront quelques douzaines de gros sacs de moins qui auront à dégeler et à retentir de nouveau autour de l'exploitation, à mesure que les premiers doux temps se feront sentir, faisant *casser le chanquier* et prévoir un flottage, une *drave* prochaine pas trop accidentée. Le chantier *cassé*, on rentre chacun dans son village pour préparer les semences, on est souvent décidé de ne plus retourner au bois, où, en fin de compte, "c'est pas mal ennuyant".

Mais de tous les souvenirs qu'on en rapporte, aucun n'est plus vif ni plus doux que celui de "la fois que le curé était arrivé dans sa petite *sleigh*, un soir de gros *fret* qu'on l'attendait pas *pantoutte*, et qu'il avait fait un si beau sermon qu'on ne doit pas en entendre des plus beaux à Rober-val ni à Chicoutimi, *ben* certain..."



RETOUR DES FÊTES

Les Fêtes, ce sont les affaires mises de côté, c'est le triomphe momentané du sens vrai de la vie, le rappel de ce qu'il y a de bon et de fécond dans le passé, la jeunesse retrouvée avec tout ce qu'elle contenait d'infiniment plus sage que nos laborieux calculs d'âge mûr, et c'est comme une explosion de vie de famille. Le petit garçon qui ne voulait pas grandir se retrouve vainqueur en chacun de nous, et aussi la petite fille; et chacun, dans la mesure du possible, se met en route vers l'étoile qu'il a gardée dans le ciel de ses rêves familiaux.

*" Que l'hiver par ses frimas
Ait endurci la plaine,
S'il croit arrêter nos pas
Son espérance est vaine "*

Quoi qu'il se passe ou se prépare dans les hautes sphères, que l'heure nationale soit claire ou sombre, au moment des Fêtes, le Québec se met en branle, les absents font comme les rois mages et les gardiens du foyer préparent la réjouissance. " Dérangement " joyeux cette fois, mobilisation allègre et bruyante; parcourez le pays, vous n'y respirez que joie ambulante, rencontres inattendues, amis retrouvés au long de la route, sentiments ressuscités ou réchauffés et qui ont déjà le goût du baiser maternel qui attend là-bas, au bout du voyage. Et l'on se souhaite, par exemple, la bonne année avec une telle conviction que l'on dirait qu'il n'en fût jamais de vraiment mauvaises. Épreuves passées, personnelles ou collectives, on n'y pense plus, comme à ces douleurs dort nos bonnes Canadiennes disent paisiblement que c'est " mal d'oubli ", c'est-à-dire qu'on oublie vite.

L'éclat de bonne joie qui résonne à chaque année sur nos champs recouverts de neige immaculée, et sous le ciel éclatant d'ensoleillement, suffirait presque à sauver le reste du continent, aux yeux du Juge souverain, parce qu'il est sain et sincère comme le souffle même de notre vent dans

nos cèdres. Et le bruit des carrioles familiales crissant sur la neige, en route vers l'église ou la maison paternelle, doit faire sourire et rêver tous les grands ancêtres, à partir de celui qui naquit à Brouage en Saintonge.

* * *

Pensez à tous les écoliers qui se sont envolés des quatre coins du territoire, aux fils adolescents commençant au loin leur carrière et qui mettront une virilité nouvelle dans la poignée de main qu'ils donneront au père secrètement ému, aux filles mariées qui reviennent avec le où les premiers-nés, aux fleurs humaines échappées des couvents, à l'innombrable armée qui se met en mouvement à pareille époque de chaque année, mue par les mêmes séculaires impulsions qui remplissaient jadis au même jour la maison, à jamais sacrée, d'un Louis Hébert. Bonne et heureuse année ! Y eût-il vraiment une " première fois " où ce souhait fût exprimé par ces mots en terre canadienne, depuis que nous y sommes ?

Les années d'angoisse furent cependant nombreuses et diverses ; nous venons d'en traverser encore d'aussi sombres, peut-être qu'aux temps où le mousquet devait sans cesse accompagner la charrue. Et c'est peut-être pour cela que cette année, exception faite d'incidents fâcheux arrivés sur un ou deux points du territoire, la réjouissance fut si entière et la joie si complète. Jamais " les vieux " ne furent plus visités, jamais les routes éclatantes ne virent tant de cortèges en route vers tant de fabuleuses mangeailles, de celles qu'activent encore les vastes espaces et le froid qui serait hostile et ennemi si l'on n'avait eu depuis ces trois siècles le temps de lui prendre sa mesure et d'apprendre qu'il n'est pas méchant pour nous et fait partie de la famille.

Tous les braves gens ne sont pas sur la terre, mais c'est bien dans les champs, que la joie des fêtes s'épand avec le plus de liberté. Avez-vous vu, dans la maison remplie d'honnête conversation ponctuée de rires sains, lorsque vient l'heure incertaine où le jour approche de sa fin, avez-vous vu le fils aîné se coiffer discrètement, s'affairer un instant

autour du poêle pétillant ou de la pompe, et s'en aller "faire le train" presque sans y penser, tellement il a l'habitude et tellement l'heure n'a pas pour lui d'autre signification ? L'avez-vous suivi "aux bâtiments" où les moutons brouettent au dehors avec un bref bêlement qui se mêle au papotage rauque des oies, dont on mangera l'une des sœurs ce soir ? L'heure du train, elle prend comme une éponge toute la poésie qui entoure et embellit notre passage accidenté dans l'harmonie éternelle des choses terrestres.

* * *

Mais pour que le cercle familial fût ainsi au complet, ou presque, il a fallu souvent venir de loin ; et ceux que seuls les chemins de fer peuvent réunir ont eu à gagner laborieusement le plaisir un peu las qui marque la journée. Il y a des visiteurs qu'on n'avait pas vus l'année précédente parce qu'ils n'étaient pas nés, et qui ne sont pas aujourd'hui les moindres personnages de la réunion. Les mamans causent avec plus de sérieux que les jeunes filles, et savourent davantage le goût de l'heure qui passe ; elles savent les fatigues du venir et celles du retour.

Il y a par exemple des petites gares où il faut attendre un train une heure ou deux, et où l'on s'empile, autour de la fournaise à charbon trop chaude et sentant le gaz. On s'y presse hâtivement pour échapper au froid mordant du dehors, mais de droit, la banquette circulaire de bois brut appartient aux femmes, celles surtout qui portent, comme on dit, "leur brassée". Il y a de ces brassées qui manquent d'élégance, et dont les couleurs catégoriques contraindraient certains regards de citadines. Mais le monsieur de quatre semaines qui est enchâssé là-dedans, ne s'en porte pas plus mal et maniera fièrement, si Dieu lui prête vie, la hache qui fournit le bois à nos demeures, et un large appoint à notre exportation, espoir des politiciens. Cette couverture à carreaux rouges est restée en ma mémoire, parce que son occupant fut silencieux et sage juste assez pour que sa mère fût complimentée par une voisine, aux traits patients

et à l'œil doux. C'est avec respect qu'il faut écouter vivre le peuple qui nous honore.

— "Y est tranquille, vot' bébé, y est-y ben vieux ?

— "Y a rien que deux mois, mais j'ai pas de misère avec. Une chance, parce que je suis partie depuis le matin, on a fait quinze milles en voiture avant de prendre les premiers chars, et je commence à être fatiguée."

Et il est dix heures du soir, dans la "jonction" empestée et surchauffée.

* * *

Ce bébé qui voyage si bien, et dont la mère a plus de courage que d'orthographe, à l'inverse de plusieurs, je le retrouverai peut-être dans une quinzaine d'années, comme j'ai fait d'une autre génération, il y a ce même laps de temps à peu près. En venant il y a quatre jours, j'ai causé avec des jeunes gens instruits et bien mis, qui n'étaient pas nés lorsque je passais par ici pour mes vacances écolières. Ils forment une couche intéressante de notre ethnographie locale, une couche ascendante, pourrait-on dire. Intelligents, ouverts au progrès légitime, ils ont écouté parler leurs pères, et en eux la grammaire a frémie. Et le ton un peu traînant que vous connaissez à leur paroisse, ou à leur propre famille si elle est vraiment autochtone et n'a pas immigré récemment en ce quart de siècle de quelque vieille paroisse éloignée, de plus loin même que Québec, ce ton et ces intonations véhiculent aujourd'hui des mots plus choisis et des pensées plus soigneusement vêtues. L'effort vers la correction, vers le respect constant de la langue ancestrale, s'affirme sans ostentation. Et vous n'êtes pas long à découvrir que le collègue a fait bonne œuvre en bonne terre : les questions publiques, celles toujours présente des deux races, par exemple, font le sujet de réflexions, pour peu qu'on les provoque, qui témoignent d'une intelligence claire et congrûment cultivée. Un bon taillis dans lequel la hache a passé avec méthode. Déclassé ? Déraciné ? Merci, pas chez nous. On est élève de collègue agricole, arpenteur en formation ingénieur forestier nanti de maint diplôme ou riche en for-

tes anecdotes sentant le pin et goûtant le lièvre ou la truite, régals incomparables de l'une ou de l'autre saison. Et ces marmots que je voyais jadis dans les bras de leurs jeunes mères, ils vous parlent Témiscamingue ou Alberta, quand ce n'est pas Abitibi ou Chibougamou. Et toujours cette façon respectueuse, un peu craintive, de traiter la langue comme une grande dame qui nous aurait fait l'honneur de venir s'asseoir avec nous, dans le fumoir malodorant d'un wagon déambulant à travers monts et forêts !

* * *

On va, s'arrêtant parfois pour recueillir des chasseurs de gros gibier, revenant à la maison pour les Fêtes.

— On vient de prendre une couple de chasseurs qu'ont pas été chanceux, dira un nouveau venu, vêtu comme feu Bas-de-cuir, mais fort à l'aise en ses manières.

L'attention se porte vers ce fait-divers et chacun veut savoir quels sont les Nemrods, et pourquoi l'original les a fuis, cependant que ceux qui sont auprès des fenêtres jettent involontairement un regard plus aigu vers les forêts que le crépuscule rend encore plus sombres. Mais les chasseurs sont gens d'importance, et ne s'attarderont pas en seconde classe ; ils arrivent, rudement vêtus d'étoffe chaude, la barbe longue, l'un jeune avocat éloquent et pas inconnu du grand public ; l'autre, métis philosophe, qui rit tout le temps en parlant des tours qu'il a voulu jouer au gibier, et que celui-ci a déjoués. Mais qu'est-ce que ça fait ? On a marché dans le bois et sur les lacs on a vu des " Ravages " en masse, on a pris du lièvre, on avait du lard on a mangé des *tourquières* . . .

Ah ! *Tourquières* indescriptibles et sans pareilles, dans lesquelles entrent pour la joie du palais, lièvres, perdrix, pâtes, épices et ruisselants carreaux de lard ! Qui ne vous a pas longuement et savamment savourées n'a pas connu la plénitude de la joie des Fêtes canadiennes !



LE FEU PAPE BENOÎT XV.

TROISIÈME PARTIE

Voyage d'Europe

Vers Rome

Lourdes

et Montmartre

" . . . en se tenant toujours bien docile aux inspirations de Notre-Seigneur Jésus-Christ."

Paroles de S. S. Benoît XV, le 7 juillet 1920.

SUR L'ATLANTIQUE

PETITES NOTES ET IMPRESSIONS . . . FLOTTANTES.

"Notre ami et ancien camarade, M. Ernest Bilodeau, parti récemment pour un voyage en Europe, nous adresse les notes suivantes jetées à la poste à Southampton, Angleterre." (Le Devoir, juillet 1920.)

"Un voyage est une étape dans la vie." Je ne trouve pas de meilleure définition, que celle-ci, de Veuillot, de l'état d'esprit du monsieur qui part un bon matin pour un voyage d'Europe.

C'est sans doute une entreprise importante et compliquée dans son ensemble ; mais une fois le jour arrivé, ça devient tout simple : une voiture qui vous descend vers le fleuve et vous emmène dans un vaste hangar plein d'animation, une cage où l'on contrôle votre billet, puis l'embarquement banal et facile dans le bateau, amarré tout près et plein de monde caquetant. Ensuite, ce n'est pas plus difficile que la traverse de Lévis ou celle de Longueuil : se laisser faire par l'hélice. Les difficultés ne commenceront qu'à l'autre bout de la course.

Évidemment, ces départs ont une atmosphère spéciale, dont l'intensité se mesure à la longueur de l'absence projetée, jamais négligeable en pareil cas. Les craintifs pensent aux dangers possibles, et tout le monde subit un peu, ou beaucoup, le serrement de cœur des séparations. Cela est dosé à chacun selon les besoins ou la qualité de son âme. Heureux ceux qui n'éprouvent pas de trop lourdes inquiétudes, et à qui des mains amies sont venues serrer la main ; qui verront des visages sympathiques dans la foule massée qui regardera tantôt démarrer et tourner lentement le navire vers le large. Et défilé sous les bras étendus de Notre-Dame du Bon-Secours . . .

Quand on ne peut plus reconnaître les amis sur le quai, déjà trop éloigné, on commence à regarder autour de soi d'un premier regard évaluateur et pas toujours enchanté. Puis

l'on va faire connaissance avec sa cabine et ses tiroirs à dormir. Certains récipients accrochés à la paroi du lit évoquent de désagréables rappels de tangage, de roulis... et de ce qui peut s'ensuivre. Mais, bah ! Trois jours de fleuve et de stabilité nous séparent de ces fâcheuses éventualités. Et puis, avec un peu de volonté, le mal de mer, on s'en échappe, même s'il faut lui sacrifier une petite journée ou deux.

Tout le monde y pense plus ou moins, cependant, ainsi qu'il apparaît vite dans la conversation. Il en sera question pendant toute la descente du fleuve, qui prend au moins deux jours, et l'on en parle encore dans le golfe, où la vague s'allonge assez pour faire deviner ce qu'elle pourrait faire, si elle voulait. Mais en juin, Neptune est bon enfant. Ça n'ira peut-être pas si bien aux environs de Terre-Neuve. Brumes, vents et planchers incertains, fenêtres balançantes, cloisons qui vous repoussent ou vous échappent. Le moyen de s'amuser là-dedans ?

Heureusement, le bateau est fort satisfaisant, même pour les habitués et connaisseurs. Il a son importance, le bateau, dans cette entreprise. "Au fond, dit un compagnon, Français de la bonne sorte, ce qu'on voit le plus, dans une traversée, c'est le bateau !"

À dire le vrai, à part le ciel, l'eau et les Anglais, on ne rencontre pas beaucoup autre chose.

Tard dans la nuit, nous avons passé sous le Pont de Québec. Presque seul debout à cette heure, je l'ai vu surgir dans la nuit noire, plus tôt que je n'aurais cru, et lorsque nous sommes arrivés tout auprès, j'ai eu l'impression positive et presque effrayée que le mât était trop haut et qu'il allait se fracasser contre l'énorme armature. La nuit prêtait à l'illusion au point que j'ai eu un mouvement instinctif de recul inquiet ; mais aucun craquement ne s'est fait entendre, et nous avons défilé solennellement sous l'arche centrale, élevée à tant de frais et si hardiment. Et bientôt le Cap Diamant s'est montré aussi et Québec est apparu.

Passé minuit ainsi, on n'aperçoit guère que les silhouettes de la Terrasse et du Château, éclairées dans leurs lignes

principales, mais d'autres édifices, groupés autour de l'Université, se profilent dans l'ombre, comme dans un solennel colloque auquel prendrait part Monsieur de Champlain, sur son haut socle sculpté. Et le vaisseau qui nous porte s'éloigne comme un destin, dans la nuit épaisse qui cache les rives.

Ce qui rassure dans ce bateau, c'est qu'il apparaît bas, massif et bien assis sur sa coque ; il doit tenir solidement la mer, et s'y accrocher comme un dogue, différent en cela d'autres plus prétentieux, plus "lévriers", que j'ai connus, et dont les superstructures élevées les font rouler aux premières vagues, devant Rimouski ou Matane, où le voyage n'est pas encore vraiment commencé.

A-t-on jamais lu des impressions de traversée où le nom du navire ne fût pas vingt fois répété, comme si ce détail pût offrir un intérêt au lecteur ? Le passager est porté d'instinct à traduire l'obsession qu'il en ressent, mais on s'en passerait bien, à terre. Essayons de ne rendre hommage qu'au bon esprit de la Cie Allan, qui a donné cette forme sensée, ramassée, rationnelle, à sa flotte, acquise un peu avant la guerre par la filiale maritime du *Pacifique-Canadien*, le *C. P. O. S.*, ces quatre lettres partout répandues à bord.

Il paraît que nous sommes plus d'un millier de passagers, "rapaillés" parmi la clientèle de plusieurs autres, remplis jusqu'à la dunette ou retardés. Il en résulte un assemblage plus divers, plus disparate encore qu'il n'est coutume, à ce qu'on dit. Jusqu'à présent, troisième jour, il n'a rien de passionnant comme sujet d'observation. Un groupe assez restreint de gens de bonne compagnie, plusieurs Australiens et Zélandais, en route depuis deux mois, et puis la masse confuse des autres, où la langue anglaise prédomine. Le sexe faible est en nombre, mais la quantité l'emporte sur l'intérêt à un point qui donne envie de débarquer avec découragement sur les bancs de Terre-Neuve.

A la messe, ce matin, émotions de fond, toutes en consolation et en paix. Un prêtre de notre langue célèbre, mais

le prédicateur est un jeune Anglais, qui parle posément et fait ressortir l'unité essentielle de l'Église.

Lorsqu'il a fait allusion aux dangers inhérents à toute traversée, chacun a pensé aux récentes années, où sans cesse la brutale menace de la torpille pesait sur chaque heure. Grâce au ciel, il n'est plus question de rien de semblable. Mais plus l'on cause avec des Européens renseignés, et plus apparaît le fantôme menaçant des guerres de l'avenir.

Il n'y aurait de sécurité qu'à suivre la lampe qui luit au mât de la Barque de Pierre, et le monde s'en éloigne avec un aveugle entêtement. Pourtant l'eau se brise avec un bruit cruel sur les récifs à peine cachés qui marquent la route d'aujourd'hui et celle de demain. Que le Seigneur veille sur nous et sur nos enfants !

Huitième jour. On approche du terme, mais ça ne s'est pas fait sans quelques vagues et couches de brouillard, matériel et moral. Les deux premiers jours de haute mer nous ont laissé à presque tous des souvenirs empreints de rancune. Pas de tempête à proprement parler, mais l'océan avait tout de même l'humeur de chien d'un garçon de table privé de pourboire. La vague se creusait, gonflait le dos et nous prenait de travers, de sorte que le navire se soulevait pour la laisser passer, et retombait à plat, comme un orateur distrait. Et chacune de ces retombées se répercutait au fond de nos estomacs inquiets. Au bout de quelques heures, il y eut des défections discrètes, à table, où les fenêtres saluaient en une lente et molle cadence, et les garçons tendaient la jambe avec effort en apportant le potage au nom toujours neuf. Le vent fraîchissait peu à peu et l'on pouvait pressentir un grain sérieux, fatal à bien des santés jusque là prospères. On s'est couché avec inquiétude, dans les tiroirs à petits rideaux. Heureusement, le pire fut dans la durée, et non pas dans la violence. La brume et la pluie s'en sont mêlées au point de mettre la sirène à l'œuvre. Toutes les trois minutes, un mousse s'accrochait à la corde et le cri d'alarme résonnait, rauque et grave, sur l'immensité pleurarde et comme encotonnée.

En somme, un minimum de mauvais temps, pas de vrai gros vent, mais de la pluie et de l'ennui. On flottait dans un cercle rétréci et mouvant, sans rien voir, sauf une seule banquise, que tous les yeux ont suivie goulûment, le premier jour après Terre-Neuve. On s'ennuyait déjà, et la véritable traversée ne faisait pourtant que commencer.

C'est une phase déprimante, que celle où la course s'indique tout au commencement de la vaste plaine liquide, sur la carte du parcours à accomplir. On a hâte de voir le petit drapeau arriver au moins au milieu, et une fois là on voudrait tout sauter en une nuit. Trois jours, quatre jours sur un bateau, sans voir autre chose que des flots mouvants et des Anglaises en capuchons, on s'en contenterait. Et il reste l'Atlantique à enjamber ! On sent ça long, large et plat comme une session de six mois. Mais paix aux morts...

Que si l'on ne s'est pas pourvu de lecture, pour certains moments surtout, il y a danger de ramollissement à l'état de permanence aiguë et confirmée.

— Mon royaume pour un beau livre, s'est écrié mon compagnon de voyage et d'épreuves, ayant déjà épuisé sa provision d'imprimés. J'ai répliqué avec accablement : "La moitié de mon Œuvre elle-même pour un *Saturday Evening Post* et ma cabane au bord de l'eau, comme on chante en Nouvelle-Angleterre." Je n'ai pas osé ajouter : "Et mon verre de Cola..."

Ce n'est pas que nous soyons partis sans provisions de ce genre, mais il n'est rien qui tienne avec des loisirs pareils ; nous aurons bientôt tout dévoré, y compris les Guides en divers pays que nous a prêtés notre "auguste" directeur de tournées lointaines. Pour moi, je gardais pour le dessert, autant le dire tout de suite, un *Reynès-Monlaur* acquis l'autre jour à Québec et intitulé *La vision de Bernadette*. Car nous irons à Lourdes, s'il plaît à la Madone, et je découvre de jour en jour, à bord, des compagnons qui vont SURTOUT à Lourdes. Quel plus beau but de voyage, ou plutôt, de pèlerinage ? En tout cas, l'hélice tourne et nous en rapproche à chaque instant, ainsi que de ce qui se présentera en cours

de route. Mais il faut bien le dire : tous ceux d'entre nous qui ont mis le sanctuaire de Lourdes dans leur itinéraire, c'est vers ce pôle et celui de Rome surtout qu'ils sont secrètement attirés.

La Saint-Jean-Baptiste a été célébrée comme il convenait, grâce à la présence de prêtres distingués et au zèle entreprenant du maître de chapelle d'une banlieue montréalaise, M. Filiatrault. Messe, allocution, et puis concert très réussi, rien n'y a manqué. On en a oublié jusqu'à la brume persistante et depuis l'ennui pèse moins lourd. Et il paraît que nous passons maintenant au sud de l'Irlande et que le *Scandinavian* "dockera" demain, comme on dit par ici dans notre belle langue, à Southampton. Ce sera dimanche. Lundi, Anvers... et ce qui doit s'ensuivre.

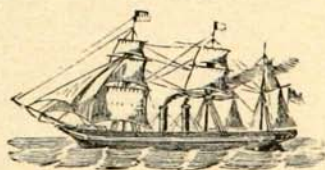
Un marconigramme, capté au profit du journal du bord annonce qu'en Turquie les nationalistes ont été mis à la raison. J'avais toujours pensé que la Turquie est un fichu pays; elle n'aura pas ma visite encore cette fois.

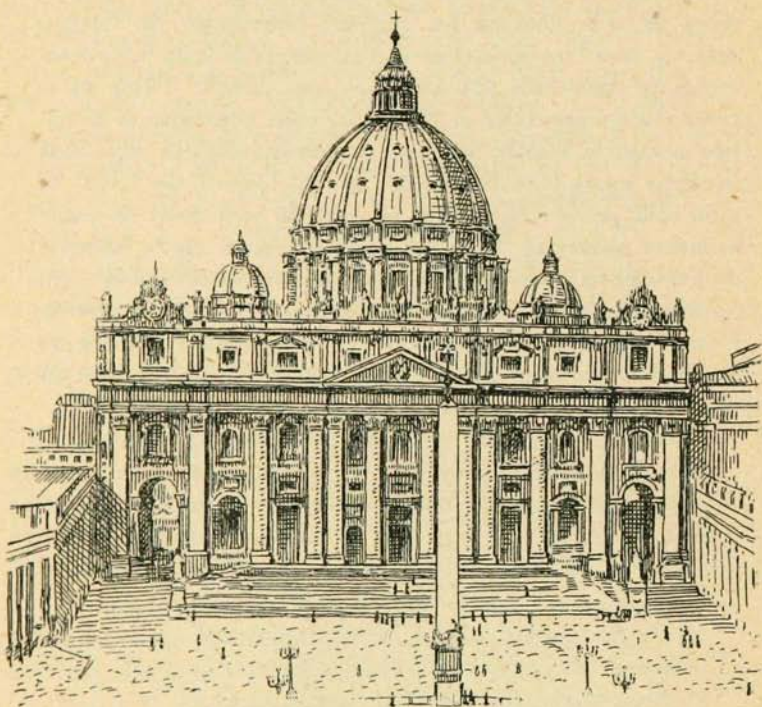
Nous sommes plus d'un millier, dans ce bateau, dont un bon tiers de l'âge tendre de moins de dix ans. Les piailllements d'usage s'expriment en toute les langues. Un bon nombre ont dû naître en mer, jadis, tant ils y sont à l'aise. J'ai un ami hollandais dont la femme est espagnole, et leur bébé est né au Brésil. Quelle langue va-t-il parler, celui-là ?

Pas encore rendus, dimanche, et rien à voir encore, sinon quelques bateaux rencontrés, et des bargues de pêche, puis une pointe de terre, vite disparue au loin. Nous ne touchons terre qu'après souper, et beaucoup descendront, ce qui fera de la place aux autres, les parlant français... et flamand. Nous repartirons demain matin pour la dernière étape. On se sent content de n'être plus en haute mer, mais il y a tout de même quelque chose qu'on ne retrouve pas ailleurs et qui me manquera : c'est ce que j'appellerais "l'heure du bon Dieu".

A la fin de la soirée, quand promenades et conversations ont pris fin, et que les grands ponts-promenades sont devenus à peu près déserts, il faut bien songer à aller dormir ; mais

comment ne pas s'arrêter quelques minutes, en un endroit tranquille et sombre à l'avant ou à l'arrière, et rendre un humble hommage à la majesté de l'heure et du lieu ? Ces flots interminables, qui portent notre course depuis une semaine, leur mouvement puissant et mystérieux, le sillon phosphorescent qu'y laisse notre passage, l'effort adouci du vent d'été, le lent balancement du navire, la nuit sombre dans laquelle glissent les rangées lumineuses de hublots éclairés, puis l'immensité du ciel au-dessus de celle de l'océan, comment tout cela pourrait-il ne pas remplir l'âme et la prosterner, imparfaite et coupable, mais confiante et humiliée devant le Maître des jours si vite écoulés qui nous sont départis sur la mer du monde ! C'est l'heure de Dieu, la plus belle parce que la plus remplie du sentiment de notre humaine misère et de la divine miséricorde, de la fugacité de l'existence et de l'imminence constante de l'éternité, qui nous entoure, comme la nuit et la mer entourent le navire. Cela n'empêche pas celui-ci d'aller droit son chemin et de tendre à sa fin avec persévérance. Le Seigneur ne nous en demande pas davantage.





Basilique de St-Pierre à Rome

D'ANVERS A ROME

EN TRAVERSANT LA BELGIQUE. — LA ZONE DE GUERRE.
— PARIS ET LA VIE PARISIENNE. — LA SAVOIE ET LES
ALPES. — VOYAGE PRÉSIDENTIEL. — GARE A LA FENÊ-
TRE ! — TURIN ET ROME.

Rome, 4 juillet 1920.

Traçons maintenant des notes de Belgique qui offriront au moins l'originalité d'être écrites en Italie. La vie est ainsi faite, en voyage d'Europe ; on ressemble aux billes d'épinette bousculées, lancées, rattrapées, sans cesse en mouvement, que j'ai vues déjà aux pulperies gaspésiennes, et qui ne retrouvent leur équilibre que par brefs accidents. Ainsi du voyageur, lancé par ses billets de passage des côtes anglaises au cœur de Bruxelles, de l'avenue de l'Opéra au Corso Vittorio Emmanuele. Quelle existence, mais combien attrayante et instructive ! On se fait extorquer des pourboires en toutes sortes de monnaies compliquées et incon nues, et quand c'est fini dans une ville, ça recommence dans une autre, après vingt-quatre heures sur la même banquette ferroviaire. Mais procédons au moins avec un peu d'ordre. Qu'il y en ait plus dans mes notes, hélas ! que dans ma valisè

A Anvers, enfin sortis de la maison flottante qui nous avait amenés de si loin, nous avons couru faire de la monnaie belge avec nos dollars devenus impotents, puis après une collation légère et une promenade à la cathédrale, où sont les célèbres tableaux de Rubens, nous avons pris à six heures le train pour Bruxelles. C'est un trajet d'une heure environ, vite accompli dans une succession constante de villages et de champs cultivés jusqu'au dernier pouce de terre. La Belgique se relève promptement de ses épreuves, et en tout cas, elle travaille. On nous en dira autant de la France, en exceptant certains éléments cosmopolites de Paris.

A Bruxelles, aux repas, nous nous sommes littéralement

empiffrés, après ces dix jours de l'inévitable monotonie du bord. Il ne pousse pas beaucoup d'artichauts dans les plaines humides de l'océan, et l'on y prend très peu d'ortolans. Aussi lorsqu'on débarque, gare aux victuailles terriennes ! Nous avons trouvé à Bruxelles abondance et soins attentifs à la préparation. Seul, le pain est encore de couleur grise, et l'on ne voit pas de croissants, ces petits pains si appréciés des déjeuners parisiens. Mais somme toute, la vie semble avoir repris un cours à peu près normal, au moins quant aux apparences extérieures. Bruxelles a cependant perdu beaucoup de son ancienne activité productive, elle n'a pas encore " retrouvé ses pieds ". Le petit peuple trouve peu à gagner, et souffre discrètement, l'industrie manquant de matières premières. De la guerre et de l'occupation allemande, on n'entend pas parler. On a décidé de penser à autre chose, et de reconstruire au plus tôt la prospérité nationale. L'activité du peuple belge et son sens pratique des affaires ont déjà fait beaucoup, et continueront courageusement.

Visite à la place de l'Hôtel-de-Ville, où se trouve aussi la maison des corporations ouvrières, la Maison du Roi, et autres édifices d'un extrême intérêt, datant du onzième siècle et d'une richesse de décoration sculpturale indescriptible. La cathédrale Sainte-Gudule nous a reçus ensuite, avec ses deux tours carrées, ses vastes proportions, ses tableaux de Rubens, Rembrandt, Téniers, etc. et des autels vieux de sept à huit cent ans, dont l'un est de pierre ajourée en dentelle incroyablement délicate, et un autre en mosaïque d'or et d'émaux qui en font un objet d'art qu'on s'imagine sans égal. Il faudra voir, dans la vieille Italie.

Le trajet de Bruxelles à Paris prend maintenant six heures, soit de neuf heures du matin à trois heures de l'après-midi. C'est là qu'on rencontre les premières marques des dévastations de la guerre, et je n'essaie pas de dire avec quelle émotion l'on aperçoit les premières maisons éventrées, les premiers arbres noircis et squelettiques, les premiers villages transformés en simples amoncellements de pierraille. Sur tout cela, qui est sol de France, les Allemands ont sé-

journé pendant quatre ans. On voyage pendant cinq heures en chemin de fer, avant d'atteindre la ligne avancée du front où se terminait leur occupation, c'est-à-dire Saint-Quentin, Noyon, etc. " Oui, mais les Allemands sont tout de même à Noyon " comme on a dit si souvent à la Chambre des députés. Ils n'y sont plus, mais leur trace s'y verra longtemps encore.

On aperçoit ici la cathédrale, avec la toiture nouvelle qu'il a fallu lui mettre ; la gare à moitié détruite ; des maisonnettes provisoires élevées dans les ruines, des voitures qui vont sur les routes restées belles, des Annamites en bleu-horizon, appelés pour aider au déblaiement et qui s'en acquittent d'assez mauvaise grâce, paraît-il.

La reconstruction progresse-t-elle ? Bien lentement, nous répond-on. Les habitants sont vaillants, industriels et méritent tous les éloges. Mais ils ont à souffrir de la situation économique mauvaise du reste du pays. On les aide peu, ou avec trop de délais administratifs. Mais le Français finit toujours par se débrouiller, surtout le paysan, et l'on est unanime à déclarer que c'est encore ce dernier, avec son dur labeur et son " bas de laine ", qui achèvera le salut économique de la France.

Quelle forte impression l'on éprouve à l'arrivée de jour à Paris ! On ne se rend compte tout-à-fait qu'on arrive qu'en apercevant soudain la coupole et les clochers gris-blancs de la Basilique de Montmartre, que l'on contourne à un kilomètre ou deux seulement avant de passer les " fortifs " et d'entrer en gare du Nord. Sortis de là bagages en mains, et il faut le dire, un peu ahuris par la foule, la rue grouillante, les entrées du métro rencontrées dans la gare même, on se décide à faire signe à un taxi ; à négocier avec le chauffeur, pas si cerbère au reste qu'on nous le fait au loin, puis vogue la galère ès direction place de l'Opéra et du Commissariat canadien où nous voulons arrêter en passant. Dès les premiers instants, la vie intense de la rue parisienne vous engouffre en grondant de mille voix à la fois. Rue Lafayette, de Châteaudun, chaussée d'Antin, boulevard Haussman, place de l'Opéra, on avance dans tout cela

littéralement pressés, bousculés, arrêtés par les autres véhicules ; et la vie et le tapage, le "chahut" pour mieux dire, sont indescriptibles. On a beau avoir connu son Paris jadis, on avait oublié cette débauche de mouvement et de bruits actifs, on subit l'ébahissement inquiet du provincial, on est à demi chaviré par l'allure effrénée de la vie dans cette fournaise. On ne se retrouvera bien qu'une petite heure après, rendus sur la rive gauche où sont les hôtels abordables, le boulevard Saint-Germain et les bonnes rues discrètes et tranquilles du vieux Paris : jardins délicieux du Luxembourg, où gambadent à l'aise des milliers d'enfants aux jambes gracieuses et nues, palais du Sénat, tours inégales de Saint-Sulpice, et plus loin, de Notre-Dame elle-même, charme doux et clair langage du pays de France, que faut-il de plus pour faire de l'arrivée à Paris l'un des plus beaux moments d'une existence humaine ?

Que dire de plus qui ne soit banal récit d'incidents de voyage ? On mange peut-être moins abondamment qu'en Belgique, hôtel pour hôtel ; mais somme toute, c'est toujours la fine cuisine française, variée, diverse et d'un bon goût constant. Du vin à discrétion, des légumes, des fruits — oh ! les cerises de France ! — des fromages, du bon café, et ici et là un mets anglais, — *cake* ou *plum-pudding* — qui rappelle les grands événements récents. Quant aux prix, ils ont doublé en moyenne, parfois triplé, mais combien de francs n'avons-nous pas eus au départ d'Amérique pour chacun de nos dollars ? C'est malheureux pour la France, sans doute, que l'effondrement de son change, mais personne de nous n'en est responsable et du reste nous sommes venus faire ici quelque dépense. Payons donc sans regret les notes de magasins et les "additions" de restaurant : nous en avons pour notre argent et davantage encore.

* Deux ruches canadiennes où l'on se retrouve avec joie, ce sont : le Commissariat et le bureau de la Banque Nationale, rue Auber. M. Philippe Roy est absent à Gênes où il fixe pour notre gouvernement quelque point géographique de la frontière canadienne — dans les Balkans ou la Palestine, *quien sabe* ? et nous ne voyons d'officiel que M. Barré,

agent commercial qui apparaît tout rempli d'initiative et déjà rompu aux ficelles compliquées du monde officiel et semi-officiel de la capitale française. Il y a beaucoup à faire dans les relations économiques des deux pays entre eux, surtout si l'ambassade anglaise veut bien le permettre ; prions-en le Seigneur, et le Secrétaire des Colonies du Royaume très uni de Grande-Bretagne et d'Irlande.

Le lecteur de ces notes nous pardonnera-t-il une confiance qui nous frémit au cœur et sous la plume ? La première partie en a été griffonnée sur un coin de table d'hôtel, dans une ville d'Italie, à Turin pour être exact, et c'est à Rome même, au sein de la Ville-Éternelle que nous avons la profonde émotion de les continuer.

Nous avons quitté Paris — “ Nous ” c'est avec votre humble et ambulant serviteur, M. le docteur A. Lessard, professeur à Laval et président de l'Institut canadien de Québec ; en somme, notre voyage, je suis porté à l'appeler une “ tournée présidentielle ” et je recommande à chaque instant à mon distingué compagnon de “ ne pas tomber du train ”. On sait comme les wagons français sont traîtres aux présidents cette année. Les petits théâtres de Paris sont pleins de la même allusion peu charitable. Nous avons donc quitté Paris après une journée de séjour seulement, quitte à y retourner après une dizaine de jours d'absence. Et pendant toute une nuit nous avons filé vers le Midi, direction de la frontière de Modane, entre Lyon et la Suisse. Au clair de lune, la campagne française, couverte de vignes échelonnées sur les coteaux bourguignons s'envolait comme un beau rêve, atténué cependant par la fatigue physique de passer la nuit assis sur une banquette, entre deux étrangers, car les wagons “ Pullman ” ne font pas partie de la vie courante en ce pays. Les wagons-lits proprement dits sont chose rare et sont du reste retenus des semaines à l'avance. Mais bah ! une mauvaise nuit est vite passée et l'on dort tout de même, en mêlant les souvenirs de famille à des anticipations de Saint-Pierre de Rome. Et au matin, après une orgie de café au lait et de brioches dans les buffets de deux ou

trois gares, on retrouve tout son **entrain** pour admirer la Savoie, les **Savoyards**, les **Alpes** grandioses et le lac du **Bourget**, **profond**, verdâtre, encadré de pics sourcilleux, long d'une douzaine de lieues et chanté par Lamartine. Pour moi, les Alpes savoyardes et italiennes m'ont conquis sans réserve, et je les décrirais ainsi : nos Rocheuses, si celles-ci s'adoucissaient ainsi vers la base en de riantes vallées peuplées de villages dont les maisons s'accrochent parfois au flanc sauvage des grands monts, comme des chèvres hardies et capricieuses. Et là-haut, aussi et souvent plus haut que les nuages, les grandes cimes effilées ou trapues s'entourent de voiles vaporeux, qui les couvrent silencieusement et laissent tomber une pluie dolente. Car nous avons eu la chance de voir les Alpes par un beau jour de pluie, parfois violente et toujours prêtant au paysage son charme triste et mélancolique. " Par un beau soir d'été que les Alpes sont belles !" s'est écrié le poète : il me semble que je les aurai encore mieux aimées, entourées et soulignées des nuages laineux qui se promenaient en pleurant au plus haut de leurs pics et des neiges qui les recouvrent depuis le commencement des temps.





M. le Dr Alph. LESSARD et M. Ernest BILODEAU
photographiés à Rome, le 7 juillet 1920,
le jour de leur entrevue avec S. S. le Pape Benoît XV.

L'ENTREE EN ITALIE

LA DOUANE ET SES PARFUMS. — LE TUNNEL SOUS LES ALPES.

— A TRAVERS LA CAMPAGNE LOMBARDE. — ROME, NAPLES, POMPEÏ. — AUPRÈS DU SOUVERAIN PONTIFE.

Rome, 7 juillet 1920.

Stendhal, qui était évidemment "un type dans mon genre", style parisien, écrivait d'Italie à peu près en ces termes : " Il faudrait que je vous parle de ce que j'ai vu il y a quatre ou cinq jours, mais j'ai la tête tellement remplie de ce que j'ai fait et vu depuis !" Le fait est qu'il n'est pas facile de suivre l'ordre chronologique, dans un pareil voyage. Qu'on se mette plutôt à la place du voyageur trottinant d'une merveille à l'autre, en absorbant autant d'impressions nouvelles que de montagnes de macaroni et d'océans de Malvoisie ou de Chianti. En ce moment, par exemple, où sous les arcades de la place des Thermes de Dioclétien, deux jeunes transtévérines font retentir les plus beaux accords de leurs mandolines ; et que sur la vaste place le ciel bleu-foncé d'Italie... mais il en faudrait trop dire, surtout par cette journée trois fois bénie, dont le souvenir ne s'effacera plus de la mémoire des deux touristes canadiens comblés de la paternelle bonté du Vicaire de Jésus-Christ lui-même. Ces fortes impressions toutefois, n'ont pas encore eu le temps de se clarifier et il vaut mieux les laisser présentement en paix, quitte à y revenir longuement plus tard. Mais quelle journée que celle où l'on a conversé avec le Saint-Père et reçu sa bienveillante et paternelle bénédiction !

* * *

La douane italienne, la "dogana", nous attendait au village savoyard de Modane, qui m'a un peu rappelé celui de Banff, dans nos Rocheuses, mais en moins dur. Les Alpes ne se contentent pas d'être grandioses, elles veulent encore se montrer riantes et favorables au pauvre peuple qui s'y

accroche comme un lierre humain obstiné. Mais la douane ! On s'entasse comme un troupeau dans une salle oblongue et misérable, on subit une bousculade placide mais constante, et l'on traîne ses bagages à travers les jambes de ses plus proches voisins, dans le but obligatoire de les exhiber tout ouverts sous les yeux du gros bonhomme qui y passera ses mains rugueuses et fera une marque à la craie s'il n'a rien senti de suspect nulle part. Mais pour cela, j'ai attendu plus d'une heure enserré de toutes parts dans une conglomération italo-savoyarde d'où il s'échappait un langage composite et des odeurs variées, comme on s'en doute. Tout ce monde en belle humeur, tout de même, heureux de rentrer dans la " Italia " qui leur paraît encore plus belle lorsqu'ils en sont sortis. Après, en tout cas, qu'on a été inspecté et absous, on passe à la deuxième clôture, celle qui mène le troupeau vers les contrôleurs des passeports. Le Dante avait évidemment toute facilité de se documenter sur place, lorsqu'il voulut évoquer les cercles infernaux dont on ne sort que pour entrer dans d'autres plus compliqués à mesure qu'on y avance. Il avait connu les douaniers de son pays... Quand ce fut fini, nous réintégrâmes le compartiment marqué " Fumeri ", (fumeurs) où nous n'avions plus qu'à attendre le départ pour Turin, par le tunnel du Mont-Cenis, dont la traversée prend un bon quart d'heure. Mais nous attendîmes ce départ pendant deux heures ! Des fils électriques étaient rompus quelque part car c'est à l'électricité que les trains, plutôt lourds, sont emportés vers les plaines de Lombardie, et il y a lieu d'admirer franchement l'effort accompli ici avec succès pour utiliser les sources d'énergie motrice nombreuses dont ce pays est rempli.

8 juillet,

De nouveau à Rome, après une course rapide à Naples et une visite à la ville-fantôme de Pompéï, détruite il y a plus de dix-huit siècles par le Vésuve. Il fume encore, du reste, avec l'air menaçant d'un mauvais caractère qui serait fort capable de répéter la catastrophe qu'on lui reproche depuis si longtemps. La baie de Naples était un peu embuée

mais pas assez pour déguiser la beauté de sa forme gracieuse et vaste, et de ses eaux doucement clapotantes " sous un ciel toujours pur ". Et les lazzaroni vendaient paresseusement des pastèques en se chauffant au soleil. En s'y chauffant même si bien que cette étuve nous a fait fuir, et que nous avons pris à deux heures le premier train pour Rome, que nous quitterons définitivement demain soir. Le nord nous rappelle irrésistiblement et nous obéissons à son attirance dans l'espoir assez incertain d'y trouver un peu plus de fraîcheur. Ne calomnions pas, toutefois, le climat de Rome. Il s'y trouve des coins ombrés et remplis d'autant de musique et de " conversazione " que de la fraîcheur du vent vespéral. Et pour quelques sous, les jeunes musiciens vous caressent les oreilles aux notes douces et chantantes de " Santa Lucia ", quand ce n'est pas plutôt quelque romance poussée sur le pavé de Paris, où la pensée musicale est moins spontanément rêveuse, moins nostalgique, et se fait plus volontiers galante, avec, il est vrai, ce tour d'esprit gracieux qui rend au moins la musique acceptable, si les mots le sont parfois moins. Du reste, qui songe à empêcher " la Madelon " ou quelque autre " article de Paris " en vogue de faire son tour d'Europe ? Tous ces peuples sont trop proches voisins, trop apparentés entre eux pour que les ondes mises en branle, surtout dans le centre nerveux qu'est la capitale française, ne se répercutent pas dans toute l'étendue du continent. Deux ans avant la guerre, j'ai entendu, en mer, un Allemand chantant rêveusement, en paroles allemandes, l'une des plus jolies romances parisiennes du moment. Cet alboche était assis sur le bordage arrière du navire, et jamais je n'ai eu si belle envie de pousser un homme à la mer. Au reste, que venait-il faire au Canada, celui-là ?

* * *

La locomotive électrique de Modane a fini par retrouver sa force motrice, et nous a bientôt entraînés à travers le tunnel du Mont-Cenis.

Les précisions me manquent pour établir une comparaison avec celui qui traverse maintenant, le Mont-Royal, mais

il m'a semblé que la distance parcourue sous terre n'est pas sensiblement différente. Ce qui l'est, en faveur de l'industrie italienne, c'est le développement remarquable de l'électrification ferroviaire de ce trajet. Jusqu'à Turin, en effet, tout en bas dans la Lombardie, à cent kilomètres au moins de la frontière, c'est l'électricité qui emporte les longs convois de voyageurs et de marchandises vers ces plaines fertiles et riannes que Bonaparte promettait à ses soldats pour les encourager dans les rudes épreuves de la traversée des Alpes, et c'est un enchantement à mesure que l'on avance dans la campagne italienne. C'est ici le cas de dire que les pays se suivent et ne se ressemblent pas. Les maisons prennent soudain une forme inaccoutumée, où l'on retrouve toujours la manifestation bien marquée d'une tournure d'esprit née à la fois du climat, et d'une âme collective portée vers le beau artistique, selon une conception spéciale et bien marquée. Non pas que l'architecture populaire soit compliquée ou surchargée ; ce sont le plus souvent des maisons carrées, sans mansardes, avec toit vénitien recouvert de tuiles, et dont l'allure et le détail sont toujours typiquement italiens. Nous avançons là dedans avec rapidité, bien qu'avec de fréquents arrêts aux gares, entourées de villages pittoresques. Se représente-t-on cette campagne ombragée, jetée sur les flancs de hautes montagnes couvertes de vignes et de bosquets, marquée de villages aux toits rouges, aux maisons à balcons ouvragés, fenêtres carrées d'où pend fréquemment le linge lavé dans la journée, et aux jardins et vergers remplis des plus beaux fruits mûrissants ? Ajoutez à cela le ciel bleu-foncé d'Italie, le costume coloré des femmes, leur conversation bruyante et gaie, le mouchoir éclatant, ou l'amphore de grès balancée sur la tête de quelques-unes, ajoutez-y les mots étranges inscrits sur chaque porte de gare : " Baggli, Uccita, Ingresso, Vietato fumare ", etc., etc. Ajoutez aussi la vue du clocher surmonté de la croix, dans lequel les notes de l'Angelus sonnent justement à un certain arrêt, et lancent dans l'air calme, odorant, étrange, les notes curieusement arrangées d'une sorte de dialogue entre les tons élevés de quatre cloches et celles plus graves des trois bourdons.

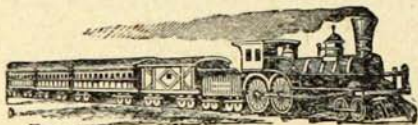
“ Paroles ” rapides, pressées, commérages véritables des premières, admonestation sévère et intermittente des grosses matrones de bronze. Jamais nous n'avions entendu si curieux emploi des ressources d'un carillon. L'heure crépusculaire, où la nature italienne se préparait au calme et au recueillement de la nuit que le Seigneur étend sur ses coteaux couverts de vignes ou d'oliviers, ajoutait encore à l'étrange-té inoubliable de cette scène, plusieurs fois répétée du reste, au cours de ce trajet.

Voilà qui peut donner une bien faible idée de l'entrée en Italie par voie de Modane. C'est une voie descendante, et pendant la première heure après la sortie du tunnel, c'est de haut qu'on aperçoit les villages épandus dans la plaine et sur les flancs des monts alpestres. Ce qu'il n'est pas possible de rendre, c'est la variété du spectacle, et la hardiesse têtue dont cette population a fait preuve dans le choix de ses lieux d'habitation. Qu'il y ait à mille pieds de la plaine une éclaircie de forêt, une tache de sol cultivable, et vous êtes certain d'y apercevoir un village accroché, ou tout au moins une maison ou deux. Et sur les pics les plus inaccessibles, il y a toujours un monastère, un couvent ou à tout le moins une croix qui se profile sur l'horizon bleu. Il doit y avoir à ces hauteurs formidables des milliers de religieux qui ne sont pas descendus en plaine depuis leur ascension de noviciat. Ceux-là ont-ils seulement appris qu'il s'est déroulé une guerre interminable ? Mais ne soyons pas injustes : c'est peut-être de là, dans ces temples du sacrifice, que sont parties les prières les plus efficaces, les prières pour la paix, en union avec le Souverain-Pontife qui nous a fait, il y a deux jours, l'insurpassable honneur de nous parler de ce temps d'épreuve et de contradiction.

Mais en quel pays davantage que chez nous s'est-on tenu en union de pensée et de prière avec le Père des fidèles et le chef de l'Église ? Il me souvient encore d'une procession imposante de la Fête-Dieu, se déroulant dans les rues de la capitale du Canada, et passant à la suite du Roi divin, entre des rangées de fillettes de blanc vêtues et couronnées, et qui répétaient ensemble : “ Divin Cœur de Jésus, donnez-nous

la paix", ou bien qui chantaient de leurs petites voix touchantes une psalmodie dont ces paroles me sont restées en la mémoire : " Pour le petit soldat qui meurt, et pour notre patrie. . . "

Ces prières furent exaucées promptement, mais qui les avait inspirées et provoquées de par tout l'univers catholique, si ce n'est le Père universel, le Pontife de Rome, dont la conduite courageuse et infiniment imprégnée de justice et d'impartialité fut si mal interprétée même là où l'on devait plus que jamais s'attacher fidèlement à la comprendre et à la défendre ? Comment le cœur très paternel du Souverain-Pontife n'aurait-il pas souffert cruellement d'être si mal compris par ceux mêmes vers qui allait sa plus ardente sollicitude ? Après deux années presque, il est facile d'en observer la trace douloureuse dans la personne auguste du Vicaire de Jésus-Christ. Et comment pourrions-nous maintenant, nous qui avons été favorisés si hautement, ne pas mettre à l'avenir une ferveur particulière à prier désormais chaque jour, comme le désire l'Église, aux intentions du Souverain-Pontife ?



VERS LA GROTTE MIRACULEUSE

CÔTE D'AZUR ET PROVENCE. — TARASCON. — ARRIVÉE A
LOURDES.

Lourdes, 14 juillet 1920.

Lourdes ! Le moyen de parler d'autre chose après avoir écrit ce mot-là ! Il faudrait bien pourtant rappeler au moins quelques souvenirs de Rome, quelques impressions de Naples et de Pompéi, puis de Florence, où nous avons passé une journée charmante dans d'admirables musées de peinture et de sculpture. Et puis la course éreintante, invraisemblable presque, que pour revenir ici nous avons accomplie de jour et de nuit, assis sur une valise ou debout dans le corridor du wagon, soutenu par le voisin, ou par son odeur. Mais j'y reviendrai, sans doute, un jour. J'ai une telle vivacité du cerveau que c'est en 1915 que j'ai raconté certaines aventures à moi arrivées en 1912. Un peu de patience et je tracerai certainement un portrait en pied du fidèle Oreste, par exemple, l'incomparable *cicerone* (prononcer à l'italienne) qui nous a initiés aux fastes de la grandeur romaine, présentés à Trajan lui-même et roulés dans les deux sens du mot sur la Voie Appienne et en d'autres lieux célèbres qu'on admire en payant. Mais c'est sans regret que je trace cette allusion au côté financier de l'ami Oreste, fort bon guide par ailleurs et citant du Virgile comme je puis réciter du D. A. Oui, nous reparlerons de Rome, s'il plaît à Dieu, et surtout du Pontife auguste qui y règne sur l'Église universelle, ainsi que des trésors artistiques incalculables qui ornent les salles du Vatican. Mais aujourd'hui, c'est à Lourdes que nous sommes, par une autre inappréciable faveur providentielle, et quand on est à Lourdes, on en a le cœur tellement rempli qu'il n'y a pas moyen de parler d'autre chose.

D'ailleurs, nous y pensions un peu tout le temps, depuis Rome, où nous avons acheté, mon excellent compa-

gnon, Mentor et gérant général, et moi-même, nos billets de chemin de fer pour Toulouse, le centre régional le plus proche. Ou peut-être que nous n'avions pas alors d'argent pour aller plus loin. Ces menus accidents arrivent parfois, en voyage d'Europe. Alors, on télégraphie bonnement à M. Robert, de la Banque Nationale à Paris, qui nous envoie des masses de francs par le retour du fluide électrique, et la séance ambulante continue.

* * *

Passé Vintimille, où finit le macaroni, potage et langage, on se retrouve avec ivresse en pays français et l'on attaque promptement la Corniche, c'est-à-dire que l'on suit la Méditerranée par intermittences jusqu'à Marseille où l'on arrive tard le soir, avec deux pouces de charbon sur le corps et une envie marquée de se coucher après avoir ordonné qu'on ne nous réveille pas avant la semaine suivante. Mais les horaires fixés sont inexorables. Départ à six heures "demaigne matingne" tonne le garçon marseillais, avec son roulement à deux francs de pourboire. Pas question de repos en ce voyage ; il faut aller, aller toujours, même en grognant comme les troupiers de l'empereur. Et à six heures, allez, ouste ! direction de Monaco, Cannes, Nice, Menton, la Côte d'Azur se déroulant tout le jour en un éblouissement où passent des flots bleus et calmes, des rochers capricieux où s'accrochent des villas élégantes entourées de palmiers et de cactus, des plages où gambadent les enfants et un petit nombre de baigneurs, car à cette saison il fait trop chaud et les hôtels sont déserts. Puis après des centaines de kilomètres de cette vision unique, on tourne le dos à la mer pour pénétrer en Provence, ô Mistral, ô "Mireïou". Pendant des heures nous traversons une plaine brûlée de soleil, couverte de vignes courtes et d'oliviers au feuillage frissonnant et argenté. La Provence de Daudet, aussi, puisque c'est à Tarascon même que nous changeons de train, à Tarascon, patrie de Tartarin. Ce dernier y vit même encore, on l'y rencontre à plusieurs exemplaires, carré, robuste, barbu et tonitruant, et, té, mon bon, il gesticoule !

“ Messieurs les voyageurs pour Bayonne en voiture, s'il vous plaît ! ” C'est moins bref que chez nous mais tout aussi effectif. Et le nouveau convoi se remet à courir, avec une vitesse alerte, inconnue en notre pays de wagons lourds et de rude climat d'hiver. On rencontre des “ mas ” à n'en plus finir, ces métairies entourées d'une muraille blanchie, aux habitations basses et ombragées d'arbres à l'abri desquels on voit parfois, à la fin du jour, la famille rassemblée gaiement autour de la table auprès de laquelle picorent les petites poules nerveuses, et gambade le dernier poulain, à l'amusement général. Partout le paysan aime ses animaux et trouve dans cette affection un contact plus direct avec la nature qu'il soit donné de connaître aux citadins de tous les pays. Allez donc vous attacher le coeur aux lourdes gambades du tramway ou des voitures à charbon !

Nous voilà loin de Lourdes, mais nous avançons dans la bonne direction, et je veux marquer par quoi l'on a passé avant d'y arriver, venant par le Midi. En sortant de la Provence : Nîmes, Montpellier, Carcassonne, etc., on atteint enfin l'Hérault, région mitoyenne, où l'olivier pousse encore mais où le terrain s'accidente et où l'on recommence à apercevoir le coquelicot, fleur du centre et du nord. Et l'on atteint enfin Toulouse, où nous avons devant nous la soirée, la nuit, et ô délices à l'eau de Cologne, une chambre avec bain pour nous tout seuls, et de l'eau à discrétion. Quelle transformation, messeigneurs. Voyez plutôt à quels excès je l'ai portée pour ma part.

La scène se passe dans un salon de coiffeur de la rue Bayard, à trois minutes de la gare d'arrivée. Barbiers et clients causent en roulant les “ r ” et les igne “ “ certaine magne ” à me faire dresser les cheveux s'ils étaient moins solidement enduits de charbon italien et de poussière provençale. Le voyageur s'approche timidement et s'introduit dans une chaise libre. Au garçon, jeune, maigre et brun comme Boabdil, qui s'approche en glissant, il admet désirer un lavage de tête, cette fois mérité et urgent.

Le jeune maure se courbe humblement, produit ses

serviettes, demande si monsieur la " désire chaude ou tiède ", et s'il ne va pas " les " brûler un peu préalablement. Mais non, jeune homme : " N'y touchez pas, ils sont frisés ! " Le savon liquide fait son office occipital, et l'eau tiède envahit jusqu'à vos plus augustes protubérances phrénologiques. Cependant que tout en s'exclamant que vraiment vous en aviez besoin, l'officieux échange avec son collègue et voisin, des observations désobligeantes sur votre prédécesseur, qui n'a laissé qu'un pourboire mesquin, indice d'une âme basse et d'un caractère méprisable.

Les yeux essuyés, on les rouvre sur la couleur de l'eau recueillie par le bassin et l'on recule épouvanté, pendant que le garçon vous fait respirer une lotion parisienne à 4 francs l'application.

— Rien de moins cher ? Le pétrole, par exemple ?

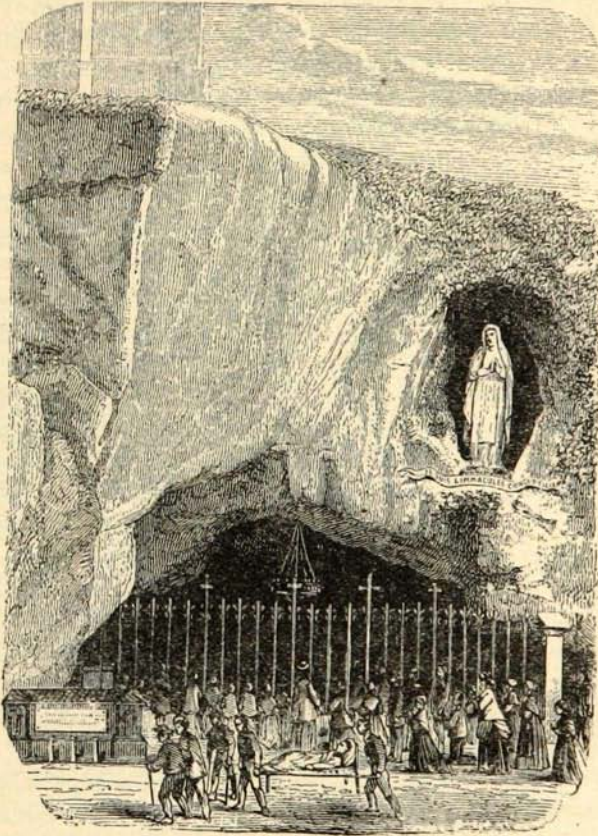
Imprudente parole. Il vous appliquera le " Rêve de Mireille " ou le " Sourire de Cléopâtre ", à 4 francs et vous entourera ensuite d'une subtile éloquence en faveur des qualités et du bon marché du pétrole que vous avez désigné vous-même avec un goût qui témoigne chez Monsieur de connaissances littéraires et encyclopédiques... Même chanson pour la crème faciale, mais finissons. Ces animaux-là me feraient regretter leurs collègues de certain endroit que je n'ose nommer !

En tout cas, nous sommes partis de Toulouse vers neuf heures du matin. La promenade que nous y avons faite dans la soirée nous laissait l'impression d'une ville de province de moyenne importance, avec une rue du Languedoc peuplée de magasins à la parisienne, y compris ceux du reste, des grands épiciers de la capitale, Damoy et Potin. La " Dépêche ", l'un des régionaux radicaux les plus répandus de la France, y occupe un confortable hôtel qui était ce jour là tout décoré pour la fête nationale du lendemain, et vers les quartiers extérieurs de petits tramways à deux classes emmenaient des voyageurs assez rares, direction Jean-Jaurès ou Gambetta. Nous n'avons pas vu la place Victor-Hugo, ni la rue Michelet ou l'avenue Henri-Martin, mais

elles y sont certainement ; elles y sont toujours ; quant aux noms de leurs rues, toutes les villes de la province se ressemblent.

* * *

A deux heures de Toulouse environ, on aperçoit les pre-



miers contre-forts des Pyrénées, séparant plus loin la France de l'Espagne ; nous nous en rapprocherons graduellement jusqu'au terme de notre voyage et si j'ai fait allusion tantôt à la monotonie ensoleillée du paysage provençal, c'était pour noter le plaisir qu'éprouvent des yeux canadiens à re-

trouver ici un pays accidenté, vallonné, couvert des essences forestières robustes qu'on trouve toujours en pays de montagne. En un mot, les approches de Lourdes nous plaisent, une demi-heure d'avance au moins, parce que ce pays ressemble fortement à nos régions des Laurentides, à la Beauce, aux Bois-Francs, etc. Et c'est sous l'effet de cette agréable impression de "rapatriement" que l'on descend enfin à la petite gare de Lourdes, regardant avec sympathie les montagnes assez élevées qui entourent le village, mais n'apercevant encore celui-ci nulle part, non plus que la chapelle renommée vers laquelle nos cœurs se sont si souvent dirigés depuis notre lointain départ.

* * *

Mais c'est lorsqu'on aperçoit le nom de cette station-là, au fronton du modeste édifice, en belles grosses lettres de bois découpé, peint en rouge foncé ! Lourdes ! Village inconnu jadis en dehors des limites étroites d'un canton pyrénéen, et qui connaît une célébrité inouïe, parce qu'une petite bergère entendit un jour comme un coup de vent, s'aperçut avec étonnement que l'air était calme, puis vit une sorte de nuage d'or où apparut bientôt une Dame, jeune, belle, douce et sérieuse, et qui lui demanda de venir chaque jour au même endroit, une quinzaine de fois laissant entendre qu'elle avait à lui confier des choses importantes et promettant en récompense de la rendre heureuse, "non pas dans ce monde mais dans l'autre". On sait le reste, qu'il serait trop long même de résumer ici. L'incident le plus récent qui puisse venir à la mémoire, n'est-il pas le fait de l'origine du Maréchal Foch, né tout près d'ici, à Tarbes, siège de l'évêché dont dépendait Lourdes, honneur épiscopal qui se partage aujourd'hui, du reste, entre les deux petites villes, Mgr Schoepfer étant évêque de Tarbes et de Lourdes avec résidence en ce dernier endroit. Chaque jour, en dépit de son grand âge, il y préside à la récitation du chapelet, qui a lieu en public, à la basilique, à deux heures et à cinq heures.

LOURDES

LA BASILIQUE. — UNE VISITE AU BUREAU DES CONSTATATIONS. — L'HEURE DES MIRACLES.

La basilique, et surtout la Grotte ! On ne pense pas à autre chose en arrivant, et à peine a-t-on trouvé un gîte dans l'une quelconque des auberges innombrables et toutes bonnes, semble-t-il, qu'on se met en route par les rues mi-villageoises et mi-citadines. Il y a de vieilles maisons, et des magasins tout neufs, offrant une profusion d'objets-souvenirs jolis et tentants. Il y a la population locale, dans les cinq mille, et la population flottante des pèlerins, qui atteint parfois les cinquante mille. Pour aujourd'hui, nous ne sommes que quelques centaines, formées de groupes individuels venus d'un peu partout : Bretagne, Écosse, États-Unis, Espagne, tous sont représentés. Mais ce qui domine dans cet amalgame sans cesse renouvelé, c'est une grande impression de paix, de politesse et on pourrait dire, de recueillement. Les pèlerins apportent cet état d'esprit qu'intensifient hautement les moments qu'ils passent à la Basilique. Mais il me paraît plus remarquable encore que les employés d'hôtels méritent le même compliment et soient imprégnés de la même atmosphère. Des deux côtés du Gave, l'aimable petite rivière abondante qui chantonne en glissant rapidement sur ses cailloux polis, il semble flotter une paix qu'on ne saurait mieux comparer, je trouve, qu'à celle qui régnait entre les premiers chrétiens, au temps de la primitive Église. "Voyez comme ils s'aiment !" se disaient les païens surpris. A Lourdes, l'étranger incroyant et prévenu ne doit pas pouvoir nier l'aimable caractère de la population, la bonne humeur obligeante et sans obséquiosité que l'on trouve partout, et qui se manifeste constamment dans les relations qu'ont entre eux les habitants du pays. A une porte de pension, le boulanger apprend à la servante qu'il ne pourra pas passer demain. — Ah, mon Dieu, proteste celle-ci, comment allons-nous faire ?

— Eh bien, là, ne vous tourmentez pas, reprend l'autre, accommodant et cordial, je viendrai tout de même, je m'arrangerai.

A l'hôtel Jeanne-d'Arc, où nous sommes, il y a un crucifix dans chaque chambre, y compris la salle à manger, et l'on sent par cent détails que ce n'est pas là parade mercantile, mais que la piété raisonnée, déférente, est générale en ce lieu, où l'on voit encore la maison d'où partait la faible petite asthmatique des époux Soubirus, pour se rendre à la grotte sauvage de Massabielle, où sa Dame lui apparaissait dès qu'elle avait commencé d'égrener son chapelet. Elle tenait avec l'enfant des colloques qui ravissaient celle-ci dans des extases que les témoins, plusieurs centaines après les premiers jours, constataient et suivaient avec émotion, priant eux-mêmes pour la plupart, et regardant attentivement l'enfant prédestinée et la niche naturelle dans le rude et noir rocher, où tout à l'heure encore, j'ai pu poser mes lèvres à la suite de pèlerins de toutes races, de tout âge et de tous les rangs sociaux. Comme nous deux, Canadiens, tous apprécient l'incalculable faveur de défilier lentement aux pieds mêmes de la belle statue rappelant la Présence surnaturelle qui s'y manifesta dix-huit fois, en 1858, d'y défilier en baisant le rocher devenu lisse à cet endroit, et de mouiller ses doigts avec émotion au suintement qui coule encore, en plus de la fontaine proprement dite, jaillie miraculeusement sous les doigts de Bernadette à qui la Dame lui avait demandé de s'avancer jusque-là, de gratter la terre, de boire l'eau qui viendrait et de manger un peu de l'herbe qui s'y trouvait. On connaît déjà ces détails par les beaux livres parus et répandus de par le monde, tel par exemple celui de J.-B. Estrade, brave homme de fonctionnaire du temps, incrédule en religion jusqu'au moment où il suivit sa sœur à la grotte pour surveiller Bernadette et tâcher de la prendre en défaut. Il en revint bouleversé et converti, et le livre qu'il écrivit, plusieurs années ensuite, est l'un des plus passionnants qu'on puisse lire, tant à cause de l'intérêt des faits que de l'évidente sincérité du conteur, et même de ses défauts d'écrivain sans expérience et sans habitude, sans habiletés de métier.

Pour tout dire, si les pauvres notes que je trace en ce moment ont l'honneur d'être lues avec un peu d'intérêt, je supplie qu'on se procure "Les apparitions de Lourdes", par J.-B. Estrade. C'est une brochure peu coûteuse et qu'il doit être facile de trouver dans nos principales librairies. Je trouve qu'il est indispensable d'en prendre connaissance pour bien savoir l'histoire des apparitions. Puis-je ajouter un détail d'impression personnelle ? Rien ne m'a davantage frappé dans cette lecture, à part les grands faits principaux, que la double mésaventure du garde-champêtre, préposé un jour par le policier Jacomet à la fonction d'empêcher les visiteurs d'approcher de la grotte. Il arriva donc un citadin robuste, méditatif, qui s'approcha et enjamba bonnement la clôture prohibitive. Colère du brave fonctionnaire qui rugit et menace de tous les sévices officiels. "Et d'abord vos noms, prénoms et profession," somma-t-il sévèrement. Le monsieur sortit un instant de son examen et de sa méditation attentive, et répondit sans se fâcher.

— Volontiers, mon ami ; écrivez : Louis Veuillot, rédacteur de l'"Univers", à Paris !

Ce fut Jacomet qui fit une tête, le soir, lorsque son subordonné lui apporta ce poisson à faire frire dans sa poêle à procédure. Du reste, un incident semblable s'était produit un peu plus tard, le même jour, avec une grande dame, gouvernante, ni plus ni moins, du prince impérial, et la clôture sauta le lendemain.

* * *

Je n'essaie pas de décrire la Basilique, dont l'élégant et sobre dessin gothique comprend trois sanctuaires superposés. Elle repose sur le rocher lui-même, comme l'Église sur la parole de Dieu. Et sous la partie arrière se trouve la Grotte, qui est en somme l'endroit le plus recherché des pèlerins. On y voit toujours du monde en prières, dont plusieurs personnes tenant les bras en croix. Hors l'époque des grands pèlerinages, qui commence en août, on ne voit pas de foules proprement dites, mais hier et aujourd'hui, cela approchait en tout cas le millier, chiffre minime dans cette grande organisation.

Mais la grotte ne chôme jamais. Depuis la cinquième apparition à Bernadette, le 20 février 1858, l'humanité s'en est venue prier ici sans relâche. Conçoit-on l'émotion qui étreint le cœur, lorsqu'après avoir traversé la longue place et longé les arcades qui entourent l'église, on arrive à faible distance du rocher de Massabielle, de la grotte même où parut l'Immaculée, à l'endroit précis que marque une statue sculptée selon les indications mêmes de la voyante ? On sait que Bernadette prit le voile au couvent voisin de Nevers où elle devait mourir à trente-quatre ans après une vie humble, dévouée, traversée d'épreuves et de maladies courageusement supportées. " Je ne promets pas de vous rendre heureuse en ce monde, mais dans l'autre ", avait dit la Dame de la grotte ; et elle tient toujours parole, ainsi que nous le savons tous.

Il y a une grille fermant la grotte, mais on la franchit par une porte où défilent les pèlerins, qui vont sortir de l'autre côté, mais non sans avoir baisé pieusement le dur rocher en passant juste au-dessous de l'endroit où se tenait la Dame céleste. Comme en 1858, des arbustes et des fleurs sauvages y poussent librement, et le long de la paroi inégale du rocher, il suinte de minces filets d'eau, goutte à goutte, auxquels on s'humecte pieusement les lèvres ou le bout des doigts. On voudrait pouvoir baiser le sol, ou plutôt le roc au lieu même où se posèrent les pieds de la Reine du ciel, mais celui-ci est trop élevé, à quinze pieds de hauteur environ. En tout cas, il est peu d'endroits au monde où l'on puisse éprouver des sentiments aussi vifs, se sentir l'âme remuée aussi profondément.

A la sortie de la grotte se trouvent les robinets de la canalisation des eaux de la source miraculeuse, née sous les doigts de Bernadette creusant pour obéir à la Dame et sans y rien comprendre tout d'abord. " Allez boire et vous laver à la fontaine ". Et il n'y avait pas de fontaine !

Poussée quand même par un mouvement intérieur, la fillette s'avança à genoux, jusqu'à un certain endroit à gauche de la grotte, sous les yeux de nombreux témoins intri-

gués. Puis elle gratta la terre avec ses doigts, vit venir un filet d'eau presque invisible, attendit qu'il grandit et se clarifiât un peu et puis s'y lava les mains et en but. Le lendemain, c'était tout un ruisseau qui coulait là ; voici plus de soixante années qu'il coule, et que son eau limpide sert d'instrument à la miséricorde divine pour accomplir les plus éclatants miracles, à l'intercession de la Mère de Dieu auprès de son divin Fils, le Rédempteur des hommes.

* * *

Que si l'on questionnait l'indigne pèlerin qui trace ces lignes incomplètes en vue du clocher élané de la Basilique et au son chantant que fait le Gave dans sa course rapide — "image de la vie", disait une brave femme, hier — je répondrais que rien n'est plus facile, en ce monde, que de voir des miracles, mais qu'il faut d'abord ouvrir les yeux et savoir voir ce qui nous touche de plus près avant d'essayer les grands horizons. Le fait d'être ici à pareille distance des siens, après avoir vaincu toutes les difficultés inhérentes à un voyage de cette importance : dépenses, distances, absence, préparatifs, concordances diverses de circonstances de date, d'âge, d'occupations, cent choses encore qui pouvaient empêcher ce voyage, qui l'empêchent pour le grand nombre mais se sont écartées docilement pour permettre à un certain nombre, parmi les plus nécessiteux de la grâce, sans doute, de réaliser ce pèlerinage... eh bien., de miracle, je ne compte pas en voir de plus catégorique pour ma part. Mais il n'est pas, il faut l'admettre, du domaine physique et médical. Et Lourdes est la patrie des grandes guérisons, c'est indiscutable. N'est-il cependant que cela, et l'est-il surtout et d'abord ? Je suis porté à croire qu'il s'y guérit plus d'âmes que de corps, et que tel est le désir de l'Immaculée, car il est dit qu'il y a plus de réjouissances au ciel pour un pécheur qui se convertit...

Je suis tout de même retourné au Bureau des constatations médicales où siègent les docteurs Lemarchand, Cox et Lebègue, le premier remplaçant le célèbre Dr Boissarie, enlevé il y a quelques mois à ses chères fonctions. J'avais déjà l'avantage d'être connu de ces messieurs à qui j'avais été

présenté, la veille, par leur confrère de Québec et mon compagnon de route, M. le docteur Lessard. Aussi suis-je reçu à bras ouverts, expression qui ne manque parfois pas d'exactitude, avec nos cousins de France, et je demande à M. Lemarchand comment va la série des guérisons miraculeuses, et si elle n'a pas fléchi pendant la guerre et depuis.

— Oui, quelque peu, mais en nombre seulement, me répond l'éminent praticien. Voyez-vous, les grands pèlerinages sont à peu près arrêtés depuis 1914. On ne les a pas rétablis depuis 1918 à cause de la pénurie de wagons qui atteint toutes les compagnies. Savez-vous qu'à l'occasion du pèlerinage national annuel, avant 1914, il arrivait ici jusqu'à 30 et 35 trains par jour, dont certains amenaient plus de mille pèlerins chacun ? Et ce n'est pas tout ; de ce nombre faisaient partie des centaines de "grands malades", ceux qui ne peuvent voyager que couchés, et dont la réunion ici pour le passage processionnel du Saint-Sacrement, alignait souvent sur la place un millier environ de cas pathétiques, de maladies avancées ou humainement incurables, formant dans l'ensemble un spectacle qui eût été navrant au défi de toute expression s'il n'eût été plutôt si édifiant, et c'est là que la Sainte Vierge avait beau jeu ! Car on dirait qu'elle se laisse plus volontiers faire violence en ces moments de grande émotion et d'intense ferveur. Ces centaines de malades hâves, affaiblis, souffrant et toussant, cette procession de trente, quarante, cinquante mille pèlerins répétant instamment et à toute voix les invocations et les supplications que prononce le prêtre, on dirait, je le répète, qu'il y a là une atmosphère plus favorable au miracle, et il ne manque presque jamais de se produire. Mais il y a maintenant plusieurs années que nous avons été privés de ces grands déploiements. Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait pas eu de guérison miraculeuse depuis ; ainsi, en 1913, une personne a été guérie sous mes yeux, je puis dire dans mes bras, d'un cas incurable de tuberculose osseuse. Elle est retournée en Belgique, a subi une rechute environ deux ans après et a de nouveau été guérie. J'attends très prochainement le dossier complet, auquel il manquait la signature d'un médecin de là-bas, dont la conviction a été

lente à se faire. Également, la guérison d'un grand blessé de la guerre avec infection gazeuse avancée, instantanément guéri à l'immersion dans la piscine.

— Il n'y a pas que les guérisons du corps, ai-je suggéré. celles de l'âme ne sont-elles pas remarquables aussi ?

— Ah, répond notre interlocuteur, vous entrez là dans un autre domaine. Mais il n'y a pas à nier que le miracle soit ici comme à l'état permanent. Prenez le cas de ces grands malades dont je vous parlais...

— La fatigue doit en achever une forte proportion ?

— Mais pas du tout et c'est ce que j'allais dire. Nous plongeons dans la piscine des tuberculeux au dernier degré, qu'abîment les sueurs, des infirmes débiles, des femmes atteintes aux sources de l'existence. Allez, à l'eau ! Et le miracle c'est que même non guéris, ils repartent consolés et heureux, disant tous : " La Sainte Vierge n'a pas pu s'occuper de moi cette année et n'a fait quelque chose que pour les autres ; mais elle m'a donné de belles consolations, et je sens qu'elle m'exaucera l'année prochaine." Et ils partent en ne pensant qu'à revenir, souriant de bonheur au souvenir des scènes édifiantes auxquelles ils ont pris part, des prières ardentes qu'ils ont adressées à la Vierge de la Grotte, et des consolations intérieures qu'ils en ont reçues. Pas un de ces mourants qui soit empiré par le voyage ou l'immersion ! Voilà pour moi un miracle constant et indiscutable."

Il n'y a pas que celui-là, cependant, et personne n'ignore plus le grand nombre des guérisons miraculeuses opérées ici, grâce à l'intercession de la Vierge auprès de son divin Fils. Car c'est de Dieu, en fin de compte, que nous tenons la vie et la mort, et sa sainte Mère n'a d'autre pouvoir que celui de la prière. Elle n'est venue que pour nous faire penser davantage à Lui et nous en rapprocher encore. La dévotion de Lourdes est essentiellement eucharistique, et c'est au passage et au contact du très Saint-Sacrement que les malades se voient si souvent guéris. Mais je ne saurais mieux faire maintenant que céder respectueusement la parole à l'écrivain admirable Reynès-Monlaur, dans l'émouvant

tableau qui termine son livre, et qui servira également de terme à mes lignes maladroites et insuffisantes, tracées malaisément en divers endroits du village sacré de Lourdes :

Aussitôt qu'Il paraît, aussitôt qu'Il atteint le premier malade, les chants et les prières s'arrêtent. C'est un silence pareil à celui que je disais, sur le bord du lac de Tibériade où le vol d'un oiseau s'entend. Et un grand cri s'élève, le plus beau cri de toute la terre, qu'un prêtre dit seul, d'abord, que la multitude répète ensuite, comme un déchaînement d'ouragan :

" Seigneur, nous vous adorons . . . "

Une à une les paroles que le Christ entendait, les supplications, les appels de détresse vont l'atteindre :

" Seigneur, nous croyons en vous . "

" Seigneur, je crois, mais augmentez ma foi . "

" Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir . "

" Seigneur, dites seulement une parole et je serai guéri . "

" Jésus, fils de David, ayez pitié de nous . "

" Seigneur, faites que je voie . "

" Seigneur, faites que je marche . "

" Seigneur, faites que j'entende . . . "

Le prêtre qui porte le saint-Sacrement s'arrête un instant devant chaque malade, le bénit, laisse la tête douloureuse se poser contre l'ostensoir . . .

Oh ! cette attente passionnée, cette misère qui supplie devant Celui qui peut tout. Le regard de ce tuberculeux, dont le corps se couvre d'une sueur d'agonie ; le visage de cette mère tendant son petit enfant que les convulsions ont rendu difforme ; les mains en avant de cet aveugle . . .

" Seigneur, ayez pitié de nous Vous qui les sauviez tous, vous qui les guérissiez tous . . . "

C'est l'imploration du malheureux qui veut la joie, la guérison, le repos, tout ce qu'Il semait sur ses pas, ce qui débordait de ses mains bénissantes, de son regard . . .

Il est là, le même. Ce n'est pas une exaltation pieuse de le croire ; c'est l'acte de foi sans lequel nous ne sommes pas chrétiens. Et cette foule est chrétienne, et se distingue ainsi des foules de Galilée. A ceux-ci il fallait les dons matériels,

qui se sentent et qui se voient. Ils n'en rêvaient pas d'autres. Après vingt siècles de Christianisme et grâce à lui, l'humanité a fait un pas. Nous savons qu'il y a plus haut que cette vie une vie éternelle. Malgré ses désirs passionnés de bonheur terrestre, cette foule le sait, le sent. Tous, au fond, lui soumettent leurs volontés, s'inclinent devant Lui, et, sans effort, pensent qu'il vaut mieux le laisser agir et choisir.

Alors un instant, essayons de voir comme Il voit.

Tout ceux qui sont là, riches, pauvres, heureux, malheureux, malades, savants, ignorants, lui apparaissent en leur essence même, en dehors de tous les accidents humains. L'éphémère se dissout. Il n'y a que des âmes posées devant leur éternité. Comment pourrait-il se borner au dehors ? Au corps ? A la vie présente ? Et comment le lui demanderions-nous ?

Dans cette fuite des apparences, dans ce tête-à-tête émouvant entre le Christ et nous, ces supplications que nous redisons ici n'ont leur vrai sens que si on les entend d'abord au sens symbolique :

" Seigneur, faites que je voie. Moi, aveuglé par la poussière terrestre, les préjugés, la fascination de la bagatelle, faites que je vous voie..."

" Seigneur, faites que j'entende, par delà les bruits d'ici-bas, dans le silence des passions, ce que vous murmurez au fond de moi-même..."

" Seigneur, faites que je marche, dans le chemin étroit qui conduit à la Vie ; dans les sentiers où vous êtes, que m'indiquent vos commandements, que bornent le devoir. Ils me conduiront à la paix."

" Celui que vous aimez est malade. Toutes les maladies du corps, celles du cœur et de l'âme, la faiblesse et l'orgueil, la légèreté, le doute, l'inconstance et l'ennui, et l'insatiable faim..."

* * *

Un cri comme je n'en ai jamais entendu, un cri surhumain, confond toutes mes pensées, les submerge :

" Il est guéri..."

L'enfant qui n'avait jamais marché s'est échappé des bras de sa mère ; il va derrière le Saint-Sacrement à pas hésitants... et elle... Le visage de cette femme... Elle veut reprendre son fils ; et elle marche tout près sans savoir, n'osant pas croire encore, comme en rêve, comme enivrée.

Seigneur, est-ce que nous pouvons comprendre quelque chose ? Nos corps, nos âmes, tout est à vous... Est-ce que tout à l'heure nos pensées, se croyant plus hautes, n'étaient pas encore trop petites ? Est-ce que la Vierge douce ne vous prie pas, à Cana, parce que le vin manque ? Ah ! Seigneur, que vous êtes bon, et comme nous devons être simples, demandant tout, ce qui demeure et ce qui passe, vous confiant tout... et vous laissant décider...

Il faut un effort des brancardiers, les bretelles de cuir tendues, pour contenir la foule, pour arrêter l'explosion de joie. C'est un remous semblable aux grands tourbillons des gouffres... Le Magnificat éclate ; le tout petit marche toujours ; il regarde ses pieds qui n'ont pas été chaussés, et il rit...

Mais l'allégresse se déchaîne en véritables clameurs, lorsque cette autre malade qui agonisait là, sur les marches, se dresse au passage du Seigneur, à peine vêtue, et s'agenouille...

" Hosannah ! Hosannah !

" Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant."

Les yeux se remplissent de larmes ; les mains se joignent...

Une expression de ravissement passe sur tous les visages, les guéris et les autres ; le respect contient à peine l'explosion qui va éclater tout à l'heure, la foule rompra toutes les digues, battra les portes du bureau des constatations, clamera son " merci " à la Grotte. Maintenant sous l'ostensoir qui se lève, toutes les têtes s'inclinent pressées comme les épis de nos champs au temps de la moisson ; le silence auguste est fait d'un accablement d'adoration et de joie.

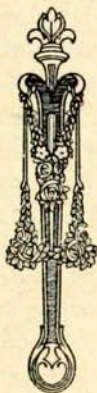
L'on disait un jour à Bernadette ;

" Ne voudriez-vous pas être témoin de ces grandes manifestations de Lourdes ?

" — Oh ! oui, pour le triomphe de la Sainte Vierge, mais à la condition de voir sans être vue."

*Elle voit, la petite messagère de la Vierge, et elle se réjouit.
Tous les désirs de sa Dame sont comblés. Lourdes parce qu'elle est la terre de Marie, est la terre de Jésus-Christ. . .*

Et la Vision s'enfonce dans cette grande lumière.



CHRONIQUE PARLEMENTAIRE

DE BRUXELLES, DE ROME ET DE PARIS.

Paris, 24 juillet.

Chronique parlementaire une fois de plus ! Comme disait Arthur Buies sur un autre sujet : " Ces deux mots font frémir ma plume ! " Qui eût pu, en effet, me prédire qu'après en avoir " tapé " un si grand nombre, je ne dirai pas de toutes couleurs, mais enfin sur tous les tons et toutes les questions, me prédire que j'en pourrais faire une un jour, ou plus exactement un soir, selon la tradition du métier, dans laquelle, au lieu du titre " Chronique d'Ottawa ", ajouté demain matin par mon chef et ami Georges Pelletier, je pourrais mettre moi-même et de toute vérité : " Chronique parlementaire de Bruxelles, de Rome et de Paris " !

Oui, rien que ça, de chronique parlementaire ! Séance au parlement de Belgique, le 30 juin dernier, séance au " Viedo Parlamento ", dans la capitale de l'Italie, quelque chose comme le 7 juillet courant ; et plus tard, séance de la Chambre française, tout ce qu'il y a de plus Palais-Bourbon, avec déclaration importante de M. Millerand sur les arrangements de Spa, critique de M. André Tardieu, interventions de M. Blum, socialiste, et de Léon Daudet... Ah, il y a quelque chose à faire ce soir, comme compte rendu ! Et cependant, comme l'écrivait, il y a vingt-cinq ans, un surintendant bancaire de mes amis qui serait bien étonné si je le nommais, " cependant qu'à mes oreilles chante la liberté ! "

La liberté de Paris grondant et roulant, qui passe sous mes fenêtres, tandis que je trace ces mots dans une solitude impressionnante et empruntée à mes occupations de jadis. Ce ne sera pas, loin de là, la première chronique parisienne que j'aurai gâchée dans un bureau de banque canadienne à Paris, au lieu de m'acquitter de mes austères devoirs de finan-

cier. Que celui qui ne s'est jamais reposé d'un travail par un autre arrache à mon adresse le premier pavé de la rue de Caumartin, que j'aperçois d'ici du coin de l'œil...

* * *

La dernière "chronique parlementaire" que j'eus l'honneur de commettre, et dont le gouvernement ne s'est jamais relevé, bien qu'elle ne fût consacrée qu'à décrire les beautés printanières de certaine terrasse propice à la rêverie, cette dernière chronique fut écrite, "tapée à la machine" comme il est dit au pays de France, en face de l'un des plus beaux paysages de la région outaouaise, près de la grande rivière payagée par Champlain, à deux pas des chutes de la Chaudière, de la rivière Rideau, et des horizons verdoyants de la Gatineau ; pendant que Sir Robert préoccupé écoutait à la Chambre parler son ministre des Finances, en mal de détails budgétaires. Voilà le cadre et le lieu qui entourèrent mon dernier effort professionnel. Quel contraste avec le présent moment ! Répétons-le avec ébahissement, j'ai assisté depuis lors à des séances de trois parlements européens !...

Et ce ne fut pas sans quelque effort, ni sans un certain déploiement d'énergie insinuante. A Bruxelles, où nous ne demeurâmes qu'une journée environ, il y avait un certain mérite à se mettre à la recherche des députés du lieu, alors que les platanes et les restaurants du boulevard Anspach offraient tant et de si copieuses consolations. Mais enfin, nous étions dans le pays de l'héroïsme, et la chaleur ne nous vainquit pas. Le parlement fut localisé, non sans quelques marches et contre-marches à la von Kluck, et puis l'immeuble antique et peu solennel s'offrit à nos regards, en même temps que des gamins bruxellois jouant à quelque jeu de bouchon. L'un d'eux nous renseigna avec toute la complaisance nationale. "La tribune des journalistes, savez-vous, elle est là tout près, de l'autre côté, vous poussez tout droit jusqu'à une porte, là où il n'y a rien quand on arrive ; et puis, on aperçoit une porte à gauche, et on prend l'autre, vois-tu, et vous savez, vous voilà à la tribune des journalistes."

Tel fut à peu près le texte, mais ce qu'on ne peut rendre, c'est la bonne grosse voix cordiale et un peu grasse qui lui servait de véhicule. En tout cas, on suit à peu près l'itinéraire, qui s'allonge vraiment trop sous cette chaleur, puis on finit par rencontrer un nouveau groupe de gamins, qui rapportent qu'en effet c'est bien ici, et qu'il n'y a qu'à entrer. Il se trouva qu'un confrère d'un autre pays étranger venait justement de demander la même faveur, et qu'un sergent galonné et tricorné téléphonait là-haut qu'il envoyait à Monsieur le Syndic de la Presse étrangère un visiteur venu d'un journal de Suisse.

"Et moi aussi, savez-vous, je suis journaliste étranger et je voudrais bien voir monsieur le syndic." Après cela, et les deux escaliers gravis, ça marcha tout seul. Réception cordiale du confrère syndic : deux journalistes qui se rencontrent, la première chose qu'ils font c'est de s'évaluer afin de savoir lequel des deux est bien capable de prêter deux piastres à l'autre : cela fait, ou reconnu illusoire comme dans la plupart des cas, on cause, ou l'on ne cause pas, selon l'heure ou l'humeur. Cette fois, ce fut : "Montez, savez-vous, il n'y a rien d'intéressant cet après-midi, on parle seulement des femmes..."

Loustic, le syndic. Il s'agissait d'un projet de loi accordant le suffrage aux aimables sujettes du roi Albert ; et il y avait justement M. D.-D. McKenzie qui parlait contre, en s'épongeant le même crâne que son sosie du Cap-Breton-sud, avec un peu même tempérament et un tour d'esprit drôlement ressemblant. Il y a comme cela des types humains que l'on retrouve de par le monde, des gens de ville lointaines qui ressemblent à votre voisin, des zigs comme votre député ou de bons diables de garçons-coiffeurs parents sans le savoir de votre livreur de charbon. C'est à croire que le Père Éternel n'avait à sa disposition qu'une douzaine ou deux de moules à crânes, et que le type se répète partout, à défaut de l'individu proprement dit. En tout cas, le sosie McKenzie parlait avec chaleur, cet après-midi de juin, au parlement belge, et il parlait contre le projet du gouvernement, car en ce pays, il est radical-socialiste et ce parti ne

veut pas du vote féminin. par crainte de l'influence cléricale sur le cerveau des faibles femmes. Nous avons écouté cela, pendant près d'une heure, et que Dieu me pardonne si je ne prenais pas des notes, d'un crayon distraît et professionnel ; vous savez, les notes qu'on prend toute la journée, qu'on met dans sa poche au moment d'aller souper, et qu'on retrouve le lendemain matin, six heures après que votre compte rendu a été mis à la poste. . . En tout cas, ce n'était pas la traversée de l'Atlantique et de la Manche qui pouvait m'avoir guéri de ce tic, et je prenais des notes pendant que la droite grondait parfois sous quelque attaque directe, ce à quoi la gauche ripostait par des invectives à faire frémir M. Rhodes et planer M. Boivin dans les hauteurs explorées par Bourinot. Je prenais des notes. . . J'en devais prendre aussi à Rome, huit jours après, et quant à celles de Paris, je les tiens sous mes yeux, pendant que j'écris ces mots, de crainte de les retrouver aussi trop tard, selon l'usage.

* * *

A Rome, comme si ce n'était pas assez d'avoir eu ce jour-là l'inappréciable faveur d'une entrevue particulière du Saint-Père, et comme si, par ailleurs, il n'avait pas fait assez chaud pour se tenir tranquille, et pratiquer, comme les Italiens, la *riposa*, je voulus, bon gré mal gré, me rendre au Parlement. Instinct professionnel "engrené" par cinq années de souffrances écrites, et sept sessions, je ne mens pas, dont l'une en deux bouts et la plupart sans premier ministre : j'étais dans une capitale, dont le parlement siégeait, donc il fallait que je m'y rendisse, que j'y allasse. . . C'est facile à dire, quand on est dans la Ville aux Sept-Collines et au soleil bouillant comme un volcan embrasé. Il n'y avait pas à traverser la Plaza di Thermi ou la Via Nazionale sans attrapper une "inzolation". Mais un Canayen, n'est-ce Spa ? J'abordai un *facchini* endormi sur son siège et lui demandai :— Si parlez franchise ?

Il répondit par quarante ou cinquante mots enroulés dans sa bouche comme leur macaroni autour de leurs fourchettes, et je compris que ça voulait dire : "Non", Con-

séquemment, je l'engageai tout de suite, et comme je voulais aller au Parlement, je prononçai avec assurance :

— San Giovanni Laterane.

Contradiction qui eût fort étonné mon compagnon de voyage et mis à l'épreuve son invincible bonne humeur, s'il eût été là ; mais il dépensait en ce moment son temps et ses revenus en cartes postales adressées à la maison et aux amis ; les gens qui ont du cœur ne devraient jamais voyager.

Saint-Jean de Latran, c'est à peu près juste en direction inverse du "parlamento", mais je ne connais pas d'homme politique qui puisse me faire hâter à sa rencontre lorsque j'ai quelque chose d'estimable à faire, ou de beau à voir. Et Saint-Jean de Latran ! N'entrons pas, cependant, dans une impossible description : jamais je n'oublierai les : "Oh !" et les "ah !" de stupéfaction admirative, les moments d'intense satisfaction des goûts artistiques que nous avons tous au fond de l'âme, qui m'attendaient en ce lieu, au reste sanctifié par la présence Eucharistique, bien qu'on y voie peu de fidèles ; mais il est vrai qu'à pareille heure on dit à Madrid qu'il n'y a sur les routes que les chiens et les Français.

Après cela, "Parlamento", ô "facchino" à bon marché, dont le marqueur automatique n'est pas encore rendu à deux "lires" ; de quoi devenir lyrique, c'est le mot, et je prononce dans la langue de Dante, toujours : "Mène-moi maintenant au Forum, et ensuite au Parlamento."

Le bonhomme m'a marmonné quelque chose, avec une grande dépense de force motrice des bras, allant à dire que ces deux endroits jurent d'être accolés dans ma bouche, et que nous en avons pour longtemps à les avoir bouclés l'un à l'autre. Mais comme la réponse se refuse à ma mémoire, je contemple le ciel de l'Italie, et force est bien à Charon de pousser la barque au large. Mais le soleil se vengeait ! Je jugeai que le Forum était trop loin, et qu'il pouvait bien m'attendre encore un siècle ou deux ; et nous tournâmes la proue vers le parlamento. Mon instinct professionnel est tellement développé que j'allais y arriver, sans l'avoir fait exprès, juste à la fin de la séance !

Celle-ci devait, en tout cas, prendre fin à six heures, soit dans une demi-heure environ, lorsque j'atteignis le vestibule où s'affairaient des députés, reconnaissables à l'activité fébrile qu'ils peuvent apporter en tous pays à leurs fonctions. Je m'adressai avec aplomb à un patriarche barbu, la poitrine encadrée d'une sorte de chapelet d'acier terminé par une breloque cabalistique, et j'exhibai un impressionnant document semi-diplomatique où sont énumérées au long quelques-unes de mes qualités personnelles les plus apparentes. Mais le bonhomme resta de marbre, comme le reste de l'édifice qui nous entourait. " Viedo parlamento ", répétait-il en me faisant signe de sortir, de traverser la place en allant à droite, puis à gauche ; c'était à me croire revenu à Bruxelles. Évidemment, il y avait entre nous un malentendu de la force de celui que l'histoire a enregistré entre la province de Québec, le " très honorable sir Robert Borden " et quelques-uns de ses plus proches voisins. Il n'y avait qu'à retraire en bon ordre, et à s'y prendre autrement. Car je n'étais pas venu au Parlement en passant par le Colisée pour me laisser impétrer par un suisse à barbe et hallebarde. N'avais-je pas vu du coin de l'œil, en arrivant, l'enseigne d'un journal à proximité du parlement ? Je courus donc au " Tempo ", sans me préoccuper de ses possibles opinions, et je demandai un confrère qui " parla francese ", vous devinez le reste.

Dix minutes après, je comptais un demi-ami de plus et une lettre de présentation auprès de son collègue chargé de la rubrique parlementaire. Muni de nouvelles indications pour localiser le " Nuevo parlamento ", car on siégeait un peu plus loin dans un nouvel immeuble, je m'en mis en quête, et y arrivai non sans de nombreuses pérégrinations et conversations dans la langue du terroir : le fait est que je faisais plus de progrès dans la langue que dans la topographie romaine. D'une plaza à un fiasco verbal, j'arrivai à l'Imprimerie " ufficiale " ou quelque chose du genre, et m'y engouffrai avec confiance, certain d'y obtenir au moins un renseignement. J'y trouvai en tout cas, après le troisième escalier, une jeune signorina qui écouta mon histoire

avec une gaieté que je trouvais superflue et injustifiée, et qui alla chercher son patron. Celui-là manquait de conversation et ne savait que dire " Imprimerie " ou le mot correspondant, et pas " Tribuna giornalista parlamentario ", ainsi que je m'exprimais avec élégance. Seulement, l'un de ses dix-huit cents gestes semblait indiquer un endroit qu'on pouvait apercevoir par la fenêtre, et suivant des yeux la direction indiquée, j'aperçus ce qui ne pouvait être que l'édifice objet de mes recherches, tout neuf et plein d'élégance ainsi qu'il arrive des monuments élevés par des hommes avec l'argent des autres. J'aperçus même de là-haut mes confrères les journalistes parlementaires, assistant de loin à la séance et prenant le frais à l'ombre d'un escalier monumental. A ce trait, il n'y avait pas à les méconnaître, pour un vieux routier de mon expérience : à quoi rimerait ce métier, s'il fallait assister aux séances lorsqu'il fait beau dehors ? Demandez à . . . mais pas d'indiscrétions confraternelles. En tout cas, je dévalai vers les confrères, je me fis reconnaître et l'un d'eux s'offrit aimablement à me faire voir la séance puisque je semblais y tenir. Un ascenseur nous enleva d'une couple d'étages, je déposai mon chapeau à l'endroit prescrit, puis la petite porte s'ouvrit et je me vis au poste encore une fois, mais dans la tribune des journalistes parlementaires du Parlement de Sa Majesté le roi Vittore Emmanuele II.

* * *

Il n'y avait pas à s'y tromper en effet : beau grand hémicycle, un peu plus grand, je croirais que celui de Paris, double de celui de Bruxelles ; décoration plutôt foncée, de teinte marron, avec une grande fresque couvrant tout le fronton de la muraille au-dessus du président de la Chambre, et du banc des ministres, lesquels font ici face à la députation. La dite fresque n'ayant été peinte que l'année dernière et comportant conséquemment des allusions à la récente guerre, dans le style mythologique, héroïque . . . et peu habillé, avec au moins trois ou quatre cents personnages entremêlés en chevauchées.

J'avais le premier-ministre Giolitti juste en face de moi, à quelque distance, de même que M. Nitti, devenu oppositionniste, et quelques autres moins connus ; le premier-ministre apparaissait calme et froid, ne suivant le débat en cours que d'une oreille distraite et d'un air du reste distingué. Il est presque octogénaire et n'en laisse rien voir, ainsi qu'il arrive à beaucoup de vétérans de la politique ; on me dit qu'il commande le respect général et que son cabinet reçoit le support d'éléments disparates confiants en lui en ces délicates circonstances, dont les affaires de l'Adriatique, compliquées encore par les initiatives surexcitées de d'Annunzio, à qui personne ne semble attacher d'importance autre que celle des embarras sérieux qu'il crée ailleurs " à l'Italia ", ainsi que me le disait un cicerone volubile et pas facile à secouer une fois qu'on lui avait laissé prendre pied. Mais pas de reproches à l'excellent Oreste, même s'il a semblé nous prendre pour Pylade en double expédition.

Un député du type Rowell avait la parole, et s'en servait Dieu sait comme, faisant plus de besogne encore avec ses mains, avec le dos de ses mains nerveusement agitées en sens perpendiculaire ou circulaire, selon la forme de l'argument, je suppose, car je n'y entendis goutte, qu'avec son organe vocal. Parfois, il lançait un brocard au parti opposé, l'extrême-gauche, qui rugissait collectivement, et les interruptions et invectives éclataient comme un Vésuve pendant trois ou quatre minutes. M. Rhodes en eût fait un coup d'apoplexie, mais ici, le président frappait seulement quelques coups de coupe-papier sur son bureau et l'ordre renaissait peu à peu dans Carthage. Mais je faisais une observation se rapportant également à ce que j'avais vu à Bruxelles, trois jours auparavant : c'est que ces messieurs des partis les plus violemment opposés les uns aux autres perdent de leur virulence une fois rendus à la Chambre, tout au moins en temps ordinaire et hors des grands débats acrimonieux. Les relations personnelles créées ailleurs, dans les couloirs ou dans le monde, adoucissent visiblement les rapports, et l'on remarque une courtoisie, des précautions, des adoucissements parfois tout amicaux, dans les reproches qu'on se fait de

groupement à groupement, de parti à parti. On est dans le pays de la politesse extrême, et les débats s'en ressentent. Rien de l'Algoma ou de Parry-Sound, au parlement de Rome. Il est vrai que je n'ai même pas assisté à une séance entière, bien que celle-ci se soit prolongée jusqu'après sept heures, ainsi qu'il y arrive assez souvent ; mais il n'y a jamais de séances du soir, ô heureux " *giornalisti parlamentari* ", et jamais les confrères italiens n'ont vu un M. Copp, de Westmoreland, commençant un discours sur amendement, à cinq heures du matin ; il est vrai qu'on ne vote pas la conscription tous les ans, heureusement du reste, pour le jeune et talentueux " père de la conscription " qui vient de passer au premier rang après avoir longtemps tout mené du second ; mais ne faisons pas de politique canadienne à si grande distance.

Dans la tribune parlementaire romaine où je me trouvais, une pancarte officielle attira bientôt mon attention, et je la lus avec amusement, en pensant à la tête que feraient mes confrères d'Ottawa si on leur imposait de semblables, et si peu respectueuses restrictions. En voici d'abord le texte italien dans toute sa saveur :

" E proibito di emettere grida o dare segni di approvazione o disapprovazione.

Ai contravventori di questa disposizione sara ritirata immediatamente la Tessera di accessi alla Tribuna.

(Signé): QUESTORI

On a compris que ces mots signifient à peu près : " Il est défendu de faire du bruit ou de donner des signes d'approbation ou de désapprobation ; et si quelqu'un contrevient à cet ordre, sa carte d'admission à la tribune lui sera immédiatement retirée." *Le questeur*.

Je crois qu'il y aurait en effet un beau " grida " à la tribune fédérale canadienne le jour où un " whip " ou " questeur " quelconque voudrait faire monter ainsi le baillon officiel jusqu'à la sacro-sainte tribune de la " galerie de la presse " ; jamais pareil accord n'aurait uni les deux races entre elles pour repousser un tel abus de pouvoir !

DIFFICULTÉS D'ENTRÉE. — M. MILLERAND ET ANDRÉ
TARDIEU. — LÉON DAUDET DÉPUTÉ.

Arrivons maintenant à la troisième séance d'outremer, celle du Palais-Bourbon. J'aurai mis quelque détour à y arriver, mais les détours ne sont-ils pas les trois quarts de la politique ? *Dis-moi qui tu hantes...* Mardi dernier, 20 juillet, M. Millerand devait présenter à la Chambre son rapport des arrangements conclus à la conférence de Spa, et comment n'aurions-nous pas eu envie d'assister à cette séance d'un exceptionnel intérêt ? Seulement, la chose n'apparaissait pas facile. D'usage immémorial, on ne peut pénétrer à la Chambre française, que muni d'une carte que l'on a demandée une semaine à l'avance, par l'intermédiaire d'un homme politique ou appartenant au monde de la diplomatie. Les Canadiens sont accoutumés de recourir pour cela aux services obligeants de M. Philippe Roy, mais nous n'avions pas le temps d'attendre après tous ces micmacs, et c'est le matin même du 20 que nous décidâmes d'assister à la séance de l'après-midi. Et ma foi nous assistâmes ! Rendus sur place vers deux heures, l'un de nous fit passer sa carte à un député ami, qui ne s'y trouva pas, par malchance, mais nous ne l'apprîmes naturellement qu'une petite heure après, séance commencée. Pendant tout ce temps, on nous fit faire antichambre avec beaucoup d'autres postulants, tandis qu'un certain nombre passaient, et que d'autres faisaient comme nous. Quand nous en eûmes assez, nous pénétrâmes chacun de son côté et à sa façon : mon excellent compagnon, en vertu de ses seules qualités de persuasion et de persévérance, et votre serviteur, toujours en faisant appel à la confraternité, représentée cette fois par le correspondant d'un confrère canadien. Je dirai peut-être un jour plus en détail à la suite de quelles difficultés, après quelles objections de forme et quelle heureuse chance, les écrous purent enfin être levés. L'important était de franchir ici aussi la petite porte sacro-sainte, et ce fut pourtant fait. Je me trouvai soudain dans une tribune remplie de jeunes gens — le vrai journaliste est toujours jeune — de jeunes gens de trente

à soixante ans lisant des journaux. En bas, à la tribune, M. Millerand lisait aussi, à voix haute et posée, car son discours cette fois était préparé et comprenait des citations semi-techniques assez nombreuses ; je le voyais regarder ses feuillets, étendus devant lui sur la tribune qui a vu passer tant d'éloquence ; pour sa part, il n'en dépensait pas ce jour-là, s'exprimant avec calme, pesant les mots, conscient que que non seulement les députés, mais encore la France mais encore l'Europe, et par contre-coup d'autres continents, écoutaient aussi ses paroles. Et serait-il trop hardi de penser que le président des ministres français, à cette époque bouleversée, ne pouvait s'empêcher de mesurer ses paroles à l'aune de ce qu'en pourrait penser outre-Manche un nommé M. Lloyd George ? Car chacun peut bien se dire à part soi quel pays a subi le plus lourdement l'épreuve formidable de la guerre, et quel autre pays a retiré le plus de marrons du feu sanglant...

M. Millerand est un brave homme à poigne, respecté de presque tous les partis. Mais à dire le vrai, ce n'était plus lui qui intéressait surtout, au bout de cinq minutes : c'était plutôt ce diable de Léon Daudet, qui a donné tant de tablature aux mauvais éléments, pendant et dès avant la guerre même, et dont la présence au parlement est l'un des étonnements de notre époque. Polémiste quotidien, romancier, chef des Camelots du Roi qui lui apportent une documentation incroyable, il occupe, surtout depuis une couple d'années presque le premier rang dans la notoriété publique. Et on le cherche tout instinctivement, en arrivant à la Chambre française. Je l'avais déjà connu, il y a presque dix ans, et personne n'eut besoin de me nommer ce gros garçon robuste et jovial, au torse d'un exceptionnel développement, au visage césarien, mais animé d'une constante bonne humeur, qui siégeait à droite du président, vers le milieu de la travée. Il se tenait tranquille, mais attentif et je ne vois pas personnalité qui fût de nature à retenir davantage l'attention du visiteur.

Le directeur de l'*Action française*, le grand journal royaliste de Paris, écoutait sans rien dire les longues explications

de M. Millerand, mais il avait l'air de l'homme le plus gai, le plus content de soi de toute la Chambre. Il devait changer un peu de visage au discours suivant, prononcé par M. André Tardieu, ancien représentant français à Washington et à qui l'on reconnaît de l'ambition et de l'avenir. M. Daudet a écrit maintes fois qu'il ne voit pas sur quoi l'on se base pour penser tout cela, mais en tout cas, il écoutait M. Tardieu en paix et ne se permettait que d'ironiques sourires à certains passages. Mais lorsque l'orateur du moment — toujours à la tribune centrale — fit allusion au livre "pro-saxon" de Maynard Keynes, si contraire aux réclamations de la France à l'Allemagne, et que M. Tardieu dit que ce livre est écrit avec beaucoup de talent, M. Daudet interrompit :

— Mais absurde ! s'écria-t-il, et répéta-t-il, au milieu du tapage créé à l'extrême-gauche par son intervention.

— Pas plus absurde que le vôtre, cria un radical avec une conviction qui fit rire tout le monde y compris M. Daudet lui-même ; mais ce ne fut qu'un instant, et il répliqua du tac au tac, de sa voix bien timbrée qui domina tout le tumulte :

— Je crois fermement que vous n'avez lu ni l'un ni l'autre !

Cette fois les rieurs furent de son côté, et l'adversaire dut se sentir touché, car il ne répondit rien, et M. Tardieu put continuer. Cet incident illustre bien, cependant, la marche des délibérations en parlement de pays latins : liberté d'interruptions, spirituelles ou violentes, qui constituent comme un frein à la fantaisie ou à l'insincérité possible de l'orateur et ajoutent à l'intérêt comme à la substance de la discussion. Cela constitue une grande différence avec le système britannique dont nous sommes affligés, où la moindre interjection est sévèrement reprimée par le règlement, sous prétexte qu'il faut laisser la parole à qui on l'a donnée. Il en résulte des palabres unilatérales et somnifères pouvant durer des heures et n'avoir d'autre objet que l'insertion sténographiée et l'expédition abondante, les jours suivants, aux

chers électeurs. Ce que le pays aura payé, assurent les statisticiens, au tarif d'une quarantaine de dollars à la minute...

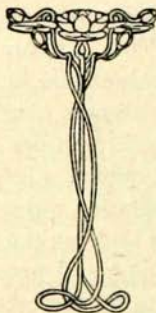
Remarqués à leurs sièges, pendant que M. Tardieu, jeune arbitre des élégances mais peu vibrant orateur, prononçait d'une voix un peu faible et sans couleur, des réserves d'ordre économique, presque techniques, sur les résultats du voyage de M. Millerand à Spa, reconnu non loin du banc des ministres, M. Maurice Barrès, visage effilé, à ses cheveux noirs collés à la tempe, et il faut le dire à un air méditatif, à l'air "quelqu'un" qui suffirait à le faire reconnaître en tout autre endroit où l'on ne s'attendait pas à le voir, puis M. Briand, tête massive et noire, démarche souple et féline d'homme à tempérament de politicien intelligent, et intrigant; trois soutanes, dont l'abbé Lemire à longue tête, l'abbé Wetterlé, d'Alsace-Lorraine, plus nerveux, plus vif que son collègue, et M. Hackspeil. Et puis, des masses d'autres dans le même cas, le général de Castelnau ne s'y trouvant pas à ce moment. Tout ce monde passait avec la plus extrême rapidité de la calme attention à l'explosion individuelle ou collective dès qu'un orateur touchait à une corde sensible, relative au parti ou aux idées.

A ces moments-là, c'est souvent un charivari véritable, que le président, M. Péret, s'occupe à réprimer avec une énergie qui ressemble parfois à de la foudre. Grand et mis avec recherche, il se lève comme pour bondir, croise les bras, les ouvre, tend le doigt vers l'un des plus bruyants, ou de la main droite fait un mouvement d'éclair sur le manche de la clochette montée sur guillotine qui repose sur sa table. Et si les deux ou trois coups brefs qu'il a sonnés ne suffisent pas, si les interjections continuent, il prend à partie le principal coupable. Bras tendu, taille cambrée, il crie d'une voix qui pourrait être plus basse: "Monsieur un tel, je vais être obligé de vous rappeler à l'ordre". Ces terribles paroles prononcées, il croise les bras, et regarde si la foudre a porté. Mais non, il faut sévir encore: "Monsieur un tel, je vais positivement vous rappeler à l'ordre". Renonçons à peindre l'air olympien dont ces paroles sont soulignées; on entend, dans le tumulte à peine apaisé, plus fatigué qu'apai-

sé, car ce n'est le plus souvent qu'un coup de vent qu'il s'agit simplement de laisser passer, on entend la voix de l'intimé qui crâne : " Ce serait un honneur d'être rappelé à l'ordre par vous ", ou quelque aménité de ce genre, cachant mal une capitulation. Allons, il n'y aura pas de sévice encore cette fois. " Veuillez, je vous en prie, laisser parler monsieur le Président du Conseil ", ou " monsieur le Rapporteur de la Commission ", commande le président, et peu à peu les bruits s'éteignent...

" Tout passe !
L'espace
Efface
Le bruit..."

Et la séance continue...



SOIREE PARISIENNE

(SOUVENIRS)

Huit heures du soir, en fin de juillet. La terrasse du café de la Paix regorge d'étrangers qui se prennent mutuellement pour des Parisiens, et en regardent passer d'autres à plein boulevard. La place de l'Opéra fourmille et résonne de tous les bruits de son tohu-bohu indescriptible. Les autobus débouchent de la rue Auber, ou filent vers Montmartre après s'être arrêtés au poteau indicateur, où la cohue assiège le conducteur.

"Allons, messieurs-dames, les numéros : cent deux, cent trois... Allez ! roulez !" Le mécanicien a entendu l'ordre en même temps que le coup de sonnette et il démarre, l'œil aux passants et aux taxis qui vont et viennent comme des mouches. Et les belles lignes de l'Opéra se découpent sur le ciel encore clair.

Je suis planté au milieu de la place, un coude sur la balustrade de pierre du Métro, ressemblant ainsi à Banville, se décrivant lui-même :

... appuyé sur un fût

Ainsi que Bélisaire,

En tout cas, me voici assez perplexe quant à l'emploi de ma soirée. J'avais pris rendez-vous ici avec le bon compagnon de voyage, mais je suis arrivé très en retard et il n'a pu m'attendre, pressé par d'autres amis. C'est bien ma faute, pour m'être entêté à revenir d'Auteuil en chemin de fer de ceinture comme au temps jadis, au lieu de prendre tout bêtement un taximètre. Et me voilà seul pour la soirée, au beau milieu de Paris, le Paris d'été d'où tout le monde est absent, où les théâtres ne jouent que nonchalamment et pour les étrangers, c'est-à-dire rien de soigné. Je suis meilleur Parisien, merci, mais que vais-je faire, bon sang, de toute cette veillée ?

Avant la guerre, je me serais probablement offert en bateau-mouche une promenade à Saint-Cloud, où la musique était bonne et la fraîcheur reposante. Seulement, il n'y a plus de bateaux-mouches et le Pavillon-bleu doit sentir encore l'hôpital. Mais trêve de flottement, et décidons quelque chose. D'ordinaire quand on regarde attentivement en soi-même, on y trouve toujours quelque discret penchant, quelque préférence timide et qui n'osait s'affirmer tout haut. Mon âme, que suggérez-vous, voyons ? Quelle note donnez-vous ce soir et de quoi me parleriez-vous si je vous écoutais mieux ?

Je sentais bien qu'elle avait quelque chose à dire ; mais nous consentons si peu souvent à la bien écouter ! Je le fis un instant, en dépit des bruits extérieurs, et voici ce que j'entendis :

— Nous avons fait une vie de casse-cou, depuis notre arrivée en ces pays, et ce n'est que par de brefs moments que nous avons un peu causé l'un avec l'autre, sous l'œil du Maître éternel. Aussi avons-nous dissipé vainement beaucoup d'heures, passé sans profit à côté d'utile leçons. J'en suis un peu peinée et ce soir, vrai, je me sens lourde et triste, une préoccupation me pèse davantage à chaque instant : celle d'un devoir que nous avons négligé, sinon tout à fait oublié depuis ces quelques jours.

— Et c'est ?

— Vous vous en doutez bien, et je n'aurais pas besoin de répondre tout haut. Ne nous étions-nous pas promis de nous renseigner à bonne source sur la situation religieuse en France ? Or, dites, mon ami, est-ce à l'Opéra ou au Français que vous trouverez cette information ?

Et j'ai penché la tête avec un peu de confusion, car le reproche était juste. Sans doute, n'ai-je pas tout à fait perdu mon temps depuis le retour d'Italie, mais j'ai vraiment ajourné trop longtemps le rachat de certaines promesses intimes. Et ce soir, vrai, j'ai besoin de me réhabiliter auprès de moi-même, du " moi " intérieur, à qui rien n'échappe de nos actes ou de nos abstentions. J'ai besoin d'être sérieux

et de causer avec quelqu'un dont la conversation soit à la fois une faveur et une substance. Je suis fatigué de la confiture parisienne, je voudrais du bon pain d'âme, comme en ont toujours avec eux les hommes de bien et de science.

Oui, je voudrais causer avec un prêtre, j'en éprouve un besoin presque tyrannique. Mais lequel, et où me diriger à cette heure et sans être annoncé nulle part ? Analysons la situation : dans quelle partie de Paris me trouvé-je et ma connaissance de la ville peut-elle me sortir d'embarras ?

Réponse : il y a la Madeleine, où je ne connais personne, Saint-Louis d'Antin où j'ignore si le bon Père Bouin, s.j., se trouve encore, puis la Trinité...

Tiens, mais en effet, la Trinité est tout près, et sa façade doit être très belle à voir à cette heure. Et quelle chance si M. le curé Poulin était là et voulût bien me recevoir, l'abbé Poulin, vigoureux et éloquent orateur, qui fit conjointement avec Pierre l'Ermite des campagnes de propagande célèbres, avant d'accepter la cure de la Trinité. Je suis un peu hardi d'essayer sans plus de façon de l'approcher, mais essayons tout de même. "Ce soir, il ne m'en faut pas moins". En route vers la Trinité.

Vous souvient-il, mon cher docteur, du beau crépuscule que nous devions y goûter, le dimanche suivant, dans le square verdoyant qui fait face à ce beau temple ? Nous y avons regardé le jour décroître et les belles lignes de la façade aux deux clochers massifs s'estomper peu à peu dans la nuit d'été. Ce fut l'une de nos heures parisiennes les plus calmes et par conséquent les plus belles, et combien de sujets d'intérêt canadien n'avons-nous pas effleurés en même temps !

Mais ce soir, une déception m'attendait. En remontant la rue — de Clichy, je crois — qui longe la vaste église, je me trouvais fort en peine de localiser le presbytère, et comme s'en venaient deux braves prolétaires — allumeurs de becs de gaz des rues — je demandai au premier : "Pardon, monsieur, pourriez-vous me dire où demeure M. le curé de cette paroisse ?"

L'homme me regardait, n'en croyant pas ses oreilles.

— Le... curé ?

— Mais oui, voyons, voici l'église, il faut bien que le curé loge dans les environs ; vous ne savez pas ?

Mon homme en avait déjà trop écouté ; autant lui parler d'un éléphant. Les mains levées, il prenait toute la ville à témoin qu'on lui posait là la question la plus saugrenue que pût tolérer un citoyen, "conscient et organisé", style Viviani. "Un curé, il me demande un curé !" fit-il avec une indignation effarée à l'adresse de son compagnon qui traînait à l'arrière ; et tous deux se défilèrent sans daigner me répondre, avec des regards aussi étonnés qu'hostiles.

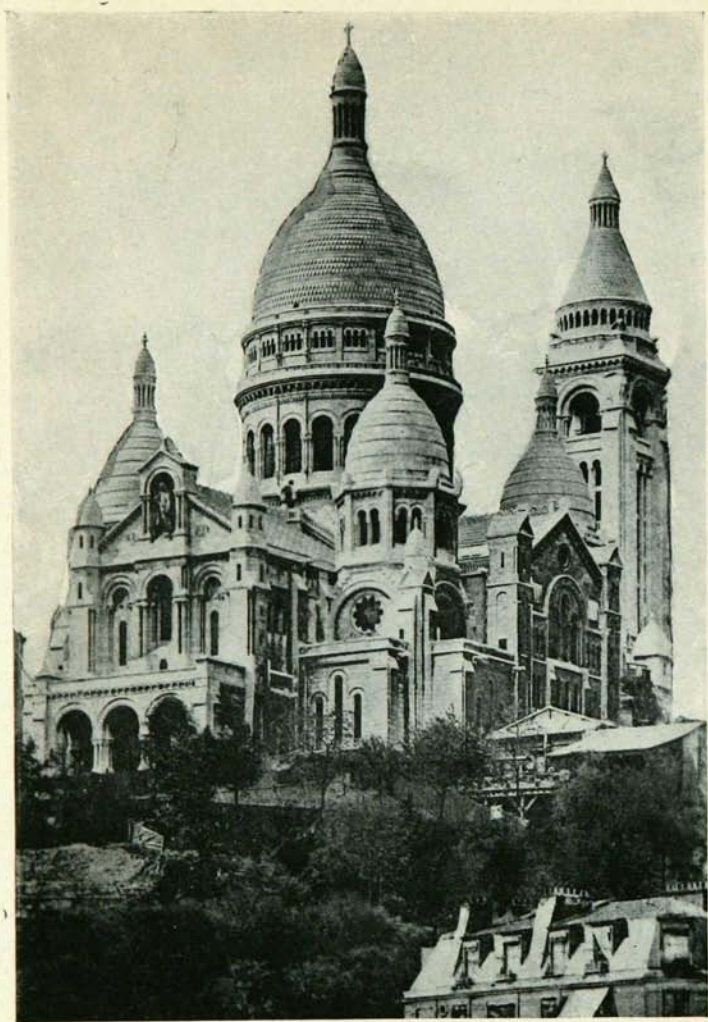
Ah ! les pauvres gens, produits de l'école sans Dieu et des subséquentes déclamations libéralistes de clubs, je les connaissais trop pour être surpris de ces deux-là ; mais je n'étais tout de même pas plus avancé qu'avant dans ma recherche.

Neuf heures passées.

La nuit est venue, mais d'utile entrevue, point. M. le curé est en voyage et M. le premier vicaire chez un malade ; et me voici dans la rue comme devant, assez désappointé. Pourtant, je tiens à faire quelque chose de sérieux ce soir, et la seule idée théâtre me crispe de répulsion. Quel désert que Paris, en été ! Voilà déjà dix ans que je le savais, mais ce soir, vraiment, il exagère... N'y a-t-il donc aucun endroit "où d'être un peu chrétien on ait la liberté" ?

Encore une fois, où suis-je, dans quel quartier ? Et la réponse m'a frappé comme un large éclair : "Montmartre !"

Je suis à Montmartre, à dix minutes de la Basilique et de l'Adoration perpétuelle ! Je sais vaguement que chaque nuit, toutes les nuits, des adorateurs s'y rencontrent, dont beaucoup pour la nuit entière. Je puis toujours bien aller essayer cela pour un petit quart d'heure. Le voilà bien l'endroit par excellence où contenter mon besoin de calme, de



BASILIQUE DU SACRÉ-CŒUR

MONTMARTRE,

PARIS.

silence et de recueillement. Et j'aurai vu de nuit ce sanctuaire privilégié... ce spectacle sans doute inoubliable. Et quand même j'obéirais pour une fois à l'appel insistant du Maître de la vie et de l'éternité. Il a bien eu assez de mal à me faire comprendre quelle faveur m'attendait ce soir et quelle fructueuse "entrevue" il me réservait à la place de celle que je voulais demander à son prêtre !

* * *

C'est toute une escalade, que d'atteindre le sommet de Montmartre — *Mons martyr* — et la nuit n'y ajoute aucune facilité. J'y suis tout de même parvenu, par des rues étroites et montantes, au pavé raboteux, mais une fois rendu là-haut, un autre problème s'est posé : "Par où entrer, si toutefois l'on entre ?" Car je n'apercevais aucune lumière dans les hautes fenêtres et je commençai à éprouver des inquiétudes. Je longuai assez longtemps la muraille, sondai en vain une couple de portes, puis je décidai de revenir sur mes pas pour demander des renseignements à un endroit éclairé que j'avais remarqué en passant. Une porte y donnait accès à une salle d'aspect modeste, dans laquelle une demi-douzaine d'hommes étaient assis autour d'une table. Me trouvais-je dans quelque réunion socialiste ? Je demandai tout de même si l'on pouvait m'indiquer le moyen de pénétrer dans la basilique.

— C'est pour y passer la nuit ? me demanda un homme plutôt âgé qui paraissait exercer la présidence. Il semblait trouver cette hypothèse toute naturelle, et je ne me sentis pas autrement fier, avec mon petit quart d'heure d'intention...

— Pierre, fit l'homme, conduis donc monsieur à la porte de nuit.

Un garçonnet se leva et m'invita à le suivre au dehors. Nous contournâmes le mur d'enceinte pendant quatre ou cinq minutes, mon petit compagnon m'apprenant que c'était à une réunion du comité de la société Saint-Vincent de Paul que je venais d'assister. Puis il ouvrit une porte de bois et j'aperçus un escalier de pierre conduisant à une entrée de

la sacristie ; un instant et j'étais dans la place, mon ami Pierre retournant à son point de départ.

Quelquefois c'est un millier d'adorateurs qui passent la nuit devant le Saint-Sacrement, et quelquefois c'est à peine une douzaine ; mais il y a toujours quelqu'un. Ce soir-là, ils étaient un groupe, dont le doyen prenait l'initiative du chapelet et des autres formules de prière. L'obscurité qui régnait dans la vaste basilique n'était combattue que par l'illumination du sanctuaire, au milieu duquel éclatait la blancheur sacramentelle, entourée des rayonnements d'un abondant luminaire. Ce groupe d'hommes se tenait aux premiers rangs des sièges, tantôt agenouillés, tantôt récitant une dizaine du rosaire, debout et les bras en croix. Du milieu de la nef où l'obscurité m'enveloppait avec une sorte de douceur protectrice, je me baignais les yeux et l'âme de ce spectacle et de cette heure tandis qu'à ma gauche la belle chaire de marbre blanc incrusté d'or, dont les lignes sobres sont une vraie caresse à l'œil, faisait pendant à cet autre joyau architectural qu'est le banc d'œuvre ; et une paix indicible descendait des grandes voûtes et de la haute coupole centrale ; une paix qui, de ce mont sacré, semblait s'épandre sur la grande ville, à la fois si coupable et si méritante, sur la France entière et sur l'univers...

Dans la Lettre pastorale par laquelle il annonçait la prochaine consécration de la Basilique, S. Ém. le regretté cardinal-archevêque de Paris, Mgr Amette, écrivait les paroles suivantes, auxquelles on ne trouve vraiment rien à ajouter :

" Et maintenant, dominant tout Paris, l'Église Nationale se tient comme une blanche et idéale citadelle qui profile sur l'azur du ciel les lignes harmonieuses de ses coupôles superposées et de son campanile hardi ; elle se tient aussi comme un sanctuaire, où les fidèles, sans une heure de défaillance, adorent jour et nuit, dans une prière immense et interrompue, votre Cœur Sacré. Oui, la consécration de la Basilique sera une cérémonie magnifique, elle sera plus encore le symbole émouvant de la France régénérée, reprenant ses traditions de Fille aînée de notre Église..."

RETOUR DE VOYAGE

DE PARIS A ROUEN — LE VIEUX MARCHÉ OU JEANNE D'ARC
FUT BRULÉE. — LE HAVRE. — A SOUTHAMPTON.

16 août

Il arrive toujours, il finit toujours par arriver, le moment où un voyage change de nom en même temps que d'allure, et commence à s'appeler : retour. On en est toujours un peu étonné, mais rarement fâché. N'a-t-on pas dit que c'est en fin de compte la plus belle partie d'une absence ?

* * *

Ce sera venu, cette fois, par une gradation marquée, quasi régulière comme les marches d'un escalier. Le passage à ma vieille amie, la gare Saint-Lazare, la séparation du fidèle et excellent compagnon de tant d'excursions et impressions associées et partagées, puis le départ du train du Havre, que je quitterai cependant, à mi-chemin environ, à Rouen, la ville du gothique élancé et ajouré où semble planer encore l'âme de Jeanne d'Arc. C'est un ami de Québec, il y a déjà dix ans, qui m'avisait de ne pas manquer de voir Rouen. Il ne faut jamais dédaigner ni oublier les bons conseils.

En attendant l'arrêt de Rouen, notons que je suis tombé dans un fichu compartiment du wagon. Il était vide lorsque j'y ai déposé mes bagages, lorsque j'y reviens, après quelques tours de promenade sur le quai, je le trouve envahi par une demi-douzaine de matelots ou chauffeurs de bouilloires anglaises qui, pour le moment, se passent la bouteille de whiskey à la régolade. Charmante société, que je vais avoir là, pour traverser la Normandie !

* * *

Mais il ne faut mépriser personne. Sans doute, mes compagnons inattendus m'ont-ils fait passer quelques quarts

d'heures un peu agaçants parfois, mais ce fut sans mauvaise intention et de la meilleure amitié du monde. De bons cœurs au fond et le montrant à la surface ; ils m'ont laissé tranquille avec leur alcool et je n'ai dû accepter qu'un fruit de leur bissac commun, après avoir refusé un morceau de gruyère tendu d'une main généreuse et maculée. Et ils m'ont longuement raconté leurs affaires et parlé de leurs familles. Je m'attendais au portrait des enfants, il a été supplémenté de quelques lettres devenues poisseuses à force d'être trimballées sur les océans. Mes nouveaux amis viennent d'être libérés à Gênes d'un navire de commerce, où l'un d'eux, mon voisin le plus proche et le plus expansif, a quelque peu cassé la figure à son supérieur, ce qu'il me raconte avec le plus grand contentement et force détails. A part quelque punition dont la forme m'échappe, dans ce langage et ce bruit, il a été mis en route pour son Irlande sans provisions et sans argent autre qu'un ordre sur Londres. Ce sont les amis qui le font manger. On a de la solidarité dans ces milieux de souffre-tout. Fort rude, mal vêtu, mon voisin n'en a pas moins deux yeux vifs et droits et l'injustice l'indigne en longs dicours. Tout en fumant une simple tête de pipe, qui lui met la fumée sous le nez même, il me parle fréquemment de la " missus " et de ses enfants. Il me fait lire une lettre de son aînée, " an over bright girl, sir ", dont il parle avec attendrissement et qui lui fait la morale tout au long de son épître. " Maman dit que si tu voulais cesser de boire, tu pourrais nous habiller convenablement, tu deviendrais un gentleman et nous n'aurions plus besoin d'avoir honte quand on nous parle de toi." Il rit tranquillement pendant que je lis cela et déclare avec indulgence : " Ce sont des femmes, elles ne comprennent pas." Tout de même...

* * *

Rouen, ville anglaise, pouvait-on dire pendant la guerre. Elle s'en sent encore et le meilleur hôtel est rempli de ces insulaires, parmi lesquels se détache l'uniforme et la belle tenue d'un général français. Après souper, je ferai de par la ville une promenade solitaire et ravie, en des rues dont l'une,

à un endroit, se retrécit à quatre pieds de largeur et guère plus en hauteur. De vieilles maisons normandes à toits pointus, et puis des monuments à gargouilles blanchies par les siècles. Autour de l'un d'eux, le palais de justice, je note des enseignes aux noms familiers à des yeux canadiens : Blais, Dupuis, Parent, Lévesque, nombre d'autres. Il en émane une sensation de se trouver en famille, fort agréable. Je cause longuement avec un honorable commerçant qui fermait ses volets, en face du palais de justice. Il m'en fournit une description rapide et m'indique où trouver la cathédrale, avec son incomparable flèche à jour, et Saint-Maclou, autre chef-d'œuvre ogival, le plus ancien des édifices de la ville. Je repars par des ruelles où la nuit naissante fait naître des inquiétudes, et l'envie de crier comme autrefois : " Au guet !" à chaque passant rencontré. Mais une rumeur se précise dans la bouche de jeunes gens en route vers quelque événement, je saisis les mots " feu ", et " pompes ", et je devine un incendie. Belle occasion, si ce n'est pas trop loin, d'aller me mêler à la foule normande, et de l'écouter parler et vivre. Je demande le chemin à une brave femme assise sur le pas de sa porte, se reposant de sa journée. Puis désignant du geste une grande église toute proche, je demande comment on l'appelle.

— Mais c'est Saint-Maclou, me répond-on avec un étonnement poli à l'adresse de mon ignorance.

— Merci, je reviendrai la voir demain ; mais il me paraît déjà qu'elle n'a pas dû être construite l'année dernière...

Badinage banal qui est accepté dans le même esprit et avec la même bonne humeur :

— Oh non, alors, bien avant moi et avant vous.

--- Et bonjour, bonne dame, rencontrée pour la seule et unique fois de nos deux existences.

* * *

Il s'agit bien d'un incendie, en effet. Sur la place du marché — non pas celui du supplice de Jeanne, mais ailleurs — l'un des deux grands abris flambe, malgré les lances à eau des pompiers, et, comme disait Buies, " malgré la foule

immense qui regardait ". Foule normande, cette fois, bon peuple rouennais où l'on retrouve facilement quelques-uns de nos types assez peu variés, en somme. Quant au langage, il nous ressemble plus par l'accent, l'intonation, que par la construction des phrases.

— " Vois donc l'horloge qui brûle 'cor ", dit un jeune ouvrier.

— On ferait bien de la protéger, observe un sage en blouse de travail ; on a plus vite fait de détruire que de reconstruire.

Comme s'ils avaient entendu, les pompiers dirigent un jet d'eau assez abondant vers la base ornementée de la grande horloge, qui disparaît aussitôt dans un nuage de vapeur et de fumée. L'édifice est perdu, sauf son armature métallique ; mais on en parlera longtemps dans le quartier, dont la population, un peu populo, mal vêtue, mais joyeuse et narquoise, est ici rassemblée par ce beau crépuscule d'été pour jouir du spectacle rare et imprévu qui lui est gratuitement offert.

* * *

En compagnie d'un bon ami rencontré et apprécié dans un bureau d'affaires, j'ai visité le lendemain la cathédrale, imposante et ouvragée en incomparable dentelle de pierre, haute et éclairée de verrières aux tendres couleurs ; j'allais écrire que nous avons assisté à un gentil mariage, dans la chapelle du Sacré-Cœur, mais non, c'est ailleurs, à Strasbourg, que j'ai vu cela la semaine précédente ; voilà le danger des voyages trop rapides et presque trop remplis. On risque de s'y mêler et perdre dans un vrai maquis de souvenirs. Mais pour revenir à Rouen : comment la décrire ? Un rêve gothique et moyenâgeux, qui défie la description. Un mot s'impose toutefois à l'adresse de la sainte martyre. Déjà, le promeneur a rencontré dans une grande rue — rue Jeanne d'Arc, en effet — une plaque commémorative, rappelant qu'ici la Pucelle fut détenue prisonnière, dans une tour aujourd'hui disparue, pendant les quatre ou cinq mois qui précédèrent son supplice. C'est quelque chose, mais

on tient à voir l'endroit même où s'éleva l'échafaud, au Vieux Marché.

Ce dernier ne se trouve pas tout seul, mais on y parvient enfin, et dans ce square occupé par les étaux des bouchers et des maraîchers, on finit par découvrir, à l'angle de l'un des édifices, une plaque ornée de couronnes fanées, avec un plan topographique des lieux, à l'époque du drame, ainsi qu'une offrande du maire de Hastings, Angleterre, qui pourrait avoir écrit : " A l'héroïne française, l'Angleterre repentante ", car on ne peut guère attacher d'autre signification à ce louable geste. Et plus bas, dans le ciment du trottoir, un large cadre noir incrusté avec l'inscription " Jeanne d'Arc " et la date... Au moment où nous nous y sommes arrêtés, chapeau bas, mon ami et moi, une fillette vendeuse de journaux avait le pied posé sur le nom de la sainte, et l'on entendait sans relâche la voix des garçons bouchers transmettant des ordres de gigots et d'aloyaux. N'aurait-on pu isoler et préserver par une enceinte ce lieu cher à l'humanité entière ?

* * *

De Rouen, dont on emporte un souvenir charmé, ce n'est qu'un saut de deux heures environ jusqu'au Havre, d'où je dois m'embarquer le soir pour Southampton, où reviendra me cueillir le bateau pour rentrer au pays natal. Je dîne, à midi, au grand air, place Gambetta, au même hôtel qu'il y a dix ans, et je vais passer nonchalamment l'après-midi sur la plage de Sainte-Adresse, le " Nice havrais ", comme on l'appelle dans les réclames. Plage de galets ; assez dure aux pieds des petits Parisiens qui s'y amusent par centaines, en creusant des trous, poursuivant des crabes dans les mares, ou élevant des forts de glaise et de cailloux que le flot montant balayera tout à l'heure. Belle image de la vie, mais qui ne semble frapper personne ; il est vrai que mieux vaut perdre sa maison que de n'en pas avoir construit, et que l'effort importe plus que le résultat.

J'ai donc devant moi la mer, qu'il s'agit de traverser de nouveau en sens inverse. Je n'aperçois pas cependant

l'Amérique, réputée être en face... Je ne vois pas même la côte anglaise, que je toucherai, hélas, demain matin, après une traversée de toute la nuit, dans le grand dortoir commun du bateau, où il faut enjamber des douzaines de dormeurs pour arriver à sa couchette. Il faudra être fatigué, pour dormir là-dedans. J'y ai pourtant réussi, et l'on m'a éveillé à cinq heures du matin, sans consulter mes préférences. Il est plutôt "chilly", le goulot du port de Southampton, à cette heure matinale ! On y défile devant quelques douzaines de chalutiers ci-devant affectés à la chasse aux sous-marins et tout barbouillés encore de la peinture des camouflages, puis l'on accoste enfin, mais tout n'est pas dit encore : les douaniers ne se lèvent pas si matin, et il faut les attendre. Ce rouage finit tout de même par se mettre en marche, en même temps que les passagers fripés qui mettent pied à terre, dans un grand hangar au fond duquel vient bientôt s'aligner un train de chemin de fer qui dans une heure partira pour Londres. On a donc le temps de voir à ses bagages et de prendre une tasse de thé avec des sandwiches, en adressant un adieu mélancolique au délicieux petit déjeuner de chocolat et de "croissants" qui constitue un si bon commencement de journée au pays de la douce France.



LONDRES EN QUELQUES HEURES

DANS LES RUES DE LA CAPITALE BRITANNIQUE. — AU PARLEMENT DE WESTMINSTER. — LA REPRÉSENTATION DE QUÉBEC A LONDRES.

Aller à Londres ou n'y pas aller ? *That is the question.* Je m'étais dit qu'autant valait rester à Southampton pour l'arrivée de mon bateau, le lendemain, et que Londres, en fin de compte, quand on y a déjà passé une fois... Mais c'était dédain un peu prétentieux, et mon ange gardien, sans doute, me le fit sentir en m'aidant à bâcler en temps et facilement mes petites affaires de douane et de transport de bagages au quai, assez éloigné, du *Canadian Pacific*, dont les représentants, de par l'univers, sont l'obligeance et l'efficacité personnifiées. Et je me trouvai libre et restauré, cinq minutes avant le départ du train. N'avais-je pas pris à tout hasard, à Paris, mon billet jusqu'à Londres ? Je saurai dans ce convoi. Ce n'est pas tous les jours qu'on n'a que ce simple geste à faire pour aller contempler sur place la grandeur de nos seigneurs et maîtres. Peut-être y verrai-je l'ombre auguste de M. Grant-Morden, empereur de l'acier et roi de la cellulose... L'Empire n'aime-t-il pas se symboliser ainsi en de vastes... portefeuilles ?

* * *

Sur quelque point que l'on débarque en Angleterre, on est presque tout de suite rendu à Londres ; une heure ou deux de chevauchée ferroviaire et ça y est : Charing Cross, Paddington ou Waterloo ; cette dernière gare m'était nouvelle, mais j'en garde bon souvenir. On s'y débarbouille à l'aise et on y mange confortablement ; consultant ensuite une carte avec l'aide d'une obligeante vendeuse, on s'aperçoit qu'il n'y a que la Tamise à traverser, tout après, par le *Waterloo-bridge*, pour rejoindre Kingsway, où sont les bureaux de la province de Québec. Simple promenade à pied de dix minutes, pendant lesquelles j'aperçois à ma droi-

te le dôme imposant de la cathédrale Saint-Paul, et à ma gauche, le grand quadrilatère gothique du parlement ; de même l'abbaye de Westminster qu'il ne faut pas confondre avec la Cathédrale catholique du même nom, dont je reverrai demain, les vastes proportions et les chapelles aux belles lignes rappelant, comme l'ensemble du très grand édifice, la structure à coupoles et à arcades de la basilique de Montmartre. Celle des défunts, toute en marbre noir et d'un sobre dessin, restera parmi les bijoux que je garderai l'espoir de revoir un jour, pour l'émotion élevée qu'elle donne au passant ; de même le grand Christ flamand suspendu au-dessus du chœur, d'une façon que je n'ai retrouvée nulle part ailleurs, et dont je m'ennuyais presque, ces dernières années à chaque rencontre d'un ami ayant passé par le beau temple catholique anglais. Ici comme à Saint-Pierre de Rome et comme à Montmartre, j'avais eu la faiblesse sentimentale de m'attacher plus au détail qu'à l'ensemble, à des mosaïques, à des chapelles ou à des autels au riche travail ou aux sobres lignes grecques, plus qu'au noble édifice lui-même. Dans trop de beauté, trop d'infini, on n'aborde que ce qu'on peut absorber avec ses faibles forces. Mais tout de même, Rome, Lourdes, Montmartre et Westminster, quelle série, et quelles incomparables et inoubliables étapes de pèlerinage !

Ce qu'on aperçoit surtout et d'abord, en arrivant à Londres, c'est le parlement. Il dresse son quadrilatère ogival et ses tours carrées au bord de la rivière sur l'*Embankment*, comme un symbole qui dominera le souvenir qu'en garderont les sujets de Sa Majesté, "exilés" dans les possessions britanniques d'au-delà des mers. Je m'étais promis d'ajouter cette "chambre" aux trois autres visitées depuis quelques semaines. Mais on était en congé parlementaire de trois jours, et il fallait se contenter d'une visite aux locaux, si toutefois j'en pouvais obtenir l'autorisation, ce qui vraiment n'alla pas tout seul ; mais comme Sam Hughes n'admettant pas de délai protocolaire pour faire visite au roi, je n'admis pas d'être renvoyé à la semaine suivante, et c'est à coup sûr et arrangement pris que je revins le lendemain matin, par voie souterraine, par le "Tu-

be " comme on dit ici. Rencontrant un passage en raccourci pour pénétrer dans la grande cour, je demandai au policeman de garde de me laisser passer, ajoutant que je venais visiter les édifices.

— Vous ne pouvez pas, me répondit ce fonctionnaire, la visite n'est pas permise.

— Je le regrette, fis-je sans inquiétude, mais je vais tout de même visiter, et tout de suite.

— *No, You can't.*

— *Yes, I will.*

Là-dessus, le représentant de la loi me regarda une seconde fois, évalua la bonne humeur qui assaisonnait mon entêtement, et fit le signe de s'en laver les mains, reprenant sa ronde paisible, et sans toutefois me laisser utiliser sa porte, mais en indiquant la grande, où finissait sa juridiction. Passé celle-là m'attendait un ami de la veille, également policier et sujet à pourboire, en la compagnie de qui j'employai l'heure suivante à inspecter les deux Chambres, la bibliothèque, le restaurant intérieur et celui qui domine la Tamise, en un mot une tournée parlementaire instructive, fort intéressante et qui eût été complète s'il y avait eu ce jour-là séance. J'ai dû me contenter de contempler la place de M. Lloyd George, d'examiner en détail le fauteuil présidentiel dont une réplique exacte doit nous être offerte pour Ottawa, ce qui mettra fin à la coutume suivie chez nous, de faire cadeau de ce meuble à chaque président sortant. Il me paraît cependant que cette guérite ne diffère pas sensiblement, dans son apparence générale, de celle qu'occupe présentement M. Rhodes.

Je note que le célèbre grillage, derrière lequel se cachaient les visiteurs, a maintenant disparu et avec lui une séculaire tradition anglaise de plus. Comme dans les " nations-sœurs ", l'étranger peut maintenant contempler ouvertement les délibérations des maîtres de ses destinées... et des nôtres. Pour le reste, la Chambre des Communes, avec ses belles boiseries sculptées de teinte foncée est vraiment imposante, en dépit de ses proportions plutôt restrein-

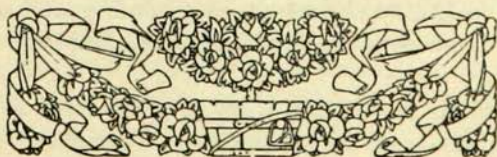
tes, surtout si on les compare à notre hall blanc, frigide et démesuré d'Ottawa. La chambre des Lords ne désappointe pas non plus, avec ses deux fauteuils monumentaux et un troisième qu'occupe le prince de Galles aux cérémonies d'ouverture et de prorogation du Parlement. La style de cette architecture, chargée mais pleine de grandeur, me semble apparenté à ce que j'ai vu à Rouen, par exemple au palais de justice, et de fait Grande-Bretagne et Normandie n'eurent-elles pas longtemps une histoire commune, et les plus étroites relations ? La pauvre Jeanne d'Arc eut pour sa part les meilleures raisons de s'en apercevoir...

A Trafalgar square on trouve un immeuble consacré tout entier au Canada, dont le nom brille au fronton en grosses lettres argentées ; un peu plus loin sont les grands bureaux toujours achalandés du C. P. R., ces trois lettres fatidiques que l'on retrouve apparemment par toute l'Europe, faisant concurrence de prestige à l'agence Cook et à l'*American Express*. Quant aux bureaux de provinces canadiennes, on en trouve plusieurs disséminés au centre, quartier du " London Wall " surtout, et ce n'est pas chauvinisme que de noter l'installation vraiment supérieure des bureaux de la province de Québec, au numéro 15, Kingsway. Comme au Commissariat de Paris, où en de délicates circonstances de guerre et de paix, M. Philippe Roy passe pour se vraiment très bien tirer d'affaires, les Canadiens se trouvent chez eux avenue Kingsway et ils y sont reçus et renseignés avec la plus grande urbanité. Et l'on peut dire que notre province possède à Londres une installation-réclame de tout premier ordre. Depuis les superbes photographies agrandies de nos principales industries forestières jusqu'aux bocalx remplis de spécimens de blés et autres céréales, de blocs de quartz, de mica, d'asbeste brut ou travaillé, tout plaît à l'œil et renseigne en un instant le passant et le visiteur. Et les deux belles grandes fenêtres de la façade se prêtent à cette exposition comme si l'édifice n'avait pas été bâti pour autre chose. Que les résultats, toutefois, soient à la hauteur de l'effort, et que cette entreprise assez coûteuse soit justifiée absolument par ce qu'elle rapporte, c'est une q u

tion qui reste ouverte, et que nous n'avons pu poser à M. Pelletier, absent sur le continent. Il semble bien que le Québec se doive de figurer aussi bien, voire un peu mieux, que les autres provinces canadiennes au centre des " États britanniques ", et en tout cas c'est un grand soulagement pour les nouveaux arrivés des rives du Saint-Laurent que d'y trouver des vues de Montréal, de Chicoutimi et de Grand'Mère, et jusqu'à un ours empaillé des Laurentides qui tend aux visiteurs une patte accueillante et hospitalière.

* * *

Par un convoi rapide et spécial à destination directe de notre bateau, on est transporté en deux petites heures de Londres à Southampton. Dans un tohu-bohu vite ordonné et réglementé, et non sans subir un rapide examen des yeux exigé par la loi d'immigration, on monte à bord du bon *Scandinavian*, le même qui m'a amené ici il y aura bientôt deux mois, et puis ça y est, le voyage d'Europe est terminé. Il n'y a plus qu'à se laisser ramener, trop lentement, au foyer vers lequel on a adressé tout le temps tant de pensées parfois attendries et tant de cartes-postales griffonnées un peu partout, puis à tâcher de résumer clairement dans son esprit les enseignements principaux que donne toujours l'incomparable leçon de choses qu'est un grand voyage à l'étranger.



APRÈS LE VOYAGE

IMPRESSIONS SUR LA FRANCE. — LE RELEVEMENT ÉCONOMIQUE. — PAS DE MONNAIE. — DANS LES RUINES. — LA SITUATION RELIGIEUSE — RENTRÉE AU CANADA.

Et d'abord, nous demanderont les amis au retour, comment se porte la France et que doit-on en penser, à divers points de vue dont l'énumération serait banale et inutile ?

Question complexe et à la difficile réponse. Au fond, on en sait presque autant de loin, par la lecture attentive des revues et des journaux sérieux, que par un séjour forcément restreint et limité dans ce grand pays si varié. Ensuite, on a généralement séjourné plus longtemps à Paris qu'ailleurs, et Paris n'est pas la France, surtout cette année et en cette saison de vacances. Il faut être bien attentif, et user beaucoup du procédé d'élimination pour entendre battre le poulx et la vie de la France dans le grondement du tourbillon cosmopolite, métèque, qui sévit dans toutes les artères de la capitale universelle. L'Opéra lui-même, son foyer unique et incomparable de grande musique, ne dégorge-t-il pas chaque soir une population de toutes langues dans laquelle on se fait positivement remarquer si l'on parle français ? Sur quinze voisins immédiats, vous avez cinq Japonais, et deux Chinois et le reste parle espagnol ou italien, quand ce n'est pas russe ou allemand. Et ce n'est là qu'un exemple entre mille.

Mais la France elle-même, en général, quand on a parcouru en divers sens son territoire, quelle impression laisse-t-elle ?

Il faudrait un volume pour bien répondre et encore ! Allons toujours au fil de la mémoire. Tout d'abord, souvenirs de longs trajets en chemin de fer : que voyait-on surtout par les fenêtres ? Je réponds : du blé, énormément de blé, beaucoup d'avoine, et l'ordinaire variété de céréales dans une proportion affaiblie en faveur du blé, à la demande

du ministre. Et dans ces étendues dorées, les moissonneurs à l'ouvrage, ici à la faux à main, là et très fréquemment avec deux ou trois chevaux à une moissonneuse Massey-Harris, Deering ou McCormick. J'ai visité un important dépôt de Massey-Harris, à Toulouse même, et nous savons par M. Frank Carvell que l'Allemagne et la Russie en étaient aussi couvertes dès avant la guerre. Ce n'est pourtant pas la "protection" qui peut faire prospérer cette entreprise canadienne en ces pays. Mais revenons à la France.

Dans le Midi, que nous avons assez longuement sillonné, on voit surtout de la vigne, également en bon point et promettant de bonnes et profitables vendanges. Ici comme pour le blé, les femmes travaillent autant que les hommes, et on les voit, chargées d'un arrosoir, sulfater les ceps ou bien conduire le cheval ou l'âne attelé au double réservoir contenant le liquide protecteur, que l'on fait couler de chaque côté des pas de l'animal, sous l'implacable soleil méridional et au cri aigre et multiplié des cigales. La France paysanne est au travail, et y va de tout cœur, à son ordinaire.

*" Demain sur nos coteaux,
Les blés seront plus beaux."*

a dit, je crois, Péguy, faisant allusion aux hécatombes de jeunes Français. Le poète prophétisait juste ; les blés sont plus beaux même au loin des champs de bataille et des immenses nécropoles à petites croix de bois, qu'on rencontre si souvent là où a passé le fléau.

* * *

Il y a donc lieu d'avoir confiance, pour ce qui est des moissons prochaines, et c'est un fort appoint au rétablissement économique du pays. Mais "l'abîme est immense" et la mer de blé y passera sans le combler. Il serait superflu de rappeler ici les gros chiffres de la dette publique, qui ne disent rien que par comparaison. Des indices plus précis se révèlent au voyageur étranger ; les prix de tout ce qu'on touche, par exemple, et la rareté, la disparition à peu près absolue de la monnaie d'or et d'argent.* Pas une seule pièce

d'or aperçue en deux mois de voyage, pas une seule pièce d'argent de cinq francs, pas plus de deux ou trois pièces de deux francs, pas dix fois un franc d'argent, et chaque fois ce fut avec une joyeuse surprise facile à comprendre. Au lieu de cela, des bouts de papier, imprimés, signés, émis par chaque municipalité, les Chambres de commerce les plus diverses, les plus inattendues. Ces papiers ne sont négociables, le plus souvent, que dans la région où l'on se trouve. Allez par exemple, de Marseille à Toulouse, et en cette dernière ville on refusera d'accepter les billets d'un franc qu'on vous a remis dans la première ville à l'hôtel ou à la gare. Et c'est une histoire qui se répète dans toute l'étendue du territoire. Dans le " Métro " de Paris, je me serais vu refuser l'accès si un brave garçon de soldat ne m'avait échangé pour un billet de dix sous parisien celui du Trésorier des Armées que j'avais reçu la veille au soir à Strasbourg ! Évidemment, l'ouragan terrible qui a passé sur la France a laissé d'autres traces qu'un million et demi de morts et d'indescriptibles étendues de maisons éventrées, de champs brûlés, de barricades de fil barbelé, encore en place sous leur rouille, de cadavres desséchés dans les bois ; le choc brutal, et qui faillit être fatal, s'est répercuté jusque dans les moindres incidents de la vie courante ; par exemple, dans les prix des transports et de la nourriture, multipliés par trois, par cinq, parfois par dix. Le voyageur s'en tire toujours, pour un mois ou deux, et avec ses francs achetés à bon compte au cours du change. Mais le petit bourgeois du pays ? C'est celui-là surtout qu'il faut plaindre.

Surtout s'il habite les régions dévastées, où il est revenu après le cataclysme. Qui ne s'est pas égaré, le soir au clair blafard de la lune, dans les rues squelettiques de Reims, par exemple, dont aucune maison n'est intacte, qui n'a pas éprouvé cela ne peut pas comprendre tout à fait de quelle morne tristesse est faite la vie des familles qui ont réintégré la cave de l'ancienne demeure, ou jeté en guise de toit une toile à bâche sur les chambres privées de plafond et sur les murs à demi écroulés. Qu'on s'y puisse réunir au moment des repas, cela se conçoit selon la journée faite, mais le mo-

ment des reposantes causeries ou des tranquilles amusements sociaux ? Où faire une promenade, admirer des étalages, ou s'asseoir dans un parc ? De toutes ces privations il résulte un ennui que seul le travail peut dissiper et l'on ne peut pas travailler sans cesse et toujours. Comme on comprend le sentiment d'une jeune personne dont on m'a parlé, disant à son fiancé : " Je veux bien continuer à vivre dans ce platras si vos affaires l'exigent, mais je préférerais franchement un autre cadre, celui d'une ville vivante pour tout dire, où passer les premières années de notre vie conjugale." Qui pourrait avoir le courage de jeter une pierre de plus à ce jeune ménage fatigué de ruines et de décombres ?

Rien n'est frappant pour le touriste comme la similitude des impressions qu'il aura recueillies dans une ville du front de guerre... et à Pompéi. Même sentiment d'abandon, de destruction, de désert et de mort. On en reste le cœur oppressé, pour longtemps. Mais c'est là un sujet trop vaste pour aujourd'hui et sur lequel il faudrait pouvoir revenir plus à loisir, tôt ou tard, selon les circonstances.

* * *

Dans un déjeuner au Cercle Interallié auquel présidait avec tact M. Philippe Roy, j'ai eu l'occasion de demander : " La France réussira-t-elle à concurrencer sur les marchés extérieurs les trois ou quatre grands pays d'exportation qui ont déjà commencé à se les disputer ?"

Il y eut à cette question un moment d'hésitation, puis un confrère français—le même qui m'avait précédemment ouvert si aimablement l'accès à la séance de la Chambre — répondit à peu près en ces termes : " La France donnera tout son effort à l'exportation lorsqu'elle aura fini de panser la blessure béante de son flanc, quand elle aura ressuscité ses dix départements assassinés ; d'ici un temps assez long, c'est là que se dirigera forcément le gros de son " exportation."

Ce qui ne manquait pas de justesse, sans toutefois répondre à une préoccupation de beaucoup d'amis de la France, témoins de la guerre économique que se livrent ardemment les pays saxons et le Japon, par exemple. La France

saura-t-elle s'adapter à cette fabrication et cette distribution de ce qui n'est que trop souvent ailleurs de la camelote ? Il semble que non, ce que ce soit tout aussi bien.

Il y a des genres de commerce auxquels ce pays de mesure et de goût ne saura jamais s'abaisser, et en fin de compte il ne s'en trouvera pas plus pauvre, on sent cela dans l'avenir. Et n'est-ce pas une ligne de conduite que notre propre pays ferait bien d'imiter et d'adopter aussi ?

Un aspect important de la situation économique du jour en France, c'est la très grande activité qui y règne au point de vue organisation ou réorganisation de sociétés financières et d'entreprises industrielles et commerciales. On n'entend parler dans ces milieux qu'émissions d'actions ou d'obligations, et d'augmentation ou création de capital. Les banques n'y échappent pas et subissent en certains cas jusqu'à des transformations de noms ou de programme où l'on ne se retrouve plus qu'avec peine. Bref, c'est un branle-bas tel, et un tel appel collectif au capital que celui-ci commence à devenir rare et qu'il va être temps, assure-t-on, de le laisser récupérer un peu pour lancer de nouvelles demandes, même de premier ordre. Il est facile de se rendre compte de l'amplitude des besoins : reconstruction des pays dévastés, des habitations, du commerce, de l'industrie, etc. Il y a heureusement les mines et minerais, presque incalculables, de l'Alsace-Lorraine et de la Sarre, appoints essentiels de la future prospérité française. Car il existe en général un optimisme de fond, quant à l'avenir économique. Il y a encore des temps durs à passer, dit-on, avec l'Allemagne, qui se dérobe autant qu'elle peut, et l'Anglais qui vend son charbon au poids de l'or, et nous le mesure, avec une politique parcimonie. Mais la France a du ressort — expression partout en vogue — et elle finira par prendre le dessus. " Les Allemands le savent bien, ajoutait un ami personnel, homme d'affaires très averti et qui fut quatre ans prisonnier en Allemagne : les Allemands la connaissent bien, l'immense valeur d'exploitation de ce que nous leur avons arraché ; et c'est pourquoi ils feront tout pour y participer de quelque façon. Mais ils y perdront leurs peines..."

En résumé, et selon qu'il apparaît à une rapide et incomplète observation, la France se remet peu à peu et courageusement de sa terrible secousse, et s'est déjà mise résolument au travail. Elle peut compter cette année sur d'abondantes récoltes, et son industrie se relève à mesure des livraisons de charbon qu'elle peut obtenir. Le commerce a déjà repris vie et vigueur, la finance traverse une période d'extrême activité, qui se transmet sous diverses formes à toutes les extrémités du pays.

Et l'on a de nouveaux et immenses domaines à faire rendre et à développer. N'étaient le coût anormal de la vie, l'instabilité ouvrière et l'énorme dette publique, on pourrait prédire l'avènement presque immédiat d'une ère d'intense développement général. Divers obstacles retarderont sans doute ce renouveau bien mérité ; il nous semble impossible qu'ils puissent l'empêcher tout à fait. De beaux jours sont encore promis à la France, en dépit des lourdes difficultés présentes. Mais comme la victoire militaire, la victoire économique lui aura coûté du temps et des peines.

* * *

On nous en voudrait sans doute de ne pas dire un mot aussi de la situation religieuse, qui préoccupe toujours les vrais amis de la France. Mais qu'en dire qu'on ne sache déjà ? Sur place, cependant, on peut recueillir des opinions prises à diverses sources ; elles me semblent se résumer en un mot : amélioration. L'indifférence est l'obstacle le plus obstiné. Là où elle régnait, elle persiste, mais sans son accompagnement ordinaire d'hostilité ouverte à l'endroit de l'Église et de ses ministres. Le peuple et le prêtre se sont appréciés et aimés, comme les braves qu'ils étaient. Tant de prêtres et de religieux sont morts au champ d'honneur que le bon sens français a compris et repoussé dorénavant les cris de haine usés des meneurs de cabaret et de "meetings", de métingues, comme on dit là-bas. D'où la très sensible amélioration que l'on constate dans les relations entre le peuple et le clergé. Que cet adoucissement de mœurs se soit fait sentir jusque dans les loges maçonniques et chez

les sectaires reconnus, il ne fallait pas l'espérer. Aussi ceux-là poursuivent-ils leur œuvre de mine et de sape. Ils n'y obtiennent pas grand succès et c'est l'une des consolations de l'heure présente.

* * *

Telles sont les impressions générales que je cherche à exprimer en ces notes tracées au cours de la traversée de retour, de Southampton à Québec, sans que les efforts de Neptune aient pu réussir à compromettre la stabilité imperturbable du bateau, ni la bonne humeur correspondante de sa population de plus de douze cents âmes. J'écris ces lignes par une belle matinée, au moment où le paquebot défile allègrement devant la belle église et le village coquet de Sainte-Anne des Monts, en Gaspésie. C'est le premier spectacle qui a frappé ce matin les yeux des passagers, et ils ne s'en lassent pas. Pour nous, qui revoyons là la patrie, il n'en est pas un qui ne sente combien elle nous est chère, comme nous y sommes plus attachés qu'à tout autre pays au monde, par les liens, ténus mais puissants, du souvenir : souvenirs des grands ancêtres explorateurs et défricheurs, martyrs et évangélistes, souvenirs plus récents de ceux qui nous ont précédés immédiatement dans la carrière. C'est aussi, qui se révèle avec force en pareille circonstance, un attachement de toutes les fibres à l'ensemble de ce qu'est le pays natal : le sol et sa configuration, le ciel et les nuages, la fluidité spéciale de l'air, surtout à la fin du jour d'août, la vaste majesté du fleuve dont nous ne voyons encore que l'une des rives ; et puis à quoi bon essayer d'exprimer ce qui est inexprimable ? Les pays étrangers nous ont fait voir des beautés différentes, des bijoux d'art humain incomparables mêlés à l'œuvre grandiose du Créateur ; mais où cette œuvre fut-elle plus majestueuse que chez nous, à quels autres monts nous sentons-nous attachés comme à nos Rocheuses dévoilées par la Vérendrye, à quelles plaines comme à nos prairies sans limites, à quelles villes anciennes ou superbes comme aux villages témoins de nos libres enfances ?

" O Canada, terre de nos aïeux ! "

ROME ET LE PAPE

(écrites l'automne suivant.)

Un proverbe au sens profond dit que tous les chemins mènent à Rome ; j'y ajouterais qu'il n'en est qu'un seul, qui y ramène, et que c'est celui du cœur. Car après qu'on est allé à Rome, et que l'âme s'y est baignée dans l'atmosphère supra-terrestre qu'on y respire, on n'en peut plus détacher ses souvenirs. . . Et, comme les sacrements, c'est une grâce qu'il faut recevoir, et conserver, avec les sentiments d'humilité qui s'imposent ; et qui pourrait nier que celle-là ne soit grande, exceptionnelle et méritant à jamais une humble et vive reconnaissance ?

Je laisse maintenant parler mes notes de voyage et les souvenirs qui cherchent à s'échapper de ma mémoire comme de beaux oiseaux d'une volière. Je voudrais ne rien oublier d'essentiel, et ne rien dire de superflu, conscient de la majesté du sujet comme on l'est par exemple, en pénétrant, dans la mère des églises, l'incomparable Saint-Pierre de Rome. Et que mon ange protecteur me soit en aide, ainsi qu'il l'a fait si visiblement au cours de ce voyage.

Vers sept heures du matin (en juillet), je me suis tout à fait réveillé, dans le train de chemin de fer que nous avions pris la veille après-midi, mon aimable compagnon, et moi, à Turin, au pied des Alpes. Je me suis réveillé, toujours assis sur la banquette du compartiment de deuxième classe où toute la nuit j'avais sommeillé péniblement, la tête appuyée tantôt à gauche et tantôt à droite sur un bourrelet de velours placé à cette intention et qui est tout le "sleeping" qu'on s'offre ordinairement en ces pays ; je ne parle pas des riches, s'ils ont eu le temps de réserver d'avance un compartiment de wagon-lit.

Je me suis donc réveillé la tête ballante et les jambes repliées, car on est entouré de voisins en face et de chaque côté, et s'allonger les jambes, c'est les envoyer fraterniser avec quelque autre paire, généralement moins discrète. On

reste donc genoux pliés, et courbaturés, ce qui peut bien après tout, s'endurer, en allant au pays des martyrs...

Car nous arriverons bientôt, dans deux heures environ, à la Ville-Éternelle, et ce sont déjà les célèbres campagnes romaines que nous traversons. Mon compagnon, plus lyrique peut-être et sûrement plus érudit, les dévore des yeux et de l'âme, et moi, plus prosaïque pour une fois, je m'inquiète surtout de la prochaine gare à buffet, où contenter les appels inquiets de l'estomac. Car depuis trente-six heures que nous sommes en route, je suis devenu expert ravitailleur ès buffets. A l'heure des repas, en effet, lorsque survient un arrêt de quatre ou cinq minutes au moins, on saute sur le quai où s'alignent de multiples enseignes italiennes, on trouve d'un coup d'œil exercé celle qui dit "Buffet," et l'on se précipite au ravitaillement. Si on a le temps, on commande un café chaud et des brioches, que l'on engouffre en deux temps. Ou bien, ce sera un verre de vin blanc, avec quelque pâtisserie au nom invitant ; voire une grappe de raisin et une tablette de "cioccolata." Puis comme le chef de gare fait retentir son sifflet, jamais pareil à celui de ses collègues des gares environnantes, on rejoint wagon et compartiment et la dinette continue, pour se compléter peut-être à cinquante kilomètres plus loin, au hasard de l'appétit. Un déjeuner de ce genre coûte environ "cinco lirés" et cent kilomètres de distance ; lorsqu'il prend fin, on est généralement réveillé pour de bon... et l'on commence à guetter l'heure du repas suivant.

Et c'est vers Rome que nous allons, c'est à Rome que nous arriverons tantôt, car la matinée s'avance, sous un grand soleil qui dore les belles campagnes parsemées de villages et de prés fleuris où broutent de belles vaches blanches aux longues cornes recourbées. Déjà l'œil cherche instinctivement quelque vestige des temps passés et des peuples disparus qui vécurent ici ; dans la courbe vaste des monts et des plaines, on ressuscite les voies anciennes, les itinéraires classiques, les grands voyages de paix ou de guerre dont retentit encore l'histoire. On se sent enveloppé de

grandeur éparse et disparue, qu'une autre grandeur à remplacer, éternelle, celle-là, et que les Barbares ne détruiront point. "Le ciel et la terre passeront, mais ma parole ne passera pas." Que le train coure en rasant le sol, et que la ville de Romulus nous reçoive enfin en son sein. Nulle impression n'y sera plus forte que celle de respirer le même air que le Père de la chrétienté, que le successeur de Pierre, que le Vicaire de Jésus-Christ !

On ne pense pas à autre chose, au débarqué, ou plutôt, quelles que soient les préoccupations, les surprises et l'intérêt de l'arrivée, cette pensée est au fond de l'âme et sert comme de base à toutes les autres. Ce n'est pas tant dans la ville des Césars que l'on a conscience de se trouver, en dépit des monuments de pierre qu'ils y ont laissés, que dans la ville du Pape, dans la cité dont Saint Pierre s'éloignait découragé un jour lorsque le Seigneur lui apparut en disant : "Pierre, où vas-tu ?" et que l'apôtre y retourna pour y mourir, et vivre de la vie véritable et glorieuse qui ne finit point. On sort de la gare, dans la lumière brûlante de l'été romain, on suit un guide vers une quelconque hôtellerie ; tout à l'heure on fera en ville ses premiers pas incertains dans la direction du Collège canadien où l'on espère trouver des compatriotes ; mais en tout cela on est comme accompagné par une nuée lumineuse planant dans l'âme. "Je suis dans la ville où vit le Saint-Père."

Quel est donc ce puissant souverain ou ce grand conquérant, qu'on vienne de si loin pour tâcher de l'apercevoir ou à tout le moins pour s'agenouiller dans les temples où il a prié ? Quelle est cette puissance qui se manifeste par quelques douzaines de hallebardiers, ce prestige qu'aucun canon n'assure et cette influence qui ne l'empêche pas d'être prisonnier derrière les murs de son jardin ? Et comment définir ce pouvoir indestructible, sinon qu'il repose sur la parole de celui qui a dit : "Mon royaume n'est pas de ce monde ?"

Ce ne sont pas seulement les meilleurs à qui il peut être donné dans leur vie d'approcher le Vicaire du Christ, et de recevoir sa paternelle bénédiction. Mais cette faveur est si

grande qu'il semble qu'elle s'accompagne de signes avant-coureurs, et qu'on la puisse humblement pressentir dès longtemps avant qu'elle ait pris figure de réalisation possible. Ce sera tel livre tombé sous vos yeux, et contenant quelque renseignement précieux au point que vous vous demanderez : " Pourquoi la bonne Providence m'aurait-elle fait trouver cette indication, si je ne dois jamais m'en servir ? Et pourquoi cette émotion, ce pressentiment que j'en ai éprouvé de façon humainement inexplicable ? " Et à quelque temps de là, ce sera encore par exemple, cette autre faveur d'être admis à quelques instants de causerie avec un ecclésiastique éminent, de race italienne, qui vous dira avec bonté : " Faites le voyage de Rome, et je vous aiderai à obtenir une entrevue de Sa Sainteté. " Promesse, et pressentiment, tellement précieux que vous êtes resté ému au point de ne pouvoir répondre un seul mot, mais conscient, mais assuré que ces signes ne trompent point, et que l'immense faveur vous sera un jour, et avant très longtemps, accordée.

Et dans ces sentiments, je suis arrivé à Rome, par une belle matinée de juillet avec un compagnon excellent au surplus muni d'une lettre de présentation de Son Éminence le cardinal-archevêque de Québec, Mgr. L.-N. Bégin.

Notre première visite fut pour la *via Quatro Fontane* et le Collège canadien, où tant de nos jeunes prêtres de talent étudient pendant de longues années la science de Dieu. Malheureusement, en ce temps de vacances, l'institution était déserte et le gardien fut seul à recevoir et à contenter nos demandes de renseignements. Nous apprîmes ainsi que la maison d'études des Pères Oblats se trouve à proximité du Colysée. Comment ne nous serions-nous pas tout de suite mis en route vers un pareil objectif ? Le Colysée ! Des Oblats canadiens ! C'était cependant plus facile à souhaiter qu'à trouver, mais la Providence s'en mêla au bon moment, sous les apparences extérieures de deux dames religieuses qu'un coup d'œil attentif nous fit reconnaître pour des Françaises. C'est dire avec quelle bonne grâce nous fûmes renseignés, et comment nous arrivâmes vers les trois heures dans un grand salon monastique où le bon père Do-

zois, que vingt fois on m'avait nommé de côté et d'autre avant le départ, nous donna bientôt l'illusion de nous retrouver au pays. Là aussi de jeunes religieux de chez nous s'abreuvent à l'ombre des ruines de l'ancienne Rome, à deux pas de l'arène où périrent tant de milliers de martyrs, des trésors de la théologie et de la substance dont se nourrit la Mère de l'humanité, la moelle qui a fait les Langevin, les Lacombe, les Breynat et les Taché, pour ne nommer que des fils de Mazenod.

— Et croyez-vous, demandons-nous, qu'il nous sera possible d'être reçus par le Saint-Père ?

Car cette préoccupation ne nous quitte pas. Heureusement, on nous répond que les perspectives sont encourageantes, Sa Sainteté se trouvant maintenant rétablie de sa récente indisposition et des fatigues de la canonisation solennelle de la Sainte de France, Jeanne d'Arc. De plus, la lettre de recommandation dont nous sommes porteurs aura sans doute un effet magique, le crédit de Son Éminence le cardinal de Québec étant très grand et rafraîchi encore, si je puis dire, par le passage tout récent à Rome de l'éminent prélat. Et puis, je suis pour ma part, l'ouaille bien indigne de Monseigneur l'archevêque de Montréal, dont la maladie m'a malheureusement empêché de lui demander une recommandation ; mais il suffit qu'on soit de Montréal, je le vois bien. Les grands arbres répandent très loin autour d'eux leur ombre protectrice...

Et que fait-on auprès du Saint-Père ? Nous posons quelques questions de détail et d'étiquette, d'abord sur la façon de solliciter l'entrevue du personnage chargé de les accorder ou de les refuser, puis sur le protocole à suivre ensuite. Et les réponses nous précisent la grâce qui nous attend tout prochainement, tellement nous sentons le Saint-Père tout près de nous, tout accessible et plein de bonté. Encore que versé à fond dans les arcanes de la diplomatie universelle, Il est la simplicité même. Encore qu'un laïque nous dira demain que le règne de Benoît XV égalera en grandeur celui de Léon XIII, et que ce sentiment d'admiration

semble ici partagé par tous, Sa Sainteté n'en est pas moins très facilement approchable et dépourvue de toute exigence. En un mot, " Il est tellement bon et simple en sa manière," nous dit-on, " qu'il faut se surveiller car on se surprend à devenir trop familier en sa présence." Et sur toutes les lèvres coulent des témoignages d'affection : c'est non-seulement un grand pape, mais c'est encore un pape aimé, des petits comme des grands, des grands qui ont le cœur juste et bien placé. La faveur qui nous attend n'en sera que plus inappréciable.

Nous voilà donc prêts à nous rendre au Vatican, pour commencer les travaux d'approche. Nous décidons de faire cela dès le lendemain matin, l'heure étant trop avancée et les audiences de Mgr di Samper ayant pris fin pour aujourd'hui. Nous retournons dans l'étuve brûlante de la rue, non sans pousser une pointe vers la masse elliptique énorme du Colysée, que nous contemplons avec un peu d'effarement, et dans lequel nous pénétrons sans la moindre difficulté, ce monument étant ouvert par cent portes à tout venant. On est tout d'abord frappé de l'ampleur de ses proportions : près de 1600 pieds de circonférence, 570 d'axe principal (en longueur) et 150 environ de hauteur à la partie entièrement conservée. Sur les gradins des quatre étages, de 40,000 à 50,000 spectateurs pouvaient prendre place, et lorsqu'il fut inauguré, vers l'an 70 de notre ère, les jeux durèrent cent jours et il y fut immolé plus de 5,000 bêtes féroces. On sait du reste que celles-ci ne devaient pas être les seules victimes des instincts sanguinaires du paganisme, et que des milliers de chrétiens devaient arroser de leur sang le sable et les pierres de l'immense amphithéâtre. Le peintre Gêrôme a illustré de la façon la plus saisissante, dans son tableau intitulé " La dernière prière " les spectacles d'horreur qui s'y déroulèrent à chaque fois que le cri sinistre " Les chrétiens aux bêtes " retentit dans la capitale païenne. Aujourd'hui et depuis le milieu du dix-huitième siècle, ce monument est consacré à la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en souvenir du sang versé par

les martyrs ; c'est au Pape Benoît XIV que revient l'honneur de cette pensée.

Et c'est après de longs regards à l'arène où se déroulèrent ces scènes sanglantes, ainsi qu'aux conduits souterrains et aux cages d'où s'échappaient au signal donné les animaux cruels et meurtriers, c'est avec un serrement de cœur que pouvait seul atténuer la pensée de la récompense céleste qui attendait tous ces martyrs, que l'on se décide à tourner le dos à cette ruine immense et consacrée, et à rentrer pensivement dans la Ville-Éternelle.

Six juillet au matin. Nous avons employé le reste de la journée d'hier à nous orienter dans Rome et à repérer quelques monuments du passé. Demain après-midi, je me propose bien d'aller faire une visite à la basilique de Saint-Jean de Latran, "*San Giovanni de Laterane*," où furent consacrés deux éminents prélats canadiens, Son Éminence le Cardinal Bégin, et Sa Grandeur Mgr Paul Bruchési. Un certain nombre d'années auparavant, et par une remarquable coïncidence, Sa Sainteté Benoît XV, alors simple abbé della Chiesa, recevait les ordres sacrés à Saint-Jean de Latran le même jour que Mgr Bruchési ; ce qui fait, m'assure-t-on, que lorsque l'éminent archevêque de Montréal se rend depuis lors auprès du Saint-Père, il est toujours reçu par un paternel et cordial : "Ah ! voilà mon confrère d'ordination !" Quant à S.-É. le cardinal Bégin, on sait qu'il fut créé cardinal en même temps que le Pape actuel, et l'on verra par la suite de ces lignes quel bon souvenir le Saint-Père a conservé de l'éminent primat de l'Église canadienne.

Nous nous sommes donc mis en route, M. le docteur Lessard et moi, pour la basilique de Saint-Pierre et le Vatican. Le trajet à suivre est fort intéressant : on pense bien, en effet, que tout dans Rome n'est pas ruines et monuments du passé et que la vie moderne s'y manifeste comme dans toute grande ville. Aussi est-ce tout bonnement en tramway — ligne No 16 — que nous avons traversé le long tunnel aux parois émaillées, dit "traforo del Quirinal" puis une bonne partie de la ville centrale. Nos yeux ne suffisaient

pas à tout voir et assimiler tout ce que nous rencontrions dans cette promenade. Les maisons de commerce dernier genre y voisinent avec d'antiques monuments, et c'est peu de temps après avoir noté au passage la présence de l'*American Express Company* que nous aperçûmes de loin la masse circulaire et moyenâgeuse du château Saint-Ange se mirant dans les eaux calmes du Tibre. Du reste, nous traversons en même temps un endroit connu, la place du Peuple, ou "*Piazza del popolo*" en forme semi-circulaire que ferment à chaque extrémité deux églises en tout semblables l'une à l'autre. Puis, la voiture publique roulant toujours, avec ses voyageurs et sa jeune conductrice maniant dextrement un sifflet aigu, nous nous engageâmes bientôt dans un tournant étroit au bout duquel nous attendait, en une émouvante révélation, la colonnade majestueuse qui entoure la place Saint-Pierre. Ce n'est pas encore le coup d'œil d'ensemble, le grand choc au cœur, mais il s'annonce, il s'approche, et soudain, descendus à terre et traversant en quelques pas la haute arcade élevée par le Bernin, nous jetons des regards avides sur ces lieux augustes, que tout catholique espère contempler un jour en sa vie. Favorisés de la Providence et conduits comme autrefois Tobie par nos anges protecteurs, nous voici en face de la demeure des Papes et de la "mère des églises": la basilique Saint-Pierre de Rome est sous nos yeux, imposante et harmonieuse en ses proportions que baignent d'une double beauté l'azur foncé du ciel d'Italie et les rayons dorés d'un soleil ardent. Instants précieux et spectacle dont nos cœurs ne perdront plus jamais le souvenir.

Le temps nous manque aujourd'hui pour visiter la basilique, et nous sommes tout aussi contents de n'avoir pas à traverser l'immense place, brûlée par un soleil tropical; nous la contournerons seulement sur la droite, en restant prudemment à l'abri de la haute colonnade, et nous rendons à la porte d'entrée du Vatican. Nous y trouvons les gardes-suisse aux uniformes pittoresques et voyants, armés pour la forme de piques et de hallebardes désuètes, et chargés avec ces faibles moyens de la sécurité du palais pontifical. Au

sortir du moderne tramway, ces costumes de lansquenets d'antan font un effet des plus curieux. Bien entendu, ces gardiens n'ont rien de féroce et c'est avec la plus grande politesse qu'ils vous indiquent la route à suivre dans le palais. On sent, en un mot, que ces gardes armés remplissent surtout une mission de paix et de bon ordre ; c'est de la meilleure grâce qu'ils répondent à votre salut et vous indiquent d'un mot et d'un geste la route à suivre dans le dédale des grands corridors où il serait si facile de s'égarer.

Une fois le grand escalier franchi, nous nous sommes trouvés à un carrefour de portes dont l'une donnant sur la grande cour Saint-Damase, dont on nous avait parlé la veille. Nous nous y engageons donc sans hésiter, pour trouver de l'autre côté un nouvel escalier conduisant aux bureaux du majordome, Mgr Riccardo di Samper. Nous nous trouvons maintenant tout près du corps de bâtiment constituant le domicile proprement dit du Saint-Père, et nous commençons à nous sentir tout auprès de sa Personne auguste, tout près par le cœur aussi, car depuis notre arrivée à Rome nous avons entendu exprimer à son adresse tant d'admiration et d'attachement que nous l'aimons maintenant davantage et comme avec plus de précision. Si bon qu'on nous a partout dépeint le Pape nous sentons qu'il ne refusera pas de nous recevoir, que nous le verrons et qu'il nous adressera la parole ; et de sentir ces moments-là si près d'entrer dans notre vie, nous sommes déjà un peu changés, élevés, spiritualisés, comme si l'atmosphère du palais pontifical purifiait et préparait d'avance les visiteurs à être dignes de l'insigne faveur qui les attend.

On nous a conduits à un grand salon servant d'antichambre au bureau du prélat chargé d'examiner les demandes d'audience et de décider sur chacune d'elles. Cette pièce est richement et sobrement décorée ; de grands portraits à l'huile des trois derniers papes ornent les murs et plusieurs objets d'art délicat reposent sur des consoles ou des tables. Une dizaine de personnes attendent comme nous leur tour d'être reçus par le prélat : un supérieur de Franciscains, des prêtres étrangers, des religieuses, quelques laïques par

mi lesquels je remarque un monsieur de grande allure que je prends pour un banquier américain, mais qui est, me dit-on plus tard, Hollandais. Tout ce monde s'est assis au hasard sur quelque riche fauteuil, et l'on attend en silence que le dernier admis, dont on entend la voix à travers la porte, sorte et laisse la place au suivant. A ces moments et comme la porte s'ouvre, on aperçoit parfois Mgr di Samper, grand, encore relativement jeune, et d'une distinction de manière rappelant celle de Mgr Merry del Val. Du reste, il nous recevra tout à l'heure avec une particulière bienveillance. Le fait est que dès que mon distingué compagnon s'est fait connaître et qu'il a montré sa lettre de recommandation du cardinal Bégin, nous avons eu visiblement bataille gagnée ; ce ne sera plus que pour la forme que j'exhiberai moi-même le parchemin officiel que m'ont valu mes fonctions d'indigne président des journalistes parlementaires : le prélat est tout amabilité et acquiescement. " C'est entendu," fait-il aimablement, " vous aurez une entrevue." Il ajoute en italien quelques mots à son secrétaire et nous prie de suivre celui-ci à son bureau, pour l'arrangement des détails. Nous prenons congé avec une respectueuse reconnaissance, et nous sommes tellement troublés de la bonne tournure si rapide de notre démarche que nous avons oublié de demander si l'entrevue promise sera publique ou privée, et dans combien de jours elle doit nous être accordée. Nous suivons le jeune prêtre -secrétaire à son bureau et ne perdons pas de temps à lui poser une question, qui nous brûle les lèvres. " Oh, *si, si,*" fait-il avec vivacité, *udienza privata*, c'est une audience privée que vous avez obtenue...

Nous en croyons à peine nos oreilles. Mais une autre question s'impose : quand, dans combien de jours, notre séjour à Rome devant se limiter à peu de temps malheureusement.

" On vous le fera dire— répond le secrétaire, mais ce sera sûrement d'ici deux ou trois jours."

Nous le remercions et reprenons le chemin de l'extérieur où nous attend le cicerone qui doit nous conduire à Saint-

Paul-hors-les-murs. Or, deux ou trois heures plus tard, comme nous repassions par notre hôtel, nous y trouvons un messenger du Vatican, de noir vêtu et l'épée au côté, attendant pour nous remettre en mains propres un pli officiel convoquant "*il dottore Alfonso Lessard con il signor Ernesto Bilodeau*" à une "*udienza privata*" de Sa Sainteté pour le lendemain, 7 juillet, à midi 15.

Comment rapporter fidèlement ce que fut pour nous la journée du lendemain ? Nous voulûmes la commencer par l'assistance à la messe, l'église la plus proche se trouvant être la basilique de Sainte-Marie-Majeure, "*Santa Maria Maggiore*," la même où Louis Veuillot fit sa première communion de converti. Plusieurs messes basses étant célébrées ensemble, ce fut dans la chapelle latérale consacrée à Saint-Frédéric que nous entrâmes, en même temps qu'une demi-douzaine d'Italiens, jeunes et vieux, qui m'ont laissé l'impression d'une piété plus bruyante qu'il n'est coutume en notre pays, à tel point que je trouve maintenant qu'une poignée d'Italiens fait autant de bruit dans une église qu'une moyenne paroisse de Canadiens ; mais peut-être les conditions acoustiques étaient-elles particulièrement favorables à ce déploiement d'éloquence pieuse. A noter au surplus dans la belle grande nef un monument représentant le Pape Pie IX, grandeur naturelle, agenouillé à son Dieu, le tout en marbre blanc d'un remarquable travail.

Notre petit déjeuner pris à un restaurant voisin, et consistant comme à l'ordinaire de "*cioccolata con latte*," chocolat au lait et petits pains, il nous restait la demi-journée à employer avant l'événement capital dont la pensée ne nous quittait plus. Et comment eussions-nous pu faire mieux qu'en faisant une visite prolongée, autant qu'émerveillée, à la basilique par excellence, à Saint-Pierre de Rome, aux proportions si vastes et si harmonieuses, à la nef immense et terminée par les belles colonnes torsées de la Confession de Saint-Pierre, aux chapelles latérales inégales nulle part et de proportions si belles, d'une décoration si grandiose que l'on a vraiment peine à s'arracher de la contemplation de l'une pour passer à sa voisine, qui vous retiendra pareille-

ment par de nouvelles beautés. Chef-d'œuvre sans pareil, la basilique de Saint-Pierre semble réunir toutes les perfections, vouloir retenir à jamais les yeux qui l'ont contemplée et les cœurs qui l'ont aimée en détail, et donner en un mot aux privilégiés qui l'ont parcourue comme un avant-goût des joies indicibles qui attendent les élus dans la visite des célestes parvis !

L'heure de midi nous trouva prêts et munis des objets de piété que l'on aime toujours offrir à l'auguste bénédiction du Saint-Père, à l'intention de ceux qui nous sont chers. Nous avions aussi revêtu l'habit de cérémonie exigé par le protocole. Prenant congé du cicerone persistant mais utile, nous retrouvâmes l'entrée principale du Vatican, où nos amis les gardes-suisses nous reçurent avec leur coutumière obligeance et nous indiquèrent une route quelque peu nouvelle, bien que nous eussions de nouveau à traverser le grand quadrilatère de la cour Saint-Damase. Tout alla pour le mieux, et après avoir de nouveau gravi des escaliers d'honneur et franchi d'intimidants salons, nous atteignîmes une antichambre où des officiers de garde-nobles nous invitèrent à abandonner nos coiffures et à suivre l'un d'eux jusqu'à l'entrée des appartements du Saint-Père. Puis notre ami le secrétaire vint reconnaître notre lettre de convocation, et nous invita à le suivre jusqu'au salon qui nous était réservé à tous deux et qu'on appelle le "*Tronetto*" ou salon du petit trône. C'est celui qui vient immédiatement avant le grand salon des réceptions officielles où le Pape reçoit les ambassadeurs et les prélats. L'honneur qui nous attendait s'augmentait donc d'une particulière bienveillance ; mais à quoi bon tenter de décrire les émotions qui se pressaient en nous en ces instants inoubliables ?

L'obligeant secrétaire voulut bien nous indiquer deux fauteuils de velours cramoisi situés auprès du trône pontifical ; puis il alla se poster lui-même auprès de la porte communiquant avec le grand salon, où nous venions de voir entrer un groupe de personnages diplomatiques. Ne perdant pas nous-mêmes cette porte des yeux, nous restions là, debout auprès du trône du Souverain Pontife, attendant

qu'il vint l'occuper et nous adressât la parole ! De tels moments ne se décrivent pas, de telles émotions sont inexprimables, et comment ferai-je maintenant pour raconter dignement les instants qui suivirent !

Nous vîmes sortir du grand salon et s'arrêter un instant dans le nôtre les six ou sept personnes de qualité, en uniformes chamarrés d'ambassadeurs, que venait de recevoir le Saint-Père. Et comme ils s'attardaient à causer entre eux à voix contenue, le secrétaire vint les prier discrètement de s'éloigner, car le Pontife allait venir. Le groupe s'éloigna donc et nous restâmes le cœur battant, surveillant intensément la porte de communication où se tenait toujours le jeune prêtre-secrétaire. Puis celui-ci nous fit signe de la main de nous agenouiller et s'effaça lui-même respectueusement. Le Pape apparut dans la porte et s'en vint tout droit à nous.

* * *

En apercevant, dans la porte, la prestigieuse et blanche silhouette du Pontife, nous étions tombés respectueusement à genoux. Le Saint-Père nous rejoignit d'un pas rapide et, comme mon distingué compagnon et moi faisons le geste protocolaire de baiser la chaussure, le Saint-Père nous l'en empêcha d'un mot bienveillant.

"Non, messieurs," fit-il en français, "il n'y a pas d'indulgence à baiser la chaussure ; veuillez vous relever."

Et, comme nous nous trouvions debout tous deux, émus, heureux et intimidés, le Saint-Père également debout devant nous, nous formions dans cette partie de la pièce un groupe dont l'aspect restera à jamais gravé en notre mémoire.

Sa Sainteté Benoit XV n'est pas de haute taille, ni d'une forte corpulence et, s'il me fallait caractériser d'un mot procédé toujours insuffisant et souvent injuste, l'impression première que je ressentis en le voyant, c'est que nous avions devant nous, dans sa personne auguste, d'abord un homme d'État dans la plus haute acception du mot, puis ensuite, si je peux employer une expression un peu familière : *un*

homme d'ouvrage. En effet, le Saint-Père était arrivé très vite auprès de nous, il avait supprimé d'un mot et d'un geste un cérémonial auquel tel de ses prédécesseurs attachait de l'importance et, comme maintenant il daignait nous adresser la parole, c'était d'une voix un peu brève, avec une concision et une précision dénotant l'homme d'action, capable d'exécuter une somme considérable de travail avec un minimum de temps et d'effort. Il me souvient aussi d'avoir éprouvé l'impression confuse d'être en présence d'un Supérieur Général de communauté religieuse, habitué à tous les problèmes et les résolvant avec une aisance et une fermeté que seules pouvaient expliquer de profondes études et une longue expérience des hommes. Un homme de pensée et d'action.

Pas un geste qui ne fût ferme, pas un mot qui manquât de précision, en dépit de l'attitude alerte et attentive de l'esprit. Esprit supérieur, servi par une volonté claire et trempée comme une épée de Tolède. Ah ! la volonté du Pape actuel ! C'est peut-être ce qui me frappa le plus en lui et, quand l'entrevue eut pris fin, je me surpris à me dire plus d'une fois : " Eh bien, celui-là on peut dire qu'il sait ce qu'il veut ! Et, s'il existe, au dire des ennemis de l'Église, un cardinal ou un 'pape noir' quelconque qui tienne Benoît XV sous sa domination, eh bien ! je voudrais le voir à l'œuvre ! "

Car le premier coup d'œil jeté sur le chef actuel de l'Église dispose à jamais de tout soupçon de mollesse ou de flottement en lui ; dès avant d'être devenu un homme éminent et haut placé, l'abbé Della Chiesa devait passer pour un cerveau clair et une poigne d'acier. Et c'est pourquoi, du reste, les suffrages des cardinaux se sont si naturellement portés vers lui au commencement de la tourmente effroyable par laquelle le monde vient de passer et qui faisait courir tant de dangers à la barque de Pierre. " Le métier de Pape est un dur métier, " disait le R. P. Janvier au dernier congrès de la *Bonne Presse*, à Paris ; " l'homme qui est élevé au sommet de la hiérarchie catholique est exposé à tous les traits. Ses jours sont parfois abreuvés de douleur et, au milieu des critiques, des contradictions, des hostilités, son

cœur est souvent déchiré. La piété filiale, où le respect le dispute à l'affection, voilà le sentiment que nous professerons pour Benoit XV... Il n'est pas seulement le Docteur de la Chrétienté, il en est encore le Chef. Il a le droit de commander, comme il a le droit d'enseigner, et nous sommes tenus de lui obéir, comme nous sommes tenus de l'écouter. Les questions sont complexes, les intérêts extrêmement graves, les conflits fréquents et redoutables. Il appartient au Pape de choisir ses chemins, d'orienter dans le sens qui lui semblera le plus favorable à la Religion, les vœux et les activités ; notre rôle est de nous incliner avec empressement devant ses ordres et devant ses conseils... C'est pourquoi nous nous ferons gloire, afin d'affermir le règne de Dieu, d'être unanimement fidèles à l'esprit de discipline et de marcher dans la voie que nous aura tracée le Vicaire de Jésus-Christ."

Ces sentiments de filial dévouement à la personne du Pape, ils sont au cœur de tous les fidèles, membres de l'Église militante, mais avec quelle force ils remplissent l'âme en la présence immédiate du Père des fidèles ! En effet, pendant que mille pensées de cet ordre se pressaient dans nos cerveaux, le Saint-Père daignait converser avec nous, avec la plus grande simplicité.— "Ah ! vous êtes les deux Canadiens !" avait-il dit, tout d'abord, en excellent français, car il parle notre langue sans effort et avec une grande pureté d'expression. "Et puis," demanda-t-il en particulier à M. le Dr. Lessard, "vous êtes professeur à l'Université Laval de Québec ? Dites-nous, avez-vous vu Son Éminence le Cardinal Bégin avant votre départ ? Nous l'avions dernièrement auprès de Nous, il est étonnant de vitalité, malgré son grand âge ; il vient ici, il va et vient comme un jeune homme... Ah !" conclut le Saint-Père, avec un sourire et un geste affectueux, "nous l'*agréons* beaucoup !"

Le Pape s'intéresse ensuite, toujours en phrases précises, dont chaque mot porte juste, à nos personnes et à nos occupations.

"C'est votre premier voyage à Rome ?" demande-t-il. "Nous vous conseillons bien d'y séjourner aussi longtemps

que possible, il y a beaucoup à visiter, beaucoup à voir..."

"Beaucoup à apprendre aussi, Saint-Père," me permis-je d'ajouter, tellement notre auguste interlocuteur nous mettait à l'aise. Il répéta avec bonté : "Oui, beaucoup à apprendre," puis, revenant au Dr. Lessard, il demanda :

"Alors, vous êtes professeur à l'Université de Québec ?"

"Oui, Très Saint-Père, professeur de médecine..."

Puis, encouragé par la bienveillante attention avec laquelle il se sentait écouté, M. Lessard exposa, en peu de mots, la situation universitaire canadienne, la souscription en cours à Québec, les bons résultats déjà acquis, etc., etc. Le Saint-Père écoutait avec intérêt, posant parfois une question sur un point particulier. Mais l'heure s'avancait et d'autres visiteurs attendaient, dans les autres salons. On sentait cela dans la parole et le ton de voix un peu pressé du Pontife.

"Vous avez sans doute chacun une famille ?" demanda-t-il, "votre femme, des enfants ?"

Cela permit à chacun de nous de mentionner telle et telle affaire particulière, telle personne malade ou défunte que nous voulions recommander à une intention particulière du Saint-Père. Il nous écoutait, jetait à l'occasion un regard qui nous lisait jusqu'au fond de l'âme, levait parfois la main d'un geste d'acquiescement :

"Oui, oui, Nous aurons une pensée..."

Parole pourtant simple, mais dont le ton sympathique et le regard paternel qui l'accompagnèrent nous mirent à tous deux les larmes aux yeux et ne sortiront plus jamais de notre cœur.

Jusqu'à ce moment et comme il était tout naturel, le Saint-Père avait conversé surtout avec l'éminent professeur québécois que j'avais l'honneur d'avoir comme compagnon. Or, mon tour étant arrivé, aidé du reste d'un geste aimable du docteur dans ma direction, le Saint-Père se tourna vers moi avec un air de bienveillante interrogation. Or, que

pouvais-je dire qui fût digne de son attention ? J'avais résolu d'être simple et bref :

"Très Saint-Père," dis-je, "je suis un journaliste attaché au Parlement du Canada. Dans ces fonctions, j'ai eu l'occasion de collaborer à différents journaux, mais plus particulièrement au *Devoir* de Montréal. Je crois pouvoir ajouter que c'est un journal qui vous a, Très Saint-Père, fidèlement compris et défendu pendant toute la durée de la guerre."

Je m'arrêtai là. Le Pape avait eu un geste des deux mains levées.

"Ah ! la guerre," disait-il en substance, "elle Nous a causé, en effet, bien des soucis. On ne Nous a pas toujours compris dans les attitudes et les décisions que Nous avons eues à prendre. Notre situation était difficile. Nous avions des fils dans les deux camps ; il ne fallait causer d'injustice à personne. Oui, la situation était difficile... Mais il faut toujours accomplir son devoir tel qu'il nous est présenté, dans la mesure de nos lumières, ET EN SE TENANT TOUJOURS BIEN DOCILE AUX INSPIRATIONS DE NOTRE-SÈIGNEUR JÉSUS-CHRIST..."

Nous écoutions, inclinés respectueusement mais ne perdant pas de vue les traits ascétiques, empreints d'élévation et d'énergie du Pontife Suprême, soulevant pour nous le voile sur les angoisses qu'il a connues et souffertes, "en se tenant bien docile aux inspirations de Notre-Seigneur Jésus-Christ," selon sa propre parole. Ce nom auguste, prononcé avec un affectueux respect par Son propre Vicaire, il retentit dans la pièce et dans nos âmes comme un son immortel et qui ne peut plus jamais s'éteindre. A ce moment-là la faveur divine est descendue sur nous d'une façon toute particulière ; il me semble qu'une atmosphère supra-terrestre nous entoura, et je sais que mon compagnon souhaitera comme moi qu'après nous nos enfants continuent de remercier la douce Providence des moments précieux que nous avons vécus en ce jour sacré.

Le Saint-Père indiqua d'un geste qu'il allait nous bénir,

nous et les nôtres au loin, ainsi que les objets de piété que nous tenions maintenant à la main. Nous nous agenouillâmes avec une profonde émotion et les paroles de bénédiction descendirent sur les deux pèlerins des bords du Saint-Laurent.

"Soyez béni, Saint-Père, pour avoir donné à l'humanité cette parole lumineuse et consolante !" Me pardonnera-t-on de rapporter ce détail tout intime ? L'exclamation ci-haut de l'un de nos publicistes les plus éminents, M. Henri Bourassa, à propos d'une tentative de pacification du Pape au cours de la guerre, cette exclamation filiale m'avait poursuivi, avait flotté pendant toute l'entrevue dans ma subconscience, tels ces airs de musique, ces leit-motiv persistants qui viennent parfois s'enrouler comme une guirlande autour des événements de la vie. Ma mémoire un peu surexcitée me rappelait aussi les paroles du Pape qui avaient provoqué cette apostrophe à la fois enthousiaste et respectueuse. Ces paroles pontificales ne se lisent-elles pas comme un ardent et solennel poème consacré à la paix et la charité ? Relisons-les lentement, en en respectant la cadence grave, presque hiératique...

"Vous," disait Benoit XV, aux chefs des États en guerre, "vous qui, devant Dieu et devant les hommes, portez la lourde responsabilité de la paix et de la guerre, écoutez Notre prière.

"Il est faux de dire que cet immense conflit ne peut se terminer que par la violence des armes. Abandonnez cette rage insensée de destruction.

"Que ne pesez-vous avec une conscience sereine les droits et les justes aspirations des peuples ?... Qu'on réfléchisse que les nations ne périssent pas. Humiliées et opprimées, elles portent en frémissant le joug qui leur est imposé et préparent leur revanche, transmettant, de génération en génération, un triste héritage de haine et de vengeance..."

Paroles profondes, dont l'éternelle vérité se répercutera elle aussi "de génération en génération" longtemps après

que nous ne serons plus. "Soyez béni, Saint-Père" pour les avoir fermement et courageusement prononcées en dépit des menaces de vos ennemis et au milieu du fracas homicide des batailles.

Le pape nous avait quittés pour passer dans le salon suivant où l'attendait une délégation sud-américaine. Au moment où il franchit la porte de communication, nous l'entendîmes s'écrier sur un ton de paternel accueil : "Ah ! c'est la Colombie !"

Un groupe de religieuses, accompagnées de deux ou trois prêtres, étaient agenouillées autour de la pièce que nous avions nous-mêmes à traverser de nouveau pour nous retirer.

Comment ne pas jeter, en passant, un dernier coup d'œil à la personne auguste du Chef de l'Église, revêtu de la simple soutane blanche ornée d'une ceinture de même couleur en riche soie moirée, retombant jusqu'aux pieds, et donnant à baiser l'Anneau de Pierre à ces autres pèlerins ? Mais notre tour était passé, nous ne pouvions plus que sortir discrètement.

"Soyez béni, Saint-Père," non-seulement pour l'œuvre auguste et salubre que vous avez déjà accomplie au sein de l'humanité tourmentée et déchirée par son propre aveuglement, mais encore pour la bonté extrême avec laquelle vous savez recevoir les plus humbles brebis de votre troupeau spirituel ; et que Notre-Seigneur Jésus-Christ continue longtemps de rayonner à travers votre âme sur nous tous, pauvres pécheurs, afin qu'un jour, dans la Cité éternelle, nous puissions chanter avec vous, prosternés à Ses pieds divins :

Christus vivit, Christus regnat, Christus imperat.

MORTADELLA

Me trouvant par miracle dans la Ville-Éternelle où contrairement à Louis Veuillot, je n'avais pas réussi à me convertir, mon compagnon proposa un jour que nous partions le soir même pour Naples et Pompéi, proposition que j'adoptai unanimement. Le convoi partait vers onze heures du soir, à la gare située tout auprès des Thermes de Dioclétien et non loin de notre pension. Qui fut dit fut fait. A la suite d'un dîner en musique, " Via Nazionale ", et d'une promenade rêveuse au Colysée, nous revînmes prendre quelque bagage et nous rendîmes à la gare. Mais c'est juste, avant d'y entrer que m'attendait mon aventure. Dans la nuit transparente et sous le firmament nuancé comme une belle robe de Madone, la place publique s'affairait et retentissait de mille rumeurs : tramways, voitures, autos, passants, rires joyeux de l'insouciant Italie, etc. Et dans tout ce bruit mon oreille fut atteinte en même temps que mes yeux par une petite vendeuse accroupie le long du mur de la gare, criant monotonelement une phrase dans laquelle je reconnus le mot " mortadella " fréquemment répété. Et je m'arrêtai net, saisi à la fois de compréhension et de tentation. Mortadella, vraiment ! Mais je ne connais que ça, moi de la mortadelle ! N'ai-je pas été à deux pas d'en goûter en France, dans un précédent voyage ? Et quelle belle occasion d'épater le compagnon, de lui faire voir si je la connais dans les coins, la grande vie en Europe ! " Quant à la mortadella, ô brune enfant d'Italie ? " Et pour quelques sous en papier, l'objet me fut tendu, sous l'œil narquois de l'autre Canadien errant, qui ne me vit pas sans stupeur armé dorénavant d'une sorte de bâton de pain, long de douze à quinze pouces, gros comme le poignet, et fendu au milieu pour loger sa marraine Mortadella, qui n'est qu'une variété de saucisson, comme chacun sait. En bon français, c'était une simple sandwich de Bologne, que j'acquerrais là, mais une sandwich de forme pas ordinaire. Je conçus dès cet instant

l'envie lancinante de la jeter à la tête de notre " facchini " de charretier, en guise de pourboire. Mais mon destin était autre.

J'avais eu en effet cette idée lumineuse que nous n'avions rien emporté à manger, et que mon gourdin saucissonné nous ferait peut-être le lendemain matin, avant l'arrivée, une réconfortante victuaille. Et je suivis mon guide et compagnon dans le compartiment de deuxième où nous devions goûter durant toute la nuit d'inoubliables courbatures. J'installai mon sac de voyage dans le filet, et gardai soigneusement ma mortadelle à la main, en cas d'attaque par quelque brigand calabrais. Lorsque j'étais éveillé, à peu près tous les quarts d'heure, par la gesticulation des voisins, je changeais patiemment de main la mortadelle et me rendormais pour un nouveau kilomètre. Et je rêvais au bonheur de ceux qui font des voyages en Europe.

A six heures du matin, nos associés de compartiment entamèrent une étude comparée des mérites de Cavour et de Giolitti et il n'y eut plus moyen de penser à autre chose. Je fis un bout de toilette à la façon des chats, laissant momentanément la mortadelle en travers de mes genoux ; et au prochain arrêt de quelque longueur, nous descendîmes prendre un substantiel petit déjeuner de " cioccolata con late " avec des petits pains et revînmes, tout restaurés, continuer le voyage. Les chemins de fer italiens peuvent manquer parfois de combustible ou d'entrain, mais il faut dire que lorsque tout le monde est d'accord dans le personnel, ils se poussent à grande allure. Il n'était pas huit heures lorsque nous arrivâmes à Naples, y compris la mortadelle, toujours serrée sous mon bras en cas de famine ultérieure. Or, un bon salon de toilette nous ayant rendu la paix de l'âme et du corps, et ayant doublé la dose de chocolat, nous éprouvâmes l'envie de gravir le Vésuve tout d'une traite, et munis d'un guide imposant, nous montâmes dans un petit train local pour Pompéi ; je crus prudent d'emporter la mortadelle — qui avait allongé d'environ trois pouces depuis son départ.

Dirai-je les impressions inoubliables d'une journée em-

ployée tout entière à errer curieusement dans les rues d'une ville morte il y a quinze siècles ? Les boutiques à vin, les boulangeries, les villas princières, les maisons modestes, les arènes et théâtres et les corps carbonisés des citoyens surpris par le cataclysme ? Dirai-je la chaleur suffocante, et le Vésuve menaçant qui fume encore et menace de temps en temps de recommencer son crime ? Heures impressionnantes et pleines de réflexions sur la brièveté de la vie et la présence constante de l'éternité, à la porte toujours ouverte devant nos pas... Émus, fatigués, l'haleine courte et la jambe cassée, nous revînmes par une autre voie afin de traverser Herculaneum, et non sans avoir dégusté un verre de *Lacryma Christi* qu'on nous fit payer au taux d'une bouteille de Scotch Whisky. Et quand nous reprîmes, le soir, le train de Rome après quelques promenades dans Naples afin de varier le programme, je gardai mon sac de voyage sur mes genoux, et je posai affectueusement la mortadelle dans le filet au-dessus de ma tête ; qui sait si nous ne serions pas bien aise de l'avoir à dévorer à la fin de la nuit ?

Nous atteignîmes la Ville-Éternelle par un beau soleil matinal, ayant fait honneur à un déjeuner succulent dans une gare où l'on passe vers sept heures. Place des Thermes, la petite vendeuse criait encore comme de plus belle : " Ah ! Ah ! la mortadella ! "

J'avais toujours la mienne pendante au bout des doigts ; je la lui jetai dans les jambes d'un geste de mépris absolu pour sa personne et sa marchandise.

VERS STRASBOURG

I

Le premier étonnement de ce trajet en chemin de fer, lorsqu'on a " fait " précédemment la région de Château-Thierry et de Reims, c'est que l'on passe à nouveau par les mêmes paysages, surtout au commencement du voyage. On retrouve, et non sans plaisir, les côteaux élevés par-dessus lesquels arrivait la destruction des foyers et des vies, les lents détours de la Marne, et l'on arrête en des gares encore marquées par les explosions ; et les villages à demi rebâti montrent encore la plupart de leurs blessures ; il n'est rien de curieux comme d'apercevoir la " tapisserie ", le papier-tentures à l'intérieur d'une chambre éventrée depuis deux ou trois ans, ou la disposition des pièces d'une maison aux murs rendus béants par des ouvertures brutales et déchiquetées. On s'y fait vite cependant, sans quoi il n'y aurait pas moyen de regarder autre chose.

Les chemins de fer européens peuvent être en général moins confortables que les nôtres, mais ils filent autrement vite ; ce fut du reste l'observation faite chez nous dernièrement par plusieurs membres de la mission Fayolle. Le train de Strasbourg ne fait point exception à cette règle, et c'est à grande allure qu'il nous emmena vers Nancy et l'Alsace-Lorraine récupérées des Allemands après un demi-siècle presque d'occupation, de protestations et de romances vengeresses dont plusieurs ont envahi jusqu'à nos campagnes canadiennes les plus reculées. Qui n'a chanté le " Petit crucifié ", par exemple :

" C'était tout au fond de l'Alsace
Sous le toit d'un pauvre hameau
Où l'aigle noir a pris la place
Des couleurs de " notre " drapeau.

Les ouvrages de controverse politique et les romans à thèse patriotique atteignent les classes instruites, mais rien

ne vaut la chanson pour pénétrer dans les masses : beaucoup de nos jeunes cultivateurs, arrachés à leurs familles et jetés dans le conflit européen ne savaient guère autre chose des raisons du cataclysme que ce qu'ils comprenaient vaguement dans des chansons populaires ; et qui pourrait les en blâmer ? Combien de paysans... du Danube ou du Rhin feraient montre de " patriotisme " si on leur déclamait qu'il faut venir en Amérique imposer l'observance des principes protecteurs des minorités incorporés au Traité de Versailles ? Mais courons toujours vers Strasbourg, puisque nous avons voulu y respirer pendant une journée au moins un air libre et désemboché.

Quelque opinion que l'on puisse entretenir sur la prétention respective des deux grands pays qui réclament à tour de rôle ces provinces comme leurs, il me semble que personne ne peut s'empêcher d'éprouver une certaine satisfaction en traversant l'ancienne frontière, où les jeunes gens qui optaient pour la France et tentaient de passer de nuit à l'ancienne mère-patrie, risquaient la balle d'une sentinelle allemande. Où, de chaque côté de la ligne imaginaire on se regardait, selon un cliché discutable, en chiens de faïence, et où les baïonnettes semblaient toujours vouloir se dégainer toutes seules. Sur le chemin de fer, c'est à Avricourt que passait la ligne ; il y avait donc deux gares d'Avricourt à dix arpents de distance à peine ; la seconde s'appelait : " Deutsch Avricourt ", c'est à dire qu'à un bout du village on était en France et à l'autre bout, en Allemagne. Il est vrai de dire qu'il ne s'est jamais trouvé un Français pour adresser une lettre par exemple, à Avricourt, avec la mention additionnelle : " Allemagne " ou bien : " Strasbourg ,Allemagne " et ainsi de suite pour tous les endroits des deux provinces perdues. A Paris, on pouvait se faire écharper si l'on avait la distraction de commettre une infraction à cette loi non écrite, mais d'autant mieux observée sans doute.

Donc, " Deutsch-Avricourt " n'a plus de raison d'être mais sa petite gare subsiste, avec l'ancienne appellation sur l'une des façades ; et l'on éprouve un grand soulagement à

savoir la frontière reportée à sa ligne naturelle, à près d'une centaine de kilomètres plus loin, je crois, que se trouve le Rhin : le soulagement des disputes terminées et des causes de chicane supprimées. Souhaitons qu'on ne les ressuscite pas trop vite ou qu'on n'en crée pas d'équivalentes, si ce n'est déjà fait.

Mais avant Avricourt, nous avons traversé Nancy, la jolie et populeuse capitale de la Lorraine. Et comme nous en repartions sans y avoir pu voir guère autre chose que la gare, un groupe intéressant envahit le compartiment que nous occupions seuls jusque-là.

C'était une brave mère de famille accompagnée d'une demi-douzaine d'enfants bien élevés, allant de cinq ans à dix-sept ans, environ. Un prêtre plutôt corpulent et de taille assez haute paraissait faire partie de l'excursion, car il prenait plaisir à faire causer les plus jeunes des enfants, et à leur demander leurs impressions, qui étaient fort vives, du beau spectacle qu'ils avaient vu le matin même. Il s'agissait de la Passion de Notre-Seigneur, représentée chaque année, comme l'on sait, sous l'intelligente direction du curé de Nancy, M. l'abbé Petit. J'ai bien regretté n'avoir pas su d'avance la date de cette représentation, car nous aurions pu sans doute avancer notre voyage d'une journée pour y assister en passant. Les enfants qui m'entouraient en parlaient avec un véritable enthousiasme, et sous leurs paroles naïves, nous pouvions avoir l'impression d'assister presque à l'émouvant spectacle. De plus, le bon curé donnait parfois lui-même des renseignements plus précis, plus intimes, sur les difficultés que rencontrait son confrère de Nancy à conduire à bien une entreprise exigeant le concours de plusieurs centaines de personnes, sur les détails de la mise en scène, toujours susceptibles d'améliorations, en un mot nous assistions à des commentaires immédiats et comme vivants qui complétaient ce que nous avions pu lire sur cette belle initiative catholique et française ; et notre regret de nous en passer n'en était que plus vif. L'intéressante famille et son curé nous quittèrent à quelques arrêts de là, et nous conti-

nuâmes le voyage qui devait nous déposer, vers six heures du soir, dans la " Bahnhof " ou gare centrale de Strasbourg, la ville de Kléber, de Gutenberg et de mainte autre illustration locale.

II

Les villes sont comme les êtres humains : elles n'ont pas que des dimensions, elles ont une âme et une physionomie qui l'exprime, et c'est pourquoi il y a des villes qui plaisent et d'autres point, quel que puisse être le chiffre de la population ou l'activité des industries. Et Strasbourg est une ville qui plaît. Pourquoi et comment, c'est plus difficile à expliquer. Ce n'est pourtant pas parce que les Allemands y ont séjourné longtemps, et qu'on y voit un palais du kaiser aux trois étages massifs et lourds, avec un demi-dôme surmonté de deux hommes d'armes à hallebardes. On l'a débaptisé et c'est à sa porte que les Français ont installé le 14 juillet dernier une statue équestre de Jeanne d'Arc devant laquelle toute la population a défilé joyeusement. Ce n'est pas non plus parce que la langue française achevait d'y mourir étranglée et qu'on y parle plus volontiers le dialecte local, parent de la langue allemande ; mais c'est le caractère alsacien qui plaît, avec sa bonhomie franche et volontiers taquine, et puis l'atmosphère de la ville, archaïque et active à la fois, avec la haute tour ajourée de sa cathédrale et ses maisons à pignons apparentées quelque peu à celles de Rouen, de l'autre côté de la France, mais opposant des relents d'Allemagne ancienne et légendaire aux réminiscences vieille-France qu'on déguste dans la capitale normande. A Rouen on souhaiterait lire dans un parc proche de la tour de Jeanne d'Arc quelque livre érudit sur l'histoire des Vikings, rois des Northmen, barbares redoutés surgissant des espaces mystérieux de la mer. Mais à Strasbourg, c'est par du Henri Heine que l'on commencerait, pour passer sans vergogne au bon chanoine Schmidt puis à l'histoire guerrière des deux nations qui se disputèrent à tour de rôle cette belle proie qui persista toujours à conserver sa vie propre et

sa propre physionomie. Pays de résistance constante et jamais endormie, qui a voulu rester soi-même et qui le veut encore. Au prêtre distingué qui voulait bien me servir de guide le lendemain j'ai demandé : " On s'inquiète, chez nous, de votre question scolaire ; la bureaucratie parisienne réussira-t-elle à vous persécuter avec succès ? " Et mon interlocuteur de répondre avec un sourire fin : " On dit que nous avons la tête dure et carrée ; je crois qu'ils s'en apercevront. "

Et cette brève réponse me parut plus éloquente qu'une longue explication.

Mais revenons aux impressions d'arrivée. Six heures du soir, place de la gare dans laquelle circulent les voyageurs de notre train. Nous trouvons vite une chambre d'hôtel confortable négociée en français, bien qu'avec quelque hésitation de la part de l'employé ; hôtel sans prétention mais de suffisante tenue, et salle à manger prétentieuse, allemande, dont les prix extravagants nous porteront à nous pourvoir ailleurs aux autres repas. Les garçons sont trop polis : l'obséquiosité de l'Allemand devant quiconque lui est supérieur. Il en a déteint quelque chose sur ces braves garçons, en dépit de leurs ascendances plus fières. Mais ce sera la seule ombre au tableau de notre séjour en cette ville. Alons ensuite à la cathédrale, ce qui nous procurera un spectacle crépusculaire de rêve, dans les rues vétustes mais propres, le long d'un canal bien entretenu, par la place Kléber dont les restaurants s'illuminent sous un ciel rasserené. Et nous voici à la cathédrale, dont la haute flèche nous a guidés jusqu'à elle en dépit des méandres moyen-âgeux des rues.

Nous sommes donc auprès de la cathédrale de Strasbourg, dont la hauteur nous écrase, et nous prenons place, assez impressionnés, à la terrasse d'un restaurant où la bière et la liqueur de questch contenteront à la fois la gourmandise du corps et la curiosité de l'esprit pour tout ce qui est nouveau et local. Et jouissons rêveusement d'une des heures rares de l'existence, celles où l'on se voit dans un milieu depuis longtemps rêvé et qui ne déçoit pas. Sentiment un

peu mélancolique de l'éloignement des nôtres, mystère et inconnu de tout ce qui entoure, gens, choses et coutumes, anticipation des découvertes du lendemain, satisfaction d'être ici, à l'ombre du haut clocher que visite parfois une cigogne, voyant passer des groupes paisibles qui ne regardent même pas le monument dont nous ne pouvons, quant à nous, détacher nos yeux, et puis la simple dégustation de l'heure, en pensant aux nôtres et en leur adressant quelques cartes postales sur le coin de table du restaurant à hauts pignons élevés depuis des siècles. L'homme est ainsi fait qu'il cherche toujours, plus ou moins consciemment, à transposer sa vie, comme si elle en devait devenir plus intense et plus satisfaisante ; bien, qu'au fond, quels que soient le lieu et l'heure, c'est toujours notre âme fugace que nous cherchons, et l'explication du mystère humain, qui échappe au même degré dans tous les endroits de l'univers et qu'on ne peut trouver qu'en soi-même, à condition d'y procéder avec l'éclairage voulu.

III

Dans un quartier voisin de la gare, il s'en trouve une autre, ou plus exactement une ancienne gare de construction antérieure à 1870, désaffectée depuis et ne servant plus qu'à des bureaux divers. Mais il est curieux de lire au fronton de ses portes le nom de telle ou telle des villes de France, resté là pendant toute l'occupation allemande, comme un souvenir et sans doute pour la population, comme une espérance. Et cette découverte nous a paru symbolique. Un autre symbole est bien dans le contraste frappant qui se dégage de l'architecture du palais de Guillaume II et celle, par exemple, du palais des Rohan, ce dernier érigé par un cardinal de ce nom de 1728 à 1741. Le premier est tout en lourdeur teutonne, le second tout en harmonie de lignes et de proportions : Nuremberg opposé à Versailles.

Après notre première soirée tranquille et rêveuse auprès de la cathédrale, et place Kléber à écouter de la musique, nous avons dormi du sommeil des justes en vacances, pour nous

réveiller au matin par un temps menaçant. Le fait est que des gouttes de pluie commençaient à tomber lorsque nous montâmes dans un fiacre avec l'intention de faire une tournée d'inspection générale de la ville. L'automédon parlait très peu français, mais paraissait se faire comprendre de son cheval, ce qui suffisait présentement ; au reste, sur une taquinerie qui me parut dans l'ordre un peu plus tard, le bonhomme exhiba un portefeuille crasseux dont il tira un vieux papier qu'il nous fit lire avec orgueil. C'est un extrait de naissance daté de la ville même, en 1867, par conséquent, dès avant la guerre et " du temps des Français ". Le brave homme pouvait donc repousser sans colère l'accusation d'être Allemand que je lui avais portée en me préparant à me réfugier sous la voiture ou derrière la " corporation ", plus substantielle que la mienne, de mon excellent compagnon, lequel est au surplus médecin et québécois, deux bonnes garanties additionnelles de bravoure dans le danger.

De cette longue course, sous une pluie abondante et régulière, mais chaude et finement tamisée, dont la voiture nous protégeait suffisamment, j'ai gardé d'abord le souvenir, du seul mot français que semblait savoir notre charretier : " Cigognes ", avait-il dit en désignant du fouet le toit élevé d'une vieille maison. Au reste, ce n'était qu'un nid sans locataire à ce moment, et il paraît que ces intéressants volatiles ont abandonné la ville depuis qu'elle a atteint un gros chiffre de population. J'avais heureusement eu la chance d'en apercevoir une, une seule, la veille, dans la campagne environnante, un petit quart d'heure avant notre arrivée à destination. Et voilà encore une légende endommagée.

Deuxième souvenir, le parc très grand et très beau qu'on appelle là-bas l'Orangerie, sans doute parce qu'on y voit des saules et des maronniers superbes. Les Allemands ont au moins le mérite de l'avoir entretenu avec la méthode qu'ils apportent en toutes choses, et c'est bien l'un des plus beaux parcs du monde, avec lac, chalets, jardins, tout ce qui peut faire ressortir et goûter davantage le charme de la nature.

Seulement, tout cela était pour le moment dégoûtant, de pluie chaude et d'insidieuse humidité. Le cheval semblait transpercé, mais trottnait néanmoins avec une morne persévérance. Je constatai bientôt, et non sans surprise, qu'il nous amenait plus loin encore, en pleine banlieue grisâtre et soulignée de travaux militaires rébarbatifs, sentant leur Prusse à plein nez. Je regardais mon compagnon du coin de l'œil avec un peu d'inquiétude, mais lui reconnaissait tout cela comme s'il y avait joué dès sa tendre jeunesse, et me nommait à mesure les bastions et les emplacements de canons ; quel plaisir il y a à voyager avec des érudits qui savent tout à l'avance ! Or ce chemin inquiétant nous menait tout droit au Rhin, ce dont je ne me doutais aucunement. En effet, il n'y a que quatre kilomètres des limites de la ville au pont de Kehl, par où l'on peut passer en Allemagne, dans le grand duché de Bade. C'est un beau grand pont métallique. dont l'entrée était surmontée autrefois de l'aigle noir allemand ; cet emblème est aujourd'hui remplacé par un coq gaulois fièrement campé, tandis qu'un peloton de soldats français garde l'entrée et contrôle les passe-ports de tous venants ; autre témoignage tangible du récent bouleversement survenu dans les affaires d'Europe.

Nous mettons pied à terre pour approcher davantage de l'entrée du pont, mais nous n'avions pas pris de passe-ports et au surplus la pluie mettait à pénétrer nos plus secrètes intentions une indiscrétion comparable à celle d'un douanier prussien ; et nous réintégrâmes le véhicule, qui nous ramena en ville sous un arrosage d'une admirable continuité. Nous ne trouvâmes de vrai refuge qu'à l'intérieur de la cathédrale, dont nous pûmes enfin admirer l'admirable nef de pur gothique, en nous rappelant que ce temple immense et de si harmonieuses proportions, avec sa tour octogonale et sa flèche haute de 425 pieds environ, date du treizième ou du quatorzième siècle ; une tradition affirme qu'à un moment donné plus de cent mille artisans y travaillaient à la fois. Mais qu'on ne me demande pas de les nommer.

Le soleil revint dans l'après-midi au sentiment de son devoir, et j'eus la chance de faire une tournée pédestre en

la compagnie obligeante et instructive d'un ecclésiastique distingué attaché à l'archevêché, M. le chanoine Gass, qui voulut bien me montrer l'intérieur tout français du palais des Rohan, puis les quartiers de la ville les plus intéressants, et dont l'un s'est toujours appelé " la petite France ", puis les Ponts-Couverts, l'université, les principaux monuments; je n'oublierai jamais cette promenade ni la conversation érudite de mon aimable guide. Rentré à l'hôtel, comme le temps menaçait encore pour le lendemain, il fallut faire le sacrifice du pèlerinage de Sainte-Odile, au village de Thann, que nous avions projeté pour le lendemain, et à la fin de la soirée nous repartîmes pour Paris, le cœur tout embaumé des arômes sains et des relents du passé attachant et curieux que l'on respire au pays alsacien.



LONDRES

Plusieurs bons Canadiens comme vous et moi sont à Londres ces jours-ci, s'il faut en croire les gazettes, et je ne doute pas qu'ils s'y amusent sans être exposés aux manœuvres des tireurs de ficelles impérialistes dont W. H. Moore a tracé le portrait au commencement de "Polly Masson." On peut voir autre chose à Londres que des lords à tout faire, heureusement, n'y eût-il que les bureaux très hospitaliers de la province de Québec, avenue Kingsway. Les ours empaillés qu'on y rencontre n'ont rien de symbolique, car l'humeur des maîtres de céans est d'une égale cordialité pour tous, rendons-leur cet hommage ; et l'on s'y rencontre couramment entre compatriotes. Le vieux Neptune, qui isola si longtemps les continents entre eux doit être devenu de bien méchante humeur car la distance ne compte plus nulle part. On se rencontre et l'on se dit bonjour à Londres ou à Paris avec la même nonchalance distraite que rue Sainte-Catherine ou sur la Terrasse. Mais comme disait l'autre, en voyage, les rencontres les plus agréables sont souvent celles que l'on ne fait pas. Vivent les explorations songeuses et solitaires au cœur des grandes agglomérations de pierre, de brique et d'humanité, avec les arrêts pour ravitaillement aux établissements les plus imprévus, auxquels vous jetterez un jour le regard attendri des réminiscences, s'il vous est donné de revenir quelques années plus tard, que la chère y ait été satisfaisante ou non. On s'attache aux endroits où l'on a souffert, c'est une vérité reconnue, mais que dire de ceux où l'on a reposé des pieds endoloris sous une table de marbre offrant du poulet avec une petite cruche signée par Schweppe ? Les petites cruches reposent des grosses, disais-je en pensant à mon ami "Nemo", bien placé pour en connaître...

Ce qui domine dans Londres, c'est la sensation d'énormité de ce qui vous entoure, et puis l'atmosphère supranationale, mondiale même qui prédomine dans les rues affai

rées et boutiquières. Synthèse de l'univers anglo-saxon en même temps que sa capitale, cette ville démesurée intéresse comme un géant aux proportions exagérées. Et l'on est toujours assuré d'y rencontrer quelque aventure pour nourrir l'attention, de même que pour un renseignement on n'a qu'à se pencher pour demander au policeman, car il y en a toujours un ou deux à trois pas de distance. De même des autobus, qui ont deux étages et sont littéralement couverts de réclames typiquement anglaises, depuis le " Pear's Soap " jusqu'à l'annonce de ce qu'on jouera ce soir au " Covent Garden " ou à l'" Adelphi." Et ces grosses voitures ont des panneaux indicateurs des quartiers où elles conduisent qui sont de longues nomenclatures des appellations les plus typiquement anglaises : Friar's Bush. Albert Memorial, Tottenham Court Road, Ludgate Circus, Holborn, Grays Inn Road, Houndsditch, Leadenhall et Bethnal Green... Cherchez semblables désignations, pareille poussière du passé, dans les villes américaines !

Il s'en trouve cependant, qui rendent un son plus familier aux oreilles canadiennes. Et voici ce que m'a raconté à l'appui un ami que j'appellerai l'Ambulant :

" Je me trouvais l'an dernier, dit-il, aux environs de la rue Victoria et pas très loin du palais Buckingham ; je venais du reste de prendre à la fois un repos et un repas qui m'avaient remonté le moral et remis de l'humeur qu'il convient d'avoir en vacances ; et n'ayant plus que deux petites heures à moi avant le départ du train qui devait me ramener à Southampton pour rentrer au pays, je m'en venais lentement à pied, jouissant du beau temps qui m'a toujours été fidèle à Londres, et cherchant sans hâte à m'orienter pour retrouver la gare de Waterloo et quelque omnibus qui y conduisit. Or, j'en aperçus justement un qui s'arrêtait au bord du trottoir dans le torrent du trafic qui s'emmêlait dans la rue, et je m'élançai à tout hasard, quitte à me renseigner une fois rendu à bord. Mais les autobus anglais suivent le conseil du proverbe, ils glissent et n'appuient pas. Le mien, si je puis ainsi l'appeler, filait déjà vers ses destinées incon-

nues et je l'avais bel et bien manqué. Mais qu'importe un incident quand la digestion est bonne ? Au fait où allait-il, et vers quel quartier de la grande ville m'aurait-il emmené ? Je lançai un regard d'aigle vers ses derrières déjà lointains, lus un nom en grosses majuscules, et m'éclatai de rire comme un gamin en ballade, " EDMONTON ", disait la pancarte. Un lourd autobus londonnien qui s'en allait à Edmonton ! Et dire que je l'avais manqué !

— Non, m'écriai-je dans le tohubohu assourdissant qui m'entourait, je serais content de faire le voyage avec vous autres et d'en goûter surtout la nouveauté ; mais mon passage est déjà retenu dans un autre bateau, et de plus, je n'ai pas mes " clagues ", l'océan me mouillerait les pieds, sans compter qu'il faut absolument que j'arrête à Montréal en passant ; sans cela, de Londres à Edmonton en autobus, quel rêve !

Et maintenant, est-ce le quartier anglais qui a pris le nom de la ville canadienne, ou bien cette dernière qui s'est affublée de celui du quartier de la capitale de toutes les nations-sœurs ? Je renonçai à résoudre cette cruelle énigme, et comme l'heure s'avavançait, je me précipitai dans la première bouche souterraine du " Tube " qui me rendit, nouveau Jonas, à deux pas de la gare où m'attendait le train de Southampton. Et tant de Canadiens flânaient dans la salle d'attente, que l'on pouvait déjà se croire en vue du marché Bonsecours...

VERS REIMS

“ Il y a un an aujourd'hui même ”, me rappelle mon compagnon de voyage, nous accomplissions notre pèlerinage au front de Reims et de Soissons.”

C'est pourtant vrai, mais qu'est-ce, à vrai dire, qu'une année ? Je suis sûr que rien n'est changé dans le voyage qu'accomplit trois fois la semaine le char à banc automobile, l'autocar comme on dit là-bas, qui nous emmena l'été dernier. Que le chauffeur bon garçon conduit encore adroitement sa grande voiture sur la route de Pantin — de Pantruche dit-on dans l'argot local, — par où sortirent en '14 les taxis de Maunoury chargés de l'armée improvisée qui allait faire pencher, sur la Marne, la balance du bon côté. Lévy doit y être aussi, le bon guide rémois, grisonnant des approches de la cinquantaine, ce qui ne l'a pas empêché d'empoigner le fusil, lui aussi, durant toute la guerre et d'avoir sa bonne part d'aventures. Robuste et bien en chair, “ causant ” l'anglais suffisamment pour éclairer les Américains sur les points intéressants du parcours, il est tout ce qu'on peut souhaiter de bon type, et nos deux places étant au premier rang, juste en arrière de lui, nous pourrions causer ensemble tout à loisir au long de l'inoubliable voyage qui vient de commencer.

Qui vient de commencer à sept heures du matin, tout auprès des boulevards que nous avons rejoints en traversant la Seine par le pont des Saints-Pères, sans avoir eu le temps de déjeuner auparavant. Mais nous nous sommes repris avant de monter à bord, et c'est avec nos forces normales que nous commençons de goûter le voyage. Paris dès le matin, par la gare du Nord, puis le quartier de Pantin, qui n'en finit plus. Au bout d'une petite heure, on n'est pas encore sorti de la grande banlieue où les maisons serrées bordent encore la route de chaque côté. Il faudra qu'on approche tantôt de Meaux pour apercevoir la première trace de l'invasion, sous la forme d'un monument élevé

au premier cuirassier qui tomba ici. L'ennemi était à Meaux, où il ne demeura du reste que peu de jours, l'une de ses patrouilles ayant approché l'armée de Paris ; on échangea quelques balles, un cavalier français tomba. La bataille de la Marne livrée quelques jours après devait éloigner sensiblement le théâtre de nouvelles escarmouches de ce genre. Mais sentez-vous comme à partir d'ici le grand drame nous entoure et nous empoigne plus fortement à mesure que nous avançons dans la zone tragique ? Déjà, quelques maisons sont écorchées, crépitées, par les premiers obus de la campagne ; mais ce n'est rien encore.

A Meaux, on commence un peu à se sentir en province, grâce à l'air vieillot et somnolent de la petite ville aux maisons tassées et généralement indigentes. On salue du regard la cathédrale de Bossuet et l'on descend à une hôtellerie se dégourdir les jambes et casser un peu la croûte, car plus de trois heures de route nous séparent encore du repas méridien, à Château-Thierry. Nous sommes deux voitures à vingt places environ, occupées par une macédoine de voyageurs, où les Américains des deux sexes dominent naturellement, mais où Lévy nous désigne aussi deux Allemands, anciens officiers revoyant discrètement, sans ouvrir la bouche en leur langue nationale, des lieux où ils passèrent la torche à la main. Ceux-là, personne ne leur parle, mais le guide ne sera pas lent, au premier cimetière militaire, à leur faire saluer du chapeau les défenseurs du sol français. C'est du reste un hommage auquel on se plie très volontiers, et qui se répètera maintenant à chaque fois que l'on passera devant un champ peuplé de petites croix au lieu des traditionnels coquelicots de France. Et Dieu sait s'il y en a, sur ce parcours, depuis le premier renflement solitaire qu'on aperçoit soudain à côté de la route et qui indique le corps d'un soldat français tombé et enterré là d'urgence, jusqu'à la vaste nécropole de Bois-Belleau où neuf mille Américains, aux croix toutes pareilles et méthodiquement arrangés comme une ville de l'Ouest, reposent en terre de France à l'ombre d'un grand drapeau étoilé flottant au bout d'un haut mât, près du confortable cottage du gardien. Le luxe yankee ne se dé-

ment même pas dans l'hommage à la mort. N'oublions pas un autre cimetière rencontré plus loin encore, dans une zone qui fut confiée aux Italiens, et où trois mille des leurs tombèrent à l'ennemi. Il y a sans doute plus d'art et de poésie dans la vie italienne, mais par comparaison, ce cimetière est bien négligé. Sans doute en fera-t-on avec le temps l'un de ces " Campo Santo " qui sont l'un des attrait principaux d'une Gênes ou d'une Pise, car la sculpture funéraire n'est nulle part plus expressive et plus déférente aux morts qu'en la belle Italie.

Peu à peu, les dégâts de la guerre se sont précisés et nous commençons à ne plus regarder que distraitement les maisons éventrées ou effondrées, les ponts sautés, qu'on a rétablis d'une passerelle dont les lignes paraissent bien puériles à côté de l'arche centenaire restée intacte, souvent, jusqu'au milieu de la rivière. Rivière sacrée, en vérité, car c'est bien la Marne que nous côtoyons depuis quelques dizaines de kilomètres, et ce n'est pas sans émotion qu'on en regarde les méandres si fréquemment ensanglantés. Guère plus large qu'une vieille rue de nos villes, cependant, et lente au point de ne pas déranger le sommeil des nénuphars et des herbes flottantes qui en obstruent partout le cours. Mais c'est la Marne, et l'on a envie de la saluer, elle aussi, comme un glorieux cimetière.



LA CATHEDRALE MARTYRE

Ce n'est pas un mince plaisir qu'une promenade en automobile sur les routes de France, même en pays dévasté. Les routes sont restées relativement belles, bien que souvent les peupliers qui en marquent le cours aient été frappés de mort et montrent des troncs déchiquetés et noircis au lieu des bruisants feuillages d'antan. Et la désolation des villages détruits pierre à pierre n'empêche pas les molles ondulations du terrain et la douceur des horizons. On a peine à se faire à l'idée que derrière les côteaux qui abritent la vallée de leur ombre protectrice, des canons odieux lancèrent la mort pendant des années. Car l'Allemand fut chassé d'ici, mais il y revint, et nous avons vu, en passant à Dormans, le point extrême de la dernière avance, celle qui faillit être fatale et finit par être cause de la dislocation de l'ennemi. Château-Thierry n'est pas loin non plus, où l'on déjeune à une heure et où quelques jeunes marins de la flotte américaine eurent l'occasion de nous rappeler sans le savoir, l'argot yankee, si loin d'être de l'anglais.

— Vous ne me dites pas, leur demandait une dame américaine, que vous ne comprenez pas un mot de français ?

— Not a word, répondit le jeune homme, vingt ans à peine, et pas mauvais garçon ; et il ajouta : Nous ne sommes en France que depuis peu de jours " and we cannot savvy the lingo very well... "

" Savvy the lingo ", pour : " Know the language " ; il nous sembla que nous avions retraversé les mers et que Chicago tout entier nous entourait de l'arôme de ses abat-toirs...

On en vient à ne presque plus prêter d'attention aux maisons écharpées, ou plutôt " écharpentées " si la grammaire nous permettait cette liberté, mais les réminiscences du guide, provoquées par des questions savantes de mon compagnon, nous permettaient de reconstituer en esprit les grandes lignes des combats livrés sur le parcours et dont la

plupart sont restés célèbres à plus d'un titre : qu'il suffise de nommer le Chemin-des-Dames, où nous devons passer le lendemain matin, car ce voyage dure deux jours.

Et une carte d'état-major déroulée sur nos genoux complétait encore l'évocation...

Quel contraste de voyager ainsi en plein confort, dans les lieux mêmes où tant de milliers de jeunes hommes souffrirent les privations indescriptibles de l'état de guerre, pour ne pas parler des dangers constants, de la faim et du froid, des blessures et de la mort. Mais c'est la loi de la vie, et la nature n'a mis aucun délai elle-même à recouvrir les ruines et les déchirements de son sol d'un frais tapis de végétation, non pas toujours fleurie et charmante comme jadis, mais pleine de la jeunesse éternelle des choses, toujours prête à renaître.

Mais vers six heures du soir nous attendait une émotion plus forte encore. Après avoir traversé des paysages tour à tour dévastés ou relativement épargnés, gravi des montées, goûté l'ombre des montagnes, ou salué presque à chaque détour quelque cimetière militaire, nous arrivions à la fin d'une montée qui se faisait sentir, presque insensiblement, depuis plus d'une demi-heure. Les conversations s'étaient tues peu à peu, sous l'influence de la fatigue commençant à se faire sentir chez tous, et l'on se laissait aller au mouvement doux et persistant du véhicule, dans une sorte d'engourdissement vague où passaient des images de souffrance et de morts navrantes : le tourisme sur les pas de la guerre... Mais la voiture avait gravi la dernière montée et nous apercevions une plaine très vaste riant au soleil qui se reflétait çà et là sur quelque toit réparé ou dans quelque fenêtre remplacée ; au fond, à la distance approximative d'une lieue ou deux, une agglomération considérable se révélait, nous rappelant un peu le vieux Québec vu des hauteurs qui dominent la vallée de la Saint-Charles ; vers le centre de la ville champenoise l'œil était retenu avec force par les lignes imposantes d'un vaste et haut monument dont le détail se distinguait mal encore. Le guide se leva avec gravité et tendit le bras : " Reims, dit-il, et la cathédrale."

On les perd un peu de vue toutes deux, la ville et son joyau, en descendant vers le fond de la vallée, mais on y arrive au bout d'une demi-heure environ. Cela commence par des faubourgs de banlieue dont pas une maison n'est intacte. Pourtant le guide assure qu'il nous fait entrer par le quartier le moins endommagé. On circule, les yeux grands, à travers des rues bordées de ruines à peine nettoyées de pierres et de plâtras, dans lesquelles les habitants se sont réinstallés beaucoup plus mal que bien en attendant les secours de l'État, qui ne viennent pas vite, et les indemnités allemandes, qui ne viennent pas du tout. On a déjà beaucoup fait, cependant, car au moins les rues sont déblayées et l'on y peut circuler sans gravir les montagnes de débris qui les encombrèrent pendant plus de quatre ans.

Comme nous longions une haute palissade qui nous obstruait la vue, la voiture tourna soudain et nous nous trouvâmes sur la place même de la cathédrale...

De la cathédrale de Reims qui s'élevait, solennelle et grandiose en dépit de sa dévastation, comme une reine martyre et vêtue de haillons. Comme par un involontaire et irrésistible mouvement de respect et d'hommage à tant d'art et d'histoire outragés par la barbarie, nos mains se portèrent à nos coiffures et comme nous avions tout le jour salué les morts humains, avec un profond respect nous saluâmes la morte auguste qui reposait devant nous, outragée mais toujours fière et noble. Derrière nous, toute la voiture imita le geste des deux Canadiens.

Je n'essaierai pas de décrire le spectacle qu'offre l'incomparable cathédrale en son état présent, spectacle fait de la grandeur majestueuse du vaisseau, sans doute, et de ce qui y reste de sculpture symbolique d'un art inimitable, mais fait aussi de la tristesse que répandent les tours à demi démolies par les projectiles, et dont l'une fut au surplus ravagée par l'incendie des échafaudages qui l'entouraient en 1914. Le guide nous emmena en faire le tour et constater les dommages, qui apparaissaient navrants et atteignant toutes les parties de l'édifice, qu'on s'étonne à première vue

de trouver encore debout. Il paraît toutefois que l'on a pu consolider les parties essentielles atteintes, et que le squelette attristant pourra servir à la reconstitution relative du chef-d'œuvre des siècles de foi du moyen-âge. Nous y revînmes tous deux après dîner, et longtemps nous restâmes à contempler au clair de lune la silhouette imposante et noble de la grande blessée de l'Église et de la France, nous répétant intérieurement les vers plaintifs et fiers à la fois qu'a écrits Rostand :

- " Ils n'ont fait que la rendre un peu plus immortelle.
" L'Œuvre ne périt pas que mutile un gredin.
" Demande à Phidias et demande à Rodin
" Si, devant ses morceaux, on ne dit plus : " C'est elle !"

" La forteresse meurt, quand on la démantèle.
" Mais le Temple, brisé, vit plus noble ; et soudain
" Les yeux, se souvenant du toit avec dédain.
" Préfèrent voir le ciel dans la pierre en dentelle.
" Rendons grâce — attendu qu'il nous manquait encor

" D'avoir ce qu'ont les Grecs sur la colline d'or :
" Le Symbole du Beau consacré par l'insulte,

" Rendons grâce aux pointeurs du stupide canon,
" — Puisque de leur adresse allemande il résulte
" Une honte pour eux, pour nous un Parthénon !"

L'INVISIBLE PÈLERIN

Souvenir du Congrès eucharistique de Rome en 1922.

*Fin d'une conférence prononcée à l'Académie commerciale
de Québec.*

... Le Pèlerin qu'on ne voit pas marchait avec les autres vers le milieu de la procession, tout auprès du vénérable cardinal dont les deux mains jointes portaient le poids le plus précieux qui soit au monde. Il suivait de si près, l'invisible Pèlerin, que par moments l'on ne voyait plus que Lui à la place du saint prélat qui allait, surmonté du dais frangé d'or porté par quatre citoyens romains. Peut-être était-ce dans les yeux l'effet des derniers rayons du soleil descendant vers les monts albains, mais je vous assure qu'à chaque fois que le groupe sacré arrivait dans le voisinage d'un sanctuaire et d'un tabernacle, comme au départ de Saint-Jean de Latran, comme au passage devant la façade illuminée de l'église de Saint-Alphonse de Liguori, il arrivait cette chose étrange, et qu'ont racontée tous les petits *bambini* qui suivaient le dais avec des fleurs et des prières : le cardinal et le dais frangé disparaissaient, se diffusaient littéralement dans une lumière étrange et douce émanant visiblement de la personne du Pèlerin qui marchait dans la procession, dans une attitude de prière, d'émotion contenue et d'inexprimable recueillement, ainsi qu'on a souvent dépeint Notre Seigneur lui-même. Il allait ainsi, entouré de prières, dans l'avenue Merulana aux beaux arbres en voûte qui conduit à la basilique de Santa-Maria-Maggiore, il allait le corps droit, la tête un peu penchée, les mains croisées ainsi qu'Il se tint un jour devant Pilate, sans prendre la peine de se défendre d'injures qui ne l'atteignaient pas. Il s'avavançait ainsi, tous les petits enfants l'ont proclamé, au milieu du *populus romanus* et de la foule pieuse des cardinaux, archevêques, évêques, pasteurs et fidèles

qui l'avaient aimé jusqu'à franchir pour l'adorer ici les distances interminables de la terre et de l'eau. Comme ils font dans leur vie, ils marchaient doucement à sa suite et tâchaient de se tenir toujours dans sa Voie et sa Lumière, qui seules conduisent à la maison du Père.

La procession se dirigeait maintenant vers l'arène où jadis les chrétiens étaient jetés brutalement pour mourir. On approchait de ce lieu terrible et saint en chantant des cantiques, en murmurant des prières, en jetant des fleurs sur lesquelles le doux Pèlerin passait et posait ses pieds nus sans qu'elles en fussent seulement froissées ou remuées. Dans l'air calme et doux de la fin du jour, on voyait défiler cohortes, bannières, confréries, chantres et musiciens, matrones et communiantes liliales, en un murmure d'*Ave* et un bruissement de chapelets.

Mais que le soleil descendait noblement, ce soir, au-delà des monts albains couronnés de pins-parasols nettement découpés sur l'horizon romain, nuancé de pourpre et de violet. Ces nuances étendues comme sur la palette divine du Créateur s'étagaient dans le firmament, descendaient sur les nuages calmes et caressaient en même temps la cime des côteaux, la pierre mousseuse de l'aqueduc de Claude qui court dans la campagne, et le dôme de Saint-Pierre avoisinant les tours rondes du Château Saint-Ange. Et comme on regardait cela tout en contournant l'arène immense, comme on avait l'âme émue jusqu'à pleurer d'une heure si belle et si remplie, il arriva ce miracle, que les *bambini* ont raconté et dont seuls ils ont eu connaissance parce que leurs yeux seuls étaient assez purs pour l'avoir mérité.

C'est qu'au moment où le groupe sacré atteignit la muraille elliptique de l'immense arène, les petits enfants virent le Pèlerin qu'eux seuls apercevaient quitter sa place sous le dais et, toujours environné de sa rayonnante lumière, s'enlever, légèrement et majestueusement dans les airs, au-dessus de l'arène, dans laquelle il redescendit jusqu'auprès du sol et s'y arrêta, les bras ouverts, le visage rayonnant d'une bonté surhumaine et inconnue à ce monde de pleurs et de contra-

diction. Il planait à une faible distance du sol trempé jadis du sang des martyrs, et s'y tenait posé comme si une pierre avait voulu par repentir soutenir doucement les pieds du Fils de l'homme. Et les *bambini* ouvrent des yeux plus émerveillés encore lorsqu'ils racontent la suite de ce qui arriva.

Il semblait que de chacune des pierres, et de chacun des grains de sable, moins nombreux peut-être que les victimes de la barbarie païenne, il eût surgi des milliers, des millions d'êtres, visibles et humains, mais comme impalpables, car ils volaient et se mouvaient à l'aise en dépit de leur nombre inimaginable. On y voyait toute la diversité possible de sexe, d'âges, et de races. Vieillards, jeunes filles et enfants, Thrace et Libye, Ibère, Gaule et Germanie. C'étaient les martyrs du Colysée qui se pressaient amoureusement aux pieds du Sauveur, aux lieux mêmes où ils avaient aperçu pour la première fois sa face divine et ses mains trouées tendues vers eux. Ils évoluaient en myriades ordonnées, tandis qu'Il les étreignait tous, d'un même geste immense et tendre, et que son âme humaine et divine s'effusait de la joie de les revoir en ce lieu consacré par leur sacrifice. Et de même sans doute qu'au dernier moment de leur supplice en ces lieux, ils tenaient leurs regards attachés à sa personne, et chantaient en un chœur d'une indicible harmonie, plus beau encore que ceux de la basilique de Saint-Pierre du Vatican : " Saint, saint, saint est le Seigneur, Dieu des armées," et l'on entendait aussi retentir l'hymne de combat et de triomphe vénéré par l'Eglise depuis de longs siècles, que les premiers martyrs clamaient déjà devant les bêtes et les Césars : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat*. Plus loin un chœur chantait aussi : " Vous qui pleurez..... " Les petits enfants de Rome cachés sous les arceaux nombreux voyaient cela et écoutaient cela, et leurs regards en ont gardé une expression d'inexprimable émerveillement.

Ils disent que le Christ rédempteur embrassait d'un seul regard tous ses confesseurs, tous ses vrais amis, tous ses chevaliers sans reproche et qui furent sans peur jusqu'à la fin,

la fin qu'on devrait appeler plutôt le commencement ; que son âme et son cœur qui nous ont tant aimés allaient à eux par toute son attitude et le geste de ses bras ouverts et de ses mains blessées ; que le feu de son regard faisait oublier le reflet du soleil sur les cicatrices de son front. Et que le reconnaissant tel qu'au moment de leur délivrance des misères humaines, tendrement penché sur leur âme tremblante, tous ceux que déchirèrent les bêtes ou le glaive païen, tous les petits enfants assommés et les mères dévorées, tous les Eudores et toutes les Cymodocées, toutes ces âmes fidèles maintenant libérées, volaient, tourbillonnaient, se pressaient tendrement autour du Roi pacifique qui nous aime de toute éternité. Il ouvrait les bras pour les étreindre, les reconnaissait par groupes et par unités, souriait divinement, se faisait tout à tous et regardait chacun à la fois, ainsi qu'il fait pour nous, pauvres pécheurs. Et des chants d'une douceur infinie planaient jusqu'au dessus de l'arène et flottaient dans l'air sacré de la Ville éternelle.

Cependant, là-bas, sous l'Arc de triomphe pieusement élevé par Constantin au Dieu fait homme, dans la piété processionnelle et l'air tendre et mauve du jour finissant, la foule se pressait en rangs serrés, s'agenouillait à perte de vue, encadrée par quelques-uns des plus émouvants souvenirs de l'humanité. Ainsi les anges pouvaient-ils contempler l'Eglise militante tout auprès de l'Eglise triomphante, dans une même attitude de prière et d'imploration pour le bonheur et la paix du monde. Plongé dans sa méditation émue, monseigneur le cardinal oubliait un peu l'heure et, l'on ne sait pourquoi, il prolongeait inconsciemment son oraison ; peut-être l'invisible et divin Pèlerin souhaitait-il ne pas se séparer si tôt de ses cohortes aimées, et avait-il fait un signe à l'un de ses anges particuliers. En tout cas, vint le moment où le vénérable prélat se releva, monta lentement à l'autel fleuri, prit à deux mains le Très Saint Sacrement, et se retournant, comme les musiques faisaient entendre une douce harmonie liturgique, il éleva longuement Jésus-Hostie vers les quatre parties du monde. Et comme s'élevait la gloire eu-

charistique, on eût dit que l'astre du jour avait attendu ce moment pour s'incliner là-bas et disparaître humblement dans l'océan rosé, dans un jaillissement royal de pourpre et d'or éclatant ; la mer, au loin semblait aussi s'incliner avec grâce,

“ Et les flots bleus que rien ne retarde et n'arrête

“ Disaient, en recourbant l'écume de leur crête :

“ C'est le Seigneur, le Seigneur Dieu !”



FIN.

300 ANTOUR
309 110-71122

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	I
---------------	---

BILLETS DU SOIR

UN PENSUM	1
NOS PETITS MALADES	4
AU TRIBUNAL	7
ALEXIS-LE-TROTTEUR	10
EN HIVERNEMENT	13
JOUR DE MARCHÉ	16
SUR LE VIF	20
VISION FUGITIVE	22
MON PARDNER	25
ORAGE	27
PAYS DE RÊVE	29
VOLONTAIRES	31
LA FAULX	34
LA CAPITALE	39
EN GONGÉ	41
A NICOLET	43
CHAUFFEUR	45
LA GRIPPE MORTELLE	47
LES PAUVRES GENS	49
RETRAITES FERMÉES	51
PENSÉES DE NOËL	53

VOYAGES CANADIENS

AU LAC SAINT-JEAN	59
AU PAYS DE MARIA CHAPDELAINE	65
AU PAYS DU SAGUENAY	77
AUX FÊTES : L'ÉGLISE PAROISSIALE	82
EN DESCENDANT LE SAGUENAY	87
LA VALLÉE DE LA MÉTAPÉDIA	91
VERS LA GASPÉSIE	97
EXCURSION A PERCÉ	101
AU CAMP DE VAL CARTIER	106
LE CURÉ DES CHANTIERS	114
RETOUR DES FÊTES	123

VOYAGES D'EUROPE

SUR L'ATLANTIQUE	127
D'ANVERS A ROME	135
L'ENTRÉE EN ITALIE	140
VERS LA GROTTÉ MIRACULEUSE	147
LOURDES	153
CHRONIQUE PARLEMENTAIRE	165
SOIRÉE PARISIENNE	178
RETOUR DE ROUEN A SOUTHAMTON	185
LONDRES	191
APRÈS LE VOYAGE	196
ROME ET LE PAPE, RÉMINISCENCES	203
MORTADELLA	222
VERS STRASBOURG	225
SOUVENIRS DE LONDRES	234
VERS REIMS	237
LA CATHÉDRALE MARTYRE	240
L'INVISIBLE PÈLERIN	244

BNQ



000 406 027